



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

X. RECUEIL.



A PARIS,
Chez JEAN BARBOU, ruë S. Jacques, vis-à-vis le College de LOUIS LE GRAND.

M. DCC. XIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





AUX

JESUITES DE FRANCE.



MES REVERENDS PERES,

Je ne m'arresteray point, en vous présentant ce nouveau Recueil, à parcourir toutes les Lettres qu'il contient, puisqu'il n'y en a aucune qui ait besoin d'explication, & dont la simple le-

cture ne donne toute la connoiſſance qu'on peut ſouhaiter des choſes qui y ſont rapportées. Je me contenteray ſeulement d'éclaircir certaines queſtions qu'on pourroit faire à l'occaſion de ces meſmes Lettres, & de vous apprendre quelques particularitez que vous ſerez bien aiſe de ſçavoir.

Vous verrez d'abord par celles qui nous viennent de Carnate, que dans cette nouvelle Miſſion, comme dans toutes les autres parties de l'Inde Orientale, les Miſſionaires ont continuellement à ſe mettre en garde contre le ſoupçon qu'on a d'ordinaire qu'ils ſont Européans. Cette idée ſeroit capable toute ſeule de rendre leurs tra-

vaux inutiles, quand ils ne trouveroient pas d'ailleurs d'autres obſtacles à ſurmonter dans l'exercice de leurs fonctions.

C'eſt pour ſe mettre à couvert d'un pareil ſoupçon, qu'aprés avoir appris la langue & les couſtumes du Païs, ils s'habillent à la façon des Pénitens Indiens, & qu'ils ſe diſent Sanias Romabouri, *c'eſt-à-dire, Preſtres ou Religieux Romains venant du Nord. C'eſt pour cela qu'ils s'aſſujettiſſent à tous leurs uſages, quelque geſnans & quelque rebutans qu'ils ſoient; qu'ils s'aſſeyent à terre les jambes croiſées, qu'ils mangent auſſi à terre, ſans rien toucher de la main gauche,*

ce qui seroit, selon l'opinion de ces Peuples, tout-à-fait contraire aux regles de la politesse & de la bienséance; qu'ils observent un jeusne continuel, ne faisant qu'un seul repas par jour qui consiste en quelques fruits, quelques légumes, & un peu de ris cuit à l'eau: car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs, & le poisson, qui sont les alimens ordinaires des autres Nations, sont absolument interdits à un Missionnaire des Indes. Si les premiers Missionnaires de Maduré eussent hesité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur, leur zele eust esté trés infructueux, & ils n'auroient pas converti, comme ils

ont fait, plusieurs Brames, & plus de cent cinquante mille Idolastres. C'est en usant des mesmes moyens, & en prenant les mesmes précautions que s'est établie la Mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européans. Des personnes qui s'interessent au progrez de la Religion dans les Indes, ont souhaitté d'avoir là dessus un éclaircissement, que je me fais un plaisir de leur donner, & qui servira à faire mieux connoistre le génie & les mœurs de la Nation Indienne.

Pour cela il faut supposer deux

choſes, qu'on a touché légerement dans le cinquiéme de nos Recueils, & dont il ne ſera pas inutile de vous rafraiſchir la memoire.

La premiere, que les Indiens ſont partagez en diverſes Claſſes, auſquelles les Portugais ont donné le nom de Caſtes. Il y en a trois principales : la Caſte des Brames, *qui eſt celle de la haute nobleſſe : la Caſte des* Kchatrys *ou* Rajas, *qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite nobleſſe : & la Caſte des* Choutres, *c'eſt à dire, des gens du commun.*

Outre ces trois Caſtes qui ſont d'une grande étenduë, il y en a une quatriéme, qu'on appelle la

Caste des Parias, *qui comprend la plus vile populace; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infâme, avec laquelle on ne peut avoir de commerce sans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un* Parias *va si loin, que tout ce qu'il touche devient soüillé, & est hors d'état de servir: on ne leur parle que de loin; il ne leur est pas permis d'habiter les villes; ils doivent s'en éloigner, & placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.*

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui luy sont subordonnées, & dont les unes sont plus nobles que les autres. La Caste des Chou-

tres *renferme le plus de ces Castes subalternes : on comprend sous le nom de* Choutres, *les Castes des Marchands, des Laboureurs, des Orfévres, des Charpentiers, des Maçons, des Peintres, des Tisserans &c. Chaque mestier est renfermé dans une même Caste, & il n'y a que ceux de cette Caste qui puissent s'y employer. Ainsi un Charpentier seroit rigoureusement puni s'il se mesloit du mestier d'un Orfévre. Il y a pourtant certaines professions, ausquelles chacun peut s'appliquer, de quelque Caste qu'il soit parmi les* Choutres ; *telles que sont celles de Soldat, de Marchand, & de Laboureur. Mais*

il y en a d'autres qui ravilissent infiniment ceux qui les exercent ; par exemple, en plusieurs endroits de l'Inde, on met au rang des Parias *les Pescheurs, les Pastres, les Cordonniers, & généralement tous ceux qui travaillent en cuir.*

La seconde chose qu'il est bon de remarquer, c'est qu'un Indien ne peut, sans se dégrader, prendre ses repas avec ceux d'une Caste qui est inferieure à la sienne, ni manger ce qui auroit esté appresté par un homme de cette Caste. Ainsi il faut que ce soit un Brame, *& non pas un* Choutre *qui prépare à manger à un autre* Brame.

Il en est de mesme du mariage,

que personne ne peut contracter hors de sa Caste. Celuy qui se seroit allié avec ceux d'une Caste inferieure, seroit deshonoré à jamais, regardé comme un infâme, & chassé pour toûjours de sa propre Caste.

Enfin on ne peut exprimer jusqu'où va l'entestement que les Brames ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coustumes, & le mépris qu'ils ont pour les loix & pour les usages de toutes les autres Nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pû donner aux Indiens cette horreur pour les Européans, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les

Portugais vinrent pour la premiere fois aux Indes, ils n'observerent aucune des coustumes du Païs, ils ne firent nulle distinction de Castes, ils se meslerent indifferemment parmi les Parias, *ils en prirent mesme à leur service, & dez-lors le mépris que les Indiens avoient pour les* Parias, *passa jusqu'aux Portugais, & s'est toujours perpetué depuis ce temps-là.*

Quoyque les autres Européans n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais; ils ont vécu aux Indes, comme ils vivent en France, en Angleterre, & en Hollande, sans

se contraindre & sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la Nation. A quoy l'on doit ajouster la licence de plusieurs d'entre eux, leurs excez dans l'usage du vin, & la familiarité avec laquelle ils traittoient les Ministres de leur Religion; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre, retenu, & qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maistres & de Docteurs.

Voilà, MES REVERENDS PERES, ce qui a inspiré aux Indiens à l'égard des Peuples d'Europe, cette aversion extrême, dont il est parlé si

ſouvent dans les lettres que nous écrivent les Miſſionnaires des Indes, & principalement dans celles que j'ay l'honneur de vous préſenter.

Au regard des autres Lettres qui compoſent ce Recueil, celles qui ſont venuës depuis peu de la Chine, ont quelque choſe de bien conſolant. Elles vous feront connoiſtre que, malgré les troubles qui ont agité cette Egliſe, la ferveur des fideles ne s'eſt point ralentie, & qu'encore qu'il y euſt lieu d'apprehender, que l'eſprit de l'Empereur ne fuſt aliené des Ouvriers Apoſtoliques, on ſe remet un peu de cette frayeur par les nouvelles graces qu'il vient de

leur faire. Les Inscriptions Chinoises écrites de sa propre main, qu'il a données aux Jesuites de Pekin pour leur nouvelle Eglise, & que vous trouverez fidelement traduites à la page 157. sont une preuve toute récente, & des sentimens avantageux que ce Prince a de la Religion Chrestienne, & de la protection dont il continuë d'honorer les Prédicateurs de l'Evangile.

D'un autre costé les personnes curieuses ne seront pas faschées de voir dans la Lettre du P. Jartoux, une description bien détaillée du Gin-seng, *cette plante si célébre dans tout l'Empire de la Chine, & qui jusqu'à present*

a esté si peu connuë en Europe. C'est pour les contenter que je l'ay inserée dans ce Recueil. La plante y est tracée au naturel, & l'explication qu'on en fait, ne laisse rien à desirer à quiconque souhaitte d'estre parfaitement instruit de ses proprietez & de son usage.

Mais ce qui vous touchera infiniment, MES REVERENDS PERES, & ce qui augmentera vostre zele pour la conversion des Infidéles, ce sera sans doute d'apprendre le bonheur qu'ont eu deux de nos Missionnaires de mourir de la main des Idolastres, à qui ils enseignoient la voye du salut.

Le premier de ces deux hom-

mes Apostoliques a esté sacrifié à la haine que les Ministres des Superstitions Indiennes portent à nostre sainte Religion. Le Seigneur l'a couronné presque au commencement de sa course, puisqu'il n'a esté employé que trois ans à la conversion des Peuples du Royaume de Maissour.

Le second a eu tout le temps d'exercer ce courage héroïque dont le Ciel l'avoit favorisé. Un païs immense que le P. Cyprien Baraze a parcouru le premier, & qu'il a éclairé des lumieres de l'Evangile; une infinité de Barbares épars çà & là dans les forests & sur les montagnes, qu'il a réünis & civilisez; plusieurs grandes

Peuplades qu'il a formées, plus de quarante mille Idolaſtres qu'il a baptiſez; tout cela devoit, ce ſemble, eſtre ſuivi d'une fin auſſi precieuſe aux yeux de Dieu, que l'a eſté la ſienne.

La Relation Eſpagnole des actions & de la mort de ce Miſſionnaire, dont je vous fais le précis, fut d'abord imprimée à Lima en l'année 1704. par les ordres de Monſeigneur de Matha Eveſque de la ville de la Paix. Elle a eſté réimprimée depuis à Madrid en l'année 1711. Ces deux exemplaires ſont entre mes mains.

Ce grand Eveſque, dont le nom eſt en veneration au Perou, a mis à la teſte de la Relation dont

je parle, une assez longue Préface, qu'il a composée avec soin : je ne vous en rapporteray rien icy, parce que c'est un éloge continuel de nostre Compagnie. Ce saint Prélat, qui connoissoit les Jésuites, non sur des rapports étrangers, mais par un long usage, & par le commerce intime qu'il avoit avec eux, a crû devoir donner à cette occasion un témoignage public de ses sentimens, & de l'affection singuliere dont il les honoroit.

Il ne faut pas vous laisser ignorer comment on reçut au Perou la nouvelle de la mort du P. Baraze, & ce qui se fit à cette occasion. Ce sont des circonstances qui

ne se trouvent point dans la Relation, & que j'ay apprises d'un Ecclesiastique de mérite, qui occupoit alors un rang considerable dans le Clergé de Sainte Croix de la Sierra, & qui est depuis quelque temps à Paris, où j'ay eu l'honneur de le connoistre. Je ne puis mieux faire que de vous rapporter quelques endroits d'une Lettre qu'il m'a écrite sur ce sujet. Je traduiray mot pour mot ses paroles.*

[a] *J'estois, dit-il, Vicaire ge- « neral du Diocese de Sainte Croix « de la Sierra, dont la Mission «*

* M. Ybañes de la Renteria Predicateur de Sa Majesté Catholique.

[a] Yo me hallava de Governador y Vicario general del Obispado de santa Cruz de la Zier-

» *des* Moxes *dépend ponr le ſpi-*
» *rituel, lorſqu'on apprit le mar-*
» *tyre du Venerable Pere Baraze*
» *arrivé dans la Peuplade de*
» Caſſiope *qui eſt de la Provin-*
» *ce des Baures. Quelques jours*
» *aprés qu'on eut reçû cette nou-*
» *velle, on ſe diſpoſa à en rendre*
» *à Dieu de publiques actions de*
» *graces dans la Ville de Saint*
» *Laurent de la Barronça. Le jour*
» *de cette ſolemnité fut fixé au ſe-*
» *cond Dimanche de Novembre*

ra, en cuya juriſdiccion eſtan las Miſſiones, en la occaſion que llego la nueba del feliz tranſito y martyrio del V. P. Baraze en el Pueblo de *Caſſiope* en la Provincia de los Baures. Y dentro de pocos dias ſe diſpuſo una publica demoſtracion en la Ciudad de ſan Lorenzo de la Barronca en accion de gracias a la Mageſtad divina (que fue el Domingo de la ſegunda ſemana de Noviembre del año 1702.

de l'année 1702. Le Doyen de « la Cathedrale avec le Chapitre, « D. Augustin Arze de la Con- « cha Chevalier de l'Ordre de Ca- « latrava, Gouverneur & Capi- « taine general du Païs avec tous « les Magistrats, les Gens de guer- « re avec leurs Chefs & leurs « Officiers à leur teste assisterent à « cette céremonie. Comme je gou- « vernois le Diocese pendant la « vacance du Siege, non seule- « ment j'y assistay comme les au- « tres, mais encore je chantay une «

Assistio a la funcion el venerable Dean y cabildo de la santa Yglesia Cathedral; el Governador y Capitan general D. Agustin Arze de la Concha Cavallero del orden de Calatrava, el cavildo, justicia, y Regimiento; toda la milicia con sus officiales y Cabos. Y io como Governador Diœcesano de dicha Yglesia, no solo assisti, sino que cantè la Missa,

» *Messe haute de la trés sainte*
» *Trinité, parce que c'est le nom*
» *que porte l'Eglise qui servoit de*
» *principale retraitte au Mission-*
» *naire.*

» [b] *Le bruit de cette bienheureuse*
» *mort fut à peine répanduë dans*
» *le Perou, qne plusieurs Peres*
» *de la mesme Compagnie prirent*
» *le dessein d'abandonner leurs*
» *chaires, & de renoncer à leurs*
» *autres emplois, pour se consa-*
» *crer à la conversion de ces pau-*
» *vres Infideles. Quelques-uns*

que fue de la santissima Trinidad, por llamarse assi la Reduccion en que vivia el Venerable Padre Cypriano.

[b] Con esta noticia de la dichosa muerte del V. Padre, se alentaron muchos de los Padres que con santa porfia pretendieron entrar en las Missiones, dexando cathedras y otras ocupaciones por la conversion de aquel pobre

furent

*furent assez heureux pour obte- «
nir cette grace. «*

[c] *Il n'y a point de termes, « ni d'expressions assez fortes, a- « jouste M. de la Renteria, pour « vous faire connoistre tout ce que « les Missionnaires ont à souffrir « parmi ces Barbares, qui n'ont de « l'homme que l'apparence & la « figure .... En l'année 1709. on « eut des nouvelles certaines que « le P. Thomas de Roca, & le P. « Balthasar de Espinosa avoient «*

Gentilismo; algunos lograron la dicha de entrar en la Mission.

[c] Non ay voces en la eloquentia para pintar, ni dibuxos en la Rhetorica mas despierta que puede con viveza referir lo que los fervorosos y Apostolicos Missioneros padecen entre aquellos Barbaros, que solo tienen la piel y la figura de hombres.... El año 1709. vino la noticia cierta lo que lograron el Martyrio dos Padres Missioneros: el uno llamado Tho-

» *esté aussi martyrisez dans la*
» *mesme Contrée ... Il n'y avoit*
» *que deux ans que ce dernier*
» *estoit entré dans la Mission.*

Je passe quelques autres particularitez assez intéressantes, mais dont il seroit trop long de faire icy le détail. J'ajousteray seulement qu'il y a maintenant parmi les Moxes *plus de quarante Missionnaires qui suivent les traces du P. Baraze fondateur d'une Mission si étenduë. Il y a lieu de croire que cette nouvelle Chrestienté formée sur le modele de celle de Paraguay, retracera pareillement à nos yeux la candeur,*

mas de Roca, y del otro que se llamò Balthasar de Espinosa ... no avia dos años que avia entrado en la Mission.

l'innocence, le détachement des choses de la terre, & toutes les autres vertus qu'on admiroit dans les Chrestiens des premiers siecles. Si, comme on me le fait esperer, je reçois des Memoires de l'estat present de ces deux grandes Missions, j'auray soin de vous en faire part pour vostre consolation particuliere, & pour celle des personnes pieuses, qui soupirent aprés la conversion de tant de Nations Idolastres.

Je finis ce Recueil par une Lettre du Pere Marest, dans laquelle il décrit presque jour par jour le voyage qu'il fit il y a quelques années à la Baye d'Udson; par une autre Lettre du P.

Portier, où vous trouverez une deſcription curieuſe de quelques Iſles de l'Archipel qu'il a parcouruës; & enfin par quelques extraits de diverſes Lettres écrites de la Chine & des Indes. Je continuëray dans la ſuite à vous donner de ces ſortes d'extraits, lorſque des Lettres meſmes, où les Miſſionnaires ne parlent d'ordinaire que de ce qui les regarde perſonnellement, je pourray tirer quelque choſe qui intereſſe voſtre zele, ou voſtre curioſité.

Comme il y en a parmi vous, MES REVERENDS PERES, qui entretiennent un commerce de Lettres avec ces meſmes Miſſionnaires, vous me ferez

plaisir de me communiquer celles que vous recevrez, où il y aura quelque chose qui puisse trouver sa place dans de semblables Extraits. Je me recommande à vos saints Sacrifices, dans l'union desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES,

Vostre très-humble & très-obéïssant Serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Lettres édifiantes & curieuſes compriſes dans ce dixiéme Recueil; & j'ay jugé que l'impreſſion en ſeroit utile & agreable au public. Fait à Paris ce 9. Fevrier 1713.

RAGUET.



Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay receu de noſtre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. DU HALDE de faire imprimer *le dixiéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a eſté lû & approuvé par trois Theologiens de noſtre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la preſente. Fait à Paris le 8. Fevrier 1713.

CHARLES DAUCHEZ.

Fautes à corriger.

PAge 10. *ligne* 14. de deux coſtez, *liſez*, des deux coſtez.

Page 86. *l.* 21. de ſe conſerver la vie, *liſez*, & de ſe conſerver la vie.

Page 108. *l.* 24. ugmentée, *liſez*, augmentée.

Page 109. *l.* 15. pa- *liſez*, par.

Page 160. *l.* 2, & peu connuë, *liſez*, & ſi peu connuë.

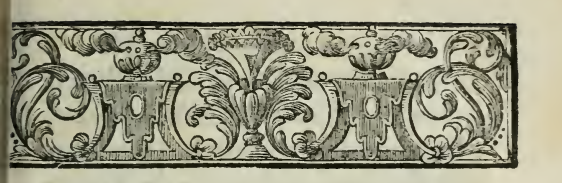
Page 160. *l.* 15. je deſſignay, *liſez*, je deſſinay.

Page 175. *l.* 22. dans ces deux chiffres., *liſez*, de ces deux chiffres.

Page 236. *l.* 24. decouvir, *liſez*, decouvrir.

Page 354. *l.* 4. Le pauvre homme, *liſez*, Ce pauvre homme.

LETTRE



LETTRE
DU PERE
DE LA LANE,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Mourgues de la mesme Compagnie.

A Pondichery ce 30. Janvier 1709.

La paix de N. S.



MON REVEREND PERE,

La reconnoissance que je vous dois, & l'interest que vous pre-

nez aux ſuccez dont Dieu benit les travaux des Miſſionnaires, ſont pour moy deux grands motifs de vous informer de l'eſtat préſent du Chriſtianiſme dans l'Inde, & de vous communiquer les obſervations que j'ay faites ſur la Religion, & ſur les mœurs d'un grand Peuple qui eſt peu connu en Europe.

Vous ſçavez que nôtre Compagnie a trois grandes Miſſions dans cette partie de la preſqu'Iſle de deçà le Gange, qui eſt au Sud de l'Empire du grand Mogol. La premiere eſt la Miſſion de *Maduré*, qui commence au Cap de Comorin, & s'étend juſqu'à la hauteur de Pondichery vers le 12. degré de latitude ſeptentrionale. La ſeconde eſt celle de *Maiſſour* grand Royaume, dont le Roy eſt tributaire du Mogol : il eſt au Nord de

celuy de *Maduré* & presque au milieu des terres. Enfin la troisiéme est celle où la Providence m'a destiné, & qui s'appelle la Mission de *Carnate*. Elle commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres bornes du côté du Nord que l'Empire du Mogol, du côté de l'Oüest elle est bornée par une partie du *Maissour*.

Ainsi par la Mission du Carnate on ne doit pas entendre seulement le Royaume qui porte ce nom : elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui sont contenus dans une étenduë de Païs fort vaste ; de sorte qu'elle comprend du Sud au Nord plus de trois cens lieües dans sa longueur ; & environ cent quatre-vingt-dix lieües de l'Est à l'Oüest dans sa moindre largeur,

& dans les endroits où elle eſt bornée par le *Maiſſour* : car par tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la Mer. Les principaux Eſtats que j'y connois ſont les Royaumes de *Carnate*, de *Viſapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkery*, & de *Golconde*. Je ne parle point d'un grand nombre de petits Eſtats qui appartiennent à des Princes particuliers, dont la pluſpart ſont tributaires du grand Mogol.

Le Païs eſt fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il ſeroit beaucoup plus fertile, ſi les Mores* qui l'ont ſubjugué, ne fouloient pas les Peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, & ils ſe ſont enfin répandus juſqu'au

* Mahometans ſujets du Mogol.

bout de la presqu'Isle. Il n'y a que quelques Estats, qui, quoyque tributaires du Mogol, aient conservé la forme de leur ancien Gouvernement, tels que le Royaume de *Maduré*, ceux de *Maravas*, de *Tricherapali*, & de *Gingi*; tout le reste est gouverné par les Officiers du Mogol, à la reserve pourtant de quelques Seigneurs particuliers à qui ils ont laissé la conduite de leurs Provinces; mais ces Seigneurs payent de gros tributs, & ils sont dans une telle dépendance, que sur le moindre soupçon on les depoüille de leur Souveraineté; de sorte qu'on peut dire qu'ils sont plûtôt les Fermiers des Mores, que les Souverains de leur Païs.

L'oppression où vivent les Gentils sous une pareille domination, ne seroit point un obsta-

cle à la propagation de la foy, ſi en meſme temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du nom Chrêtien. Les Idolaſtres en ſont toûjours écoutez quand ils parlent contre nous. Ils leur perſuadent aiſément que nous ſommes riches ; & ſur ces faux rapports les Gouverneurs nous font arreſter, & nous retiennent long-temps dans d'étroites priſons. Le Pere Bouchet ſi celebre par le grand nombre d'Infideles qu'il a baptiſez, a éprouvé juſqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite ſtatuë de nôtre Seigneur de quelques pierres fauſſes. Des Gentils qui s'en apperçurent, rapporterent au Gouverneur de la Province, que ce Pere poſſedoit de grands treſors. Le Miſſionaire fut conduit auſſi-tôt dans une rude priſon; où pendãt plus d'un mois il ſouffrit toute ſorte d'in-

commoditez ; & ses Catéchistes furent cruellement fustigez, & menacez du dernier supplice, s'ils ne découvroient les trésors du Missionnaire.

Il est assez ordinaire dans cette Mission de voir les Prédicateurs de l'Evangile emprisonnez, & maltraitez par l'avidité des Mahométans, qui sont déja assez portez d'eux-mêmes à les persécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des Chrêtiens. Cependant comme ils sont les maistres du païs, c'est à leurs yeux qu'il faut planter la Foy.

Les Indiens sont fort misérables, & ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roy de chaque Etat a le Domaine absolu & la proprieté des terres: ses Officiers obligent les Habitans d'une Ville à cultiver une certaine étenduë de terre qu'ils

leur marquent. Quand le temps de la moiſſon eſt venu, ces meſmes Officiers vont faire couper les grains, & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le Sceau du Roy, & puis ils ſe retirent. Quands ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laiſſent que la quatriéme partie, & quelquefois moins au pauvre laboureur. Ils les vendent enſuite au Peuple au prix qui leur plaît, ſans que perſonne oſe ſe plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire ſa Cour du côté d'Agra, éloigné d'environ cinq cens lieuës d'icy. Et c'eſt cet éloignement de la Cour Mogole qui contribue beaucoup à la maniere dure, dont les Indiens ſont traitez. Le Mogol envoyè dans ces terres un Officier, qui a le titre de Gouverneur & de General de

l'armée. Celuy-cy nomme des Sous-gouverneurs ou Lieutenans pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur Gouvernement ne dure que peu de temps, & qu'aprés trois ou quatre ans ils ont coûtume d'être revoquez, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succedent. Aussi ne peut-on gueres être plus miserables que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores ou les Officiers Gentils qui servent les Rois particuliers de chaque Estat : encore arrive-t'il souvent qu'on les recherche, & qu'on les force à grands coups de chabouc *, de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions : de sorte qu'aprés leur Magistrature

* Gros foüet.

ils ſe trouvent d'ordinaire auſſi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la juſtice ſans beaucoup de formalitez :celuy qui offre le plus d'argent, gagne preſque toûjours ſa cauſe ; & par ce moyen les criminels échapent ſouvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive meſme aſſez communément, c'eſt que les deux parties offrant à l'envy de grandes ſommes, les Mores prennent de deux côtez, ſans donner ni à l'une ni à l'autre la ſatisfaction qu'elles demandent.

Quelque grande que ſoit d'ailleurs la ſervitude des Indiens ſous l'Empire du Mogol ; ils ont la liberté de ſe conduire ſelon la coûtume de leurs Caſtes: ils peuvent tenir leurs aſſemblées, & ſouvent elles ne ſe tiennent que

pour rechercher ceux qui se sont faits Chrêtiens, & pour les chasser de la Caste s'ils ne renoncent au Christianisme.

Vous n'ignorez pas, mon Reverend Pere, l'horreur qu'ont les Gentils pour les Européans qu'ils appellent *Pranguis*. Cette horreur loin de diminuer semble augmenter tous les jours, & met un obstacle presque invincible à la propagation de la Foy. Sans cette malheureuse aversion qu'ils ont pour nous, & qui par un artifice de l'Enfer s'étend jusques sur la sainte Loy que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables dispositions pour le Christianisme. Ils sont fort sobres & n'excedent jamais dans le boire ni dans le manger : ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre:

Ils ſont trés reſervez à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, & on ne leur verra rien faire en public qui ſoit contre la pudeur ou contre la bienſéance. Le reſpect qu'ils ont pour leur * *Gourou* eſt infini : ils ſe proſternent devant luy, & le regardent comme leur pere. On ne voit gueres de nation plus charitable envers les Pauvres. C'eſt une loy inviolable parmi les Parens de s'aſſiſter les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui ſont dans le beſoin. Ces Peuples ſont encore fort zélez pour leurs Pagodes ; & un artiſan qui ne gagnera que dix * fanons par mois, en donnera quelquefois deux à l'Idole. Ils ſont outre cela fort modérez, & rien ne les ſcandaliſe tant que l'em-

* C'eſt le nom que les Indiens donnent à leur Docteur.

* Piece de Monnoye qui vaut environ cinq ſols.

portement & la précipitation. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions plusieurs se feroient Chrestiens, sans la crainte qu'ils ont d'être chassez de leur Caste : C'est-là un de ces obstacles qui paroist presque sans remède, & qu'il n'y a que Dieu qui puisse lever par un de ces ressorts extraordinaires que nous ne connoissons pas. Un homme chassé de sa Caste n'a plus d'asile ni de ressource : ses Parens ne peuvent plus communiquer avec luy, pas même luy donner du feu : s'il a des enfans il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la Caste des *Parias*, ce qui parmi les Indiens est le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent passer nos Chrestiens. Malgré cela on en voit

plusieurs qui souffrent un abandon si affreux avec une fermeté heroïque. Vous pouvez croire que dans ces tristes occasions un Missionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, & c'est souvent ce qui luy fait souhaiter de recevoir des secours plus abondans des personnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la Religion des Indiens. On ne peut douter que ces Peuples ne soient veritablement Idolâtres, puisqu'ils adorent des Dieux étrangers. Cependant il me paroist évident par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vray Dieu ; c'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appellé *Panjangan*, dont voicy les paroles que j'ay traduites mot pour

mot. *J'adore cet Estre qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Estre dont la nature est indivisible ; cet Estre dont la simplicité n'admet aucune composition de qualitez ; cet Estre qui est l'origine & la cause de tous les Estres, & qui les surpasse tous en excellence ; cet Estre qui est le soûtien de l'univers, & qui est la source de la triple puissance.* Mais ces expressions si belles sont meslées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les Poëtes du Païs ont par leurs fictions effacé peu à peu de l'esprit de ces Peuples les traits de la Divinité. La plusspart des livres Indiens sont des ouvrages de poësie, pour lesquels ils sont fort passionnez, & c'est de là sans

doute que leur Idolâtrie tire ſon origine.

Je ne doute pas non plus que les noms de leurs faux Dieux comme *Chiven*, *Ramen*, *Vichnou* & d'autres ſemblables, ne ſoient les noms de quelques anciens Rois, que la flatterie des Indiens, & ſur tout des Brames, a diviniſez, pour ainſi dire, ou par une Apotheoſe, ou par des poëmes compoſez en leur honneur : ces ouvrages ont été pris dans la ſuite pour des regles de leur foy, & ont effacé de leurs eſprits la veritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligez peu à peu, & l'uſage de cette langue s'eſt entierement aboli. Cela eſt certain à l'égard du livre de la Religion appellé *Vedam*, que les

Sçavans du Païs n'entendent plus : ils se contentent de le lire, & d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon mystérieuse, pour imposer plus facilement au Peuple.

Ce que je viens de dire sur l'origine de l'Idolatrie Indienne, se confirme par un exemple assez recent. Il y a environ cinquante ans que mourut le Roy de *Tricherapali*. Ce Prince faisoit de grandes largesses aux Brames, nation la plus flateuse qu'on voye. Les Brames par reconnoissance, ou pour exciter les autres Rois à imiter l'exemple de celuy-cy, luy ont basti un Temple, & ont érigé des autels où l'on sacrifie à ce nouveau Dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le Dieu *Ramen* luy-même,

ou quelque autre fausse Divinité du Païs, pour mettre à sa place le Roy de *Tricherapali*. Il en sera apparemment de ce Prince comme de *Ramen* qu'on compte parmi les anciens Rois, les livres Indiens marquant son âge, le temps, & les circonstances de son Regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven* qui sont regardez comme les deux principales Divinitez, & qui partagent nos Indiens en deux sectes differentes, ils admettent encore un nombre presque infini de Divinitez subalternes. *Brama* tient le premier rang parmi celles-cy : selon leur Théologie les Dieux superieurs l'ont créé dans le temps, en luy donnant des prérogatives singulieres. C'est luy, disent-ils, qui a créé toutes choses, & qui les conserve par un pouvoir special que la

Divinité luy a commnniqué: c'eſt luy encore qui a comme l'intendance generale ſur toutes les Divinitez inferieures ; mais ſon Gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'obſervent que les huit principaux rhumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horiſon. Or ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-Dieu a été poſté par *Brama*, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un eſt le Dieu de la pluye, dans l'autre le Dieu des vents, dans un troiſiéme le Dieu du feu, & ainſi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui eſt comme le premier Miniſtre de *Brama*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs : le Soleil, la Lune, les plantes ſont auſſi des Dieux. En un mot ils

comptent juſqu'à trois millions de ces Divinitez ſubalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il eſt vray que dans la converſation pluſieurs Sçavans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul Dieu qui eſt un pur-eſprit : mais ils ajoûtent que *Chiven*, *Vichnou*, & les autres, ſont les Miniſtres de ce Dieu, & que c'eſt par leur moyen que nous approchons du trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun ſigne qui perſuade qu'ils croyent un ſeul Dieu : ce n'eſt qu'à *Chiven* & à *Vichnou* qu'on baſtit des Temples & qu'on fait des ſacrifices ; ainſi l'on peut dire qu'on ne ſçait gueres ce que croyent ces prétendus Sçavans, qui ſont en effet de veritables ignorans.

La Metempsycose est une opinion commune dans toute l'Inde, & il est difficile de désabuser les esprits sur cet article, car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la verité ils croyent un Paradis, mais ils font consister sa félicité dans les plaisirs sensuels, bien qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu, de vision de Dieu, & d'autres semblables qu'employe nôtre Theologie, pour exprimer la felicité des Saints. Ils croyent aussi un Enfer, mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ay vûs supposent l'immortalité de l'ame; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce soit l'opinion de plusieurs sectes, non plus que de plusieurs Brames. Mais au fonds ils ont des idées si peu nettes sur toutes ces cho-

ſes, qu'il n'éſt pas aiſé de bien démeſler ce qu'il penſent.

Pour ce qui eſt de leur morale, voicy ce que j'en ay appris. Ils admettent cinq pechez qu'ils regardent comme les plus énormes : le Bramicide, ou tuer un Brame, l'yvrognerie, l'adultere commis avec la femme de ſon *Gourou*; le vol, quand la matiere eſt conſiderable, & la fréquentation de ceux qui ontcommis quelqu'un de ces pechez. Ils ont auſſi des pechez capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; ſçavoir, la luxure, la colere, l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la Polygamie, bien qu'elle ſoit plus rare parmi eux que parmi les Mores; mais ils ont horreur d'une couſtume auſſi monſtrueuſe que bizarre, qui regne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce

païs peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin: l'un des habits, l'autre du ris, & ainsi du reste.

En recompense on voit parmi nos Gentils une autre coûtume, qui n'est gueres moins monstrueuse. Les Prêtres des Idoles ont accoûtumé de chercher tous les ans une Epouse à leurs Dieux: quand ils voyent une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlevent ou la font venir adroitement dans la Pagode; & là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du Peuple comme l'Epouse d'un Dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs Castes sur tout dans les plus

diſtinguées, de marier leurs enfans dez l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui luy eſt deſtinée, un petit bijou qu'on apelle *tali*, qui diſtingue les femmes mariées de celles qui ne le ſont pas : & dez-lors le mariage eſt conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pû être conſommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, & il ne luy eſt plus permis de ſe remarier : comme rien n'eſt plus mépriſable ſelon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'eſt en partie pour n'avoir pas à ſoûtenir ce mépris, qu'elles ſe brûloient autrefois avec le corps de leur mari : c'eſt ce qu'elles ne manquoient pas de faire avant que les Mores ſe fuſſent rendus Maîtres du Païs, & que les Européans occupaſſent les coſtes : mais à preſent on voit peu d'exemples

d'exemples d'une couſtume ſi barbare. Cette loy injuſte ne regarde point les hommes, car un ſecond mariage ne les deshonore ni eux, ni leur Caſte.

Une des maximes de morale qui regne encore davantage parmi les Indiens idolaſtres, c'eſt que pour eſtre heureux, il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a gueres de moyen plus efficace d'effacer ſes péchez que de leur faire l'aumoſne. Comme ces Brames ſont les auteurs de la pluſpart des livres, ils y ont inſinué cette maxime preſque à toutes les pages. J'ay connu pluſieurs Gentils qui ſe ſont preſque ruinez pour avoir la gloire de marier un Brame; la dépenſe de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui ſont de bonne Caſte.

Et voilà la ſource principale

de la haine qu'ils portent aux Prédicateurs de l'Evangile : la libéralité des Peuples diminuant à meſure que s'étend le Chriſtianiſme, ils ne ceſſent de nous perſecuter, ou par eux-meſmes quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fuſſe battu cruellement de pluſieurs coups de *Chabouc* *, & chaſſé d'une Egliſe que j'avois auprés d'une grande Ville appellée *Tarkolan.* Voicy comment la choſe ſe paſſa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumoſne ; & comme il m'aſſura qu'il n'avoit ni pere ni mere, & que ſi je voulois l'entretenir, il demeureroit volontiers avec moy, je le garday afin de l'élever dans noſtre ſainte Reli-

* Eſpece de grand foüet que les Indiens nomment Chabouc.

gion, & d'en faire un Catechiste. Les Brames de *Tarkolan* ayant sçû que l'enfant estoit dans ma maison, & se doutant de mon dessein, s'assemblerent & resolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le Gouverneur de la Province, & m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, & de l'avoir fait manger avec moy : ce qui étoit, ajoûtoient-ils, le dernier affront pour eux & pour leur Caste. Là-dessus le Gouverneur me fait saisir par ses Gardes, qui aprés m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations & les plaintes des Brames recommencerent en une langue que je n'entendois pas, (car c'étoit la langue More) & je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de Chabouc, sans qu'il me fust per-

mis de rien dire pour ma défense. On se disposoit déja à me donner le premier coup, lorsqu'un Gentil me voyant prest de subir un chastiment auquel je n'aurois pas la force de résister, fut si touché de compassion, qu'il se jetta aux pieds du Gouverneur en luy remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce supplice. Le More se laissa attendrir, & me fit demander sous main quelque argent. Comme je n'avois rien à luy donner, il ne poussa pas plus loin les choses, & me renvoya.

Cependant les Brames, pour purifier le jeune homme de leur Caste de la soüillure, qu'il avoit, disoient-ils, cõtractée, en demeurant avec un *Prangui*, firent la cérémonie suivante, qu'ils appellent purification. Ils couperent

la ligne * au jeune homme, le firent jeuſner trois jours, le frotterent à pluſieurs repriſes avec de la fiente de Vache, & l'ayant lavé cent neuf fois, ils luy mirent une nouvelle ligne, & le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'eſt là, mon Reverend Pere, un des moindres traits de la malice des Brames, & de l'averſion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le païs. S'il ne tombe point de pluye, c'eſt à nous qu'il faut s'en prendre; ſi l'on eſt affligé de quelque calamité publique, c'eſt noſtre doctrine injurieuſe à leurs Dieux qui attire ces malheurs. Tels ſont les bruits qu'ils ont ſoin de répandre, & l'on ne ſçauroit dire juſqu'où va l'aſcendant qu'ils ont pris ſur

* Cordon qui eſt la marque de Nobleſſe.

l'eſprit du Peuple, & combien ils abuſent de ſa crédulité.

C'eſt pour cette raiſon qu'ils ont introduit l'aſtrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais ſuccez de leurs affaires, de la conjonction des Planettes, du mouvement des Aſtres, & du vol des oiſeaux. Par là ils ſe ſont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours, on les conſulte comme des Oracles, & ils vendent bien cher leurs réponſes. J'ay ſouvent rencontré dans mes voyages pluſieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient ſur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiſeau de mauvais augure. J'en ay vû d'autres qui à la veille d'un voyage qu'ils eſtoient obligez de faire, alloient le ſoir

coucher hors de la ville, pour n'en pas ſortir dans un jour peu favorable.

Les obſtacles que nous trouvons du coſté des Brames à la prédication de l'Evangile nous affligeroïent moins, s'il y avoit eſpérance de les convertir : mais c'eſt une choſe moralement impoſſible ſelon le cours ordinaire de la Providence. Il n'y a gueres de nation plus orgueilleuſe, plus rebelle à la verité, ni plus enteſtée de ſes ſuperſtitions & de ſa nobleſſe. Pour comble de malheur, ils ſont répandus par tout, principalement dans les Cours des Princes, où ils rempliſſent les premiers emplois, & où la plus grande partie des affaires paſſent par leurs mains.

Comme ils ſont les dépoſitaires des ſciences, peut-être ne ſerez-vous pas fâché de ſçavoir l'idée

qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la verité j'ay lieu de croire qu'anciennement les ſciences ont fleuri parmi eux: nous y voyons encore des traces de la philoſophie de Pythagore & deDémocrite,& j'en ay entretenu qui parlent des atômes ſelõ l'opinion de ce dernier. Neanmoins on peut dire que leur ignorance eſt extrême. Ils expliquẽt le principe de chaque choſe par des fables ridicules,ſans pouvoir apporter aucune raiſonphyſique des effets de la nature. Ce que j'ay vû de plus raiſonnable dans un cahier de leur Philoſophie, c'eſt une eſpece de démonſtration qu'on y employe pour prouver l'exiſtence de Dieu par les choſes viſibles. Mais aprés en avoir conclu l'exiſtence d'un premier Eſtre, ils en font une pein-

ture extravagante, en luy donnant une forme & des qualitez qui ne peuvent luy convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils nous representent comme un siecle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cens vingt & huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Brama, & que prit naissance la Caste des Brames qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille Gigantesque, leurs mœurs étoient fort innocentes, ils étoient exempts de maladie, & vivoient jusqu'à quatre cens ans.

Dans le second âge qui a duré douze cens quatrevingtseize mille ans, sont nez les *Rajas* ou *Kcha-*

trys, Caste noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commenca alors à se glisser dans le monde : les hommes vivoient jusqu'à trois cens ans ; leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celuy-cy a succedé un troisiéme âge, qui a duré huit millions soixante & quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, & la vertu commenca à disparoistre, aussi n'y vécut-on que deux cens ans.

Enfin suivit le dernier âge, qui est celuy où nous vivons, & où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts : c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu presque bannie du monde. Ils prétendent qu'ils s'en est déja écoulé quatre millions vingt-sept mille cens quatre-vingt quinze ans. Ce qu'il y a de plus ri-

dicule, c'est que leurs livres déterminent la durée de cet âge, & marquent le temps où le monde doit finir. Voilà, mon Reverend Pere, une partie des rêveries en quoy consiste la science des Brames, & qu'ils debitent fort sérieusement aux Peuples.

Je ne sçache pas qu'ils ayent aucune connoissance des Mathematiques, si l'on en excepte l'Arithmétique dans laquelle ils sont assez versez, mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dés leur plus tendre jeunesse; & sans se servir de la plume, ils font, par la seule force de l'imagination, toutes sortes de comptes sur les doigts. Je croy pourtant qu'ils ont quelque méthode méchanique qui leur sert de regle pour cette maniere de calculer.

Au regard de l'Aſtronomie, il eſt probable qu'elle a été en uſage parmi nos Indiens: les Brames ont les tables des anciens Aſtronomes pour calculer les Eclypſes, & ils ſçavent meſme s'en ſervir. Leurs prédictions ſont aſſez juſtes aux minutes près qu'ils ſemblent ignorer, & dont il n'eſt point parlé dans leurs livres, qui traitent des Eclypſes du Soleil & de la Lune : eux-meſmes quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais ſeulement de *Gari*, de *demi-Gari*, d'un quart & demi-quart de *Gari*. Or un *Gari* eſt une de leurs heures, mais qui eſt bien petite en comparaiſon des noſtres : car elle n'eſt que de vingt-neuf minutes & environ quarante trois ſecondes.

Quoy qu'ils ſçachent l'uſage de ces tables, & qu'ils prédiſent

les Eclypses, il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure Méchanique, & dans quelques opérations d'Arithmétique : ils en ignorent tout-à-fait la théorie, & n'ont nulle connoissance des rapports & des liaisons que ces choses ont entre elles. Il y a toûjours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables : il l'enseigne ensuite à ses enfans, & ainsi par une espece de tradition, ces tables ont été transmises des Peres aux enfans, & on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'Eclypse comme un jour d'indulgence pléniere, car ils croyent qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils se purifient de tous leurs péchez.

Comme ils n'ont qu'un faux

ſyſteme du Ciel & des Aſtres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne diſent du mouvement du Soleil & des autres Planettes. Ils tiennent, par exemple, que la Lune eſt au-deſſus du Soleil, & quand on veut leur prouver le contraire par le raiſonnement tiré de l'Eclypſe de cet Aſtre, ils s'emportent par la ſeule raiſon qu'on contredit leurs principes. Ils croyent encore que le Soleil aprés avoir éclairé nôtre hémiſphére, va ſe cacher durant la nuit derriere une montagne. Ils admettent neuf Planetes en ſuppoſant que les nœuds aſcendant & deſcendant ſont des Planettes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* & *Kedou*. De plus ils ne peuvent ſe perſuader que la terre ſoit ronde, & ils luy donnent je ne ſçay quelle figure bizarre.

Il est vray pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du Zodiaque, & que dans leur langue ils leur donnent les mesmes noms que nous leur donnons : mais la maniere dont ils divisent & le Zodiaque & les Signes qui le composent, mérite d'estre rapportée. Ils divisent la partie du Ciel qui répond au Zodiaque en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent, comme nous, par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes, & de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La premiere de leurs constellations commence au signe du Belier & renferme une ou deux de ses étoiles avec quelque autre du voisinage : &

ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croyent y voir la figure d'un cheval. La ſeconde ſe prend enſuite en montant vers le ſigne du Taureau, & s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un Eléphant, & ainſi des autres.

Chaque Signe renferme deux de ces conſtellations, & la quatriéme partie d'une autre: ce qui fait juſtement vingt-ſept conſtellations dans toute l'étenduë du Zodiaque ou des douze Signes. Ils ſouſdiviſent chacune deſdites conſtellations en quatre parties égales, dont chacune eſt déſignée par un mot d'une ſeule ſyllabe; & par conſequent toute la conſtellation eſt appellée d'un mot bizarre de quatre Syllabes qui ne ſignifie rien, & qui exprime ſeulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque Signe en neuf quarts de constellation qui sont autant de degrez à leur mode, & qui en valent trois des nostres, & vingt minutes de plus. Enfin selon ces mesmes principes, ils divisent tout le Zodiaque en cent huit de leurs degrez. De sorte que quand ils veulent marquer le lieu du Soleil, ils nomment premierement le Signe, ensuite la constellation, & enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le Soleil: si c'est la premiere partie, ils mettent la premiere syllabe; si c'est la seconde, ils y mettent la seconde syllabe; & ainsi du reste.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la science de ces Brames si respectez des Indiens, & si ennemis des Prédicateurs de l'Evangile. Malgré leurs

efforts le Christianisme fait tous les jours de nouveaux progrez. Nous avons actuellement quatre Missionnaires qui travaillent avec zele à la conversion de ce grand Peuple. Je faisois le cinquiéme : mais j'ay été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé extremement affoiblie par le genre de vie si extraordinaire, qu'on est cõtraint de mener dans les terres. J'ay demeuré trois ans à *Tarkolan* ville assez considérable : je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ay eu à y essuïer, soit de la part des Indiens, qui malgré mes précautions, me prenoient toûjours pour un *Prangui* ; soit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon Eglise.

Le Pere Mauduit est le plus ancien & le superieur des Missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette Mission, les Brames & les Mores ne l'ont gueres laissé en repos : ils l'ont souvent emprisonné & battu d'une maniere cruelle, ils l'ont insulté dans ses voyages, il luy ont enlevé ses petits meubles, & pillé plusieurs fois son Eglise: mais son courage & son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves : Il a baptisé & baptise encore tous les jours un grand nombre d'Infideles.

Le Pere de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succez, & a conféré le Baptesme à un grand nombre d'Idolastres: mais dans la suite le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de

la caſte des *Pranguis*, luy ſuſcita bien des contradictions dont il s'eſt tiré par ſa patience & par ſa ſageſſe. Il s'eſt depuis avancé dans les terres du côté de l'Oüeſt, où la foy commence à faire de grands progrez.

Le Pere le Gac aprés s'eſtre conſacré quelque temps à la Miſſion de Maduré, eſt allé joindre le Pere de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en priſon, où il eut beaucoup à ſouffrir pendant un mois: il en a toûjours été perſécuté depuis ce temps-là; ſa fermeté naturelle, & ſon zele ardent pour la converſion des ames, luy font dévorer toutes ces difficultez, & je ne doute point qu'il ne faſſe de grands fruits dans cette nouvelle Miſſion.

Enfin le P. Petit se trouve dans un poste où il est un peu moins exposé à la fureur des Gentils & des Mores, quoy qu'il ne laisse pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns & des autres. Son Eglise est, de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrestiens, qu'il a presque tous baptisés.

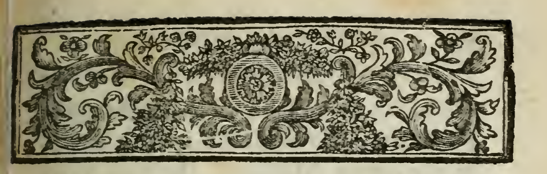
Tel est l'estat de cette Chrestienté qui seroit encore plus nombreuse, si chaque Missionnaire avoit un plus grand nombre de Catéchistes : Il en couste si peu pour leur entretien, & leur secours est si important pour l'avancement de la Religion, que je me flatte qu'on contribuera volontiers à une si sainte œuvre. C'est sur tout à vos prieres que je recommande nos Eglises,

en vous aſſurant du reſpect & de l'attachement avec lequel je ſuis,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur en N. S.
DE LA LANE Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.





LETTRE DU PERE FAURE

Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

Au Pere de la Boësse de la mesme Compagnie.

A la sortie du Détroit de Malaca dans le Golfe de Bengale, à bord de Lys-Brillac, le 17. Janvier 1711.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je suis parti de France dans le dessein d'aller à la Chine, où

j'eſtois deſtiné par mes Superieurs ; & vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette Miſſion. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes Orientales, m'eſtant engagé de travailler à la converſion d'un nouveau Peuple, qui habite un aſſez grand nombre d'Iſles dans le Golfe de Bengale, où on n'a pû encore porter la lumiere de l'Evangile. Ce changement vous ſurprendra, & peut-eſtre ne ſerez-vous pas faſché de ſçavoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entrepriſe.

Ce fut le cinquiéme de Novembre 1708. que je m'embarquay avec le Pere Cazalets, ſur l'Aurore Fregate du Roy commandée par M. de la Rigaudiere, Officier d'un vray merite, & qui nous a comblé d'honneſ-

tetez

tetez. Il en avoit déja usé de la mesme maniere à l'égard de plusieurs autres Missionnaires de nostre Compagnie qu'il a passé aux Indes, & nous ne sçaurions trop luy en marquer nostre reconnoissance

Nostre Bastiment estoit destiné à porter des ordres de la Cour d'Espagne en divers endroits de l'Amerique. Nous allasmes dabord à Carthagene, & ensuite à la Vera-Cruz. De là nous continuasmes nostre voyage par terre jusqu'à Mexico, où nous nous joignismes à plusieurs autres Missionnaires, qui estoient sur le point de partir pour les Philippines.

Nous mismes à la voile le 30. de Mars 1709. au nombre de vingt & trois Jesuites, & le 11. de Juin de la mesme année nous découvrismes les Isles Marianes

conſacrées par le ſang de plu-
ſieurs de nos Martyrs, dont le plus illuſtre a eſté le venerable Pere Diego Luiz de Sanvitores Fondateur de cette Miſſion. Nous n'y fiſmes de ſéjour qu'autant qu'il eſtoit neceſſaire pour y prendre quelques rafraiſchiſſemens ; mais nous n'en ſortiſmes pas un pareil nombre de Jeſuites : on y en laiſſa ſix dont on avoit un extrême beſoin pour le ſoulagement des anciens Miſſionnaires, la pluſpart caſſez de vieilleſſe, & hors d'eſtat de vacquer aux fonctions de leur miniſtere.

Aprés avoir quitté les Iſles Marianes, il ne nous reſtoit plus que trois cens lieuës à faire pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent ſur la fin de noſtre navigation, determinerent les Officiers & les Pilotes

à gagner le port de *Palapa*, où ils avoient dessein de rester jusqu'au commencement de la mousson. C'est ce qui nous obligea de sortir du Vaisseau pour entrer dans de petits Bastimens, sur lesquels nous pouvions ranger la terre de fort près, & poursuivre nostre voyage à couvert du vent.

Les Philippines nomment ces Bastimens, *Caracoas*. C'est une espece de petite Galere à rames & à voiles, ayant sur les costez deux aisles faites de grosses cannes pour rompre les vagues de la mer, & pour se soutenir sur l'eau. Triste & périlleuse maniere de voguer, où durant trois semaines nous courusmes plus de risque de périr, que nous n'avions fait en sept mois de temps que nous mismes à traverser les vastes mers du Nord & du Sud.

Car des trois *Caracoas*, ſur leſquelles on avoit diſtribué toute la troupe des Miſſionnaires, la plus grande fit naufrage, & ſept Jeſuites qui y eſtoient, auroient eſté engloutis dans les eaux, ſans les ſoins empreſſez que ſe donnerent les Indiens pour les ſauver à la nage.

Les deux autres *Caracoas* dans l'une deſquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempeſte. De ſorte que ne pouvant plus réſiſter à la fureur du vent, ni nous ſoutenir contre la violence du flot, nos Pilotes firent vent arriere, & mirent noſtre cap ſur un port que nous gagnaſmes heureuſement.

Nous continuaſmes nôtre route par terre juſqu'à *Carité* petite Ville éloignée de trois lieuës de Manille. Nous euſmes la conſolation de paſſer par plu-

sieursParoisses de cette nouvelle Chrestienté qui me paroist la plus florissante de toute l'Inde. J'admiray plus d'une fois la ferveur de ces Peuples nouvellement convertis à la Foy, & la docilité avec laquelle ils obéïssent à la voix de leurs Pasteurs. La jeunesse de l'un & de l'autre sexe se rend constamment deux ou trois fois par jour à l'Eglise, pour s'instruire des principes de la Religion, & pour y chanter les loüanges de Dieu. Les chefs de famille se gouvernent dans leur domestique par les avis des Missionnaires,&delà vient qu'on ne voit gueres de differends parmi eux, ou, s'il en survient quelqu'un, il se termine toûjours sans procez, & pour l'ordinaire à la satisfaction des deux parties. Presque tous ces Insulaires sont partagez en huit

cens Paroiſſes que gouvernent differens Miſſionnaires, dont les travaux ſont bien récompenſez par les grands exemples de vertu que donnent leurs Néophytes.

Quand je penſe à l'état floriſſant de cette Miſſion, je le regarde comme l'effet du zéle & de la piété des Rois d'Eſpagne, qui, en conquerant ces Iſles, ont bien plus enviſagé les intereſts de la Religon que leurs intereſts propres : Si toutefois les intereſts d'un Prince Chreſtien peuvent ſe ſéparer de ceux de la Religion.

Je l'attribuë enſuite au mérite perſonnel des Eccleſiaſtiques & des Religieux, qui ont cultivé juſqu'à préſent, & qui cultivent encore cette portion de l'héritage de JESUS-CHRIST : car toutes les Communautez qui ſont à Manille, ont un ſoin

particulier de ne fournir à cette Miſſion que d'excellens Sujets, dont le zéle a toûjours eſté ſouſtenu par une conduite ſi réguliere, qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuſe réputation de Saint, & le précieux ſurnom d'Apoſtre.

Enfin il me ſemble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Egliſe des Philippines, c'eſt le partage qu'on y a fait de toutes ces Iſles entre les Preſtres Séculiers & Réguliers, en ſorte que les uns ſe trouvent les ſeuls Paſteurs d'une Province, ſans que les autres y aient aucune part. De-là naiſt une paix inaltérable entre tous les ouvriers Evangéliques, qui loin des diſputes & des conteſtations, s'occupent uniquement de la ſanctification des ames qui leur ont eſté confiées; & qui ſont auſſi unis les uns avec

les autres, que s'ils eſtoient tous du meſme Ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paroiſtre M. l'Abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureuſement dans le Japon, pour y preſcher l'Evangile. Les circonſtances d'une action ſi généreuſe ſont trop édifiantes, pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne Eccleſiaſtique partit de Rome, qui eſt le lieu de ſa naiſſance, pour ſe rendre à Manille, d'où il eſperoit paſſer plus aiſément dans l'Empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme vrayement apoſtolique.

Aidé de la protection de M. le Gouverneur de Manille, il ſe fit

construire un vaisseau des aumosnes qu'il avoit ramassées, & par-là il se trouva en estat d'exécuter son entreprise.

Ce fut au mois d'Aoust de l'année 1709. qu'il partit de Manille avec D. Miguel de Eloriaga Capitaine fort expérimenté, qui s'estoit offert de le conduire ; & il arriva à la vûë du Japon le 9. d'Octobre. Ils approcherent des terres le plus prés qu'ils pûrent. Ayant apperçû une barque de pescheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On se servit pour cela d'un Japonois Gentil qui accompagnoit M. de Sidoti, & qui avoit promis à M. le Gouverneur d'entrer avec le Missionnaire dans le Japon, & de le tenir caché, s'il en estoit besoin. Le Japonois ayant abordé la barque des pescheurs, leur

parla quelque temps, mais il fut tellement intimidé de leur reſponſe, qu'il ne voulut jamais permettre aux Eſpagnols de s'approcher plus prés des peſcheurs, quoy que ceux-ci témoignaſſent par divers ſignes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonois eſtant retourné au vaiſſeau, M. de Sidoti l'interrogea en préſence des Officiers Eſpagnols. Toute ſa réponſe fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon, ſans s'expoſer à un danger manifeſte d'eſtre découverts; qu'ils n'auroient pas pluſtoſt mis pied à terre, qu'on ſe ſaiſiroit d'eux pour les mener devant l'Empereur; & que ce Prince eſtant cruel & ſanguinaire, les feroit expirer ſur le champ dans les plus affreux ſupplices.

Le trouble qui parut ſur ſon

viſage, & quelques paroles qui luy échapperent, firent juger qu'il avoit communiqué aux peſcheurs Japonois le deſſein de M. de Sidoti : Sur quoy cet Abbé ſe retira à l'écart, pour prier le Seigneur de luy inſpirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita ſon office avec beaucoup de tranquillité, & fit enſuite ſa méditation.

Sur les cinq heures du ſoir, ſes prieres finies, il vint trouver le Capitaine, pour luy faire part de ſa derniere réſolution. L'heureux moment eſt venu, « Monſieur, luy dit-il, aprés le- « quel je ſoupire depuis tant « d'années : nous voilà aux por- « tes du Japon ; il eſt temps de « diſpoſer toutes choſes pour me « mettre dans une terre ſi déſi- « rée : vous avez eu la généro- « ſité de me conduire à travers «

» une mer qui vous eſtoit incon-
» nuë, & que tant de naufrages
» ont renduë fameuſe ; daignez
» achever voſtre ouvrage, laiſ-
» ſez-moy ſeul au milieu d'un
» peuple, qui à la verité eſt en-
» nemi du nom Chreſtien, mais
» que j'eſpere ſoumettre au
» joug de l'Evangile : je m'ap-
» puye, non ſur mes propres for-
» ces, mais ſur la grace toute-
» puiſſante de Jesus-Christ,
» & ſur la protection de tant de
» Martyrs, qui dans le ſiécle
» paſſé verſerent leur ſang pour
» la deffenſe de ſon nom.

Quoy que D. Eloriaga fuſt trés-diſpoſé à ſeconder les vœux de M. l'Abbé de Sidoti, il ne laiſſa pas de luy répréſenter, qu'il jugeoit plus à propos de différer le débarquement de quelques jours ; qu'il eſtoit probable que ſon deſſein eſtoit con-

nu de ces pescheurs, avec qui le Japonois Gentil s'estoit entretenu; qu'ils ne manqueroient pas de l'observer, afin de se saisir de sa personne, aussi-tost qu'il auroit mis le pied sur les terres du Japon; qu'enfin on ne couroit aucun risque de chercher un autre parage, où il seroit plus sûr pour luy de debarquer.

Toutes ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de M. de Sidoti : il répondit au Capitaine que le vent estant favorable, il falloit en profiter; que plus on differeroit, plus on l'exposeroit à estre découvert; que son parti estoit pris, & qu'il le conjuroit de ne point mettre d'obstacle à l'œuvre de Dieu. Le Capitaine se rendit aux instances du Missionnaire, & fit disposer toutes choses pour le

mettre à terre durant l'obſcurité de la nuit.

Cependant M. l'Abbé de Sidoti écrivit pluſieurs lettres : il récita le Chapellet avec tous les gens de l'équipage, ſelon la couſtume qu s'obſerve dans les Vaiſſeaux Eſpagnols : il leur fit enſuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les aſſiſtans, des mauvais exemples qu'il avoit pû leur donner, & en particulier aux enfans, de ne les avoir pas inſtruits avec aſſez de ſoin des principes de la doctrine Chreſtienne. Enfin il baiſa les pieds des Officiers, des Soldats, & des Eſclaves qui ſe trouverent dans le vaiſſeau.

Il eſtoit prés de minuit, lorſqu'il deſcendit dans la chaloupe avec le Capitaine & ſept autres Eſpagnols qui voulurent

l'accompagner. Il fut en oraiſon durant tout le trajet : enfin il gagna la terre avec aſſez de peine, parce que la rive, où il luy fallut aborder, eſtoit fort eſcarpée.

Auſſi-toſt qu'il fut ſorti de la chaloupe, il ſe proſterna pour baiſer la terre, & pour remercier Dieu de la grace qu'il luy avoit faite, de ſurmonter toutes les difficultez qui s'oppoſoient à ſon entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient, voulurent le ſuivre un peu avant dans les terres. D. Carlos de Bonio qui eſtoit du nombre, & à qui on avoit confié le paquet de M. l'Abbé de Sidoti, eût la curioſité de voir ce qui y eſtoit contenu : il l'ouvrit, & il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boëte qui renfermoit les ſaintes Huiles, uu Bréviaire,

l'Imitation de JESUS-CHRIST, deux Grammaires Japonoiſes, quelques autres livres de piété, un Crucifix du Pere Michel Maſtrilly Jeſuite, un portrait de la ſainte Vierge, & diverſes Eſtampes de Saints.

Aprés avoir marché quelque-temps enſemble, il fallut ſe ſéparer. Ce fut avec bien de la peine que D. Eloriaga obligea M. l'Abbé de Sidoti à recevoir par aumoſne quelques pieces d'or, dont il pourroit avoir beſoin pour engager les Japonois à luy eſtre favorables. Tandis qu'il avançoit dans les terres, les Eſpagnols regagnerent le rivage, & entrerent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaiſſeau que vers les huit heures du matin; & aprés avoir couru quelques riſques ſur des pointes de rochers & ſur des bancs de

ſable, ils arriverent enfin à Manille le 18. d'Octobre.

Le meſme Capitaine D. Eloriaga partit le mois paſſé avec le P. Sicardi, & un autre Miſſionnaire Jeſuite, pour aller découvrir les Iſles de *los Palaos*, qu'on appelle autrement les nouvelles Philippines. Le Pere Serrano avec pluſieurs autres Jeſuites, ſe diſpoſe à ſuivre ces deux Miſſionnaires, pour travailler avec eux à la converſion d'un grand peuple, qui habite ces Iſles nouvellement découvertes.

Je me flattois en arrivant à Manille, de me voir bien-toſt à la Chine, où j'aſpirois depuis ſi long-temps, & dont nous n'eſtions eſloignez que de deux cens cinquante lieües. Quelques obſtacles qui ſurvinrent, me déterminerent à prendre ma rou-

te par les Indes Orientales, & à profiter de la commodité d'un vaiſſeau, qui faiſoit voile vers la coſte de Coromandel. Je me ſéparay du P. Cazalets, qui de ſon coſté prit des meſures avec le P. Nyel, pour s'embarquer ſur les premiers vaiſſeaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire encore plus de ſeize cens lieües; mais j'eſtois ſouſtenu par l'eſpérance que mon voyage ſeroit terminé en moins d'un an. Il ſe termina en effet bien pluſtoſt & d'une autre maniere que je n'eſperois : car peu aprés mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagemens avec les Supérieurs de ce païs-là, pour l'exécution du projet qu'on avoit formé depuis long-temps, d'annoncer JESUS-CHRIST aux Infidéles

qui habitent les Isles de Nicobar.

Ces Isles sont situées à l'entrée du grand Golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du Détroit de Malaca. Elles s'estendent depuis le septiéme degré jusques vers le dixiéme de la latitude Nord. La principale de ces Isles s'appelle *Nicobar*, & elle donne son nom à toutes les autres, quoy qu'elles ayent outre cela un nom particulier. Comme c'est à celle-là que vont moüiller les vaisseaux des Indes, & que les Peuples qui l'habitent, paroissent plus traittables que ceux des autres Isles, nous avons jugé à propos d'y faire nostre premier établissement.

Voicy ce que j'ay appris de ces Isles, sur le rapport de ceux qui en ont quelque connoissan-

ce. L'Isle de *Nicobar* n'est esloignée d'*Achen* que de trente lieües. Son terroir, de mesme que celuy des autres Isles, est assez fertile en diverses sortes de fruits : mais il n'y croist ni bled, ni ris, ni aucune autre sorte de grain ; on s'y nourrit de fruits, de poissons, & de racines fort insipides appellées *Ignames*. Il y a pourtant des poules & des cochons en assez grande quantité : mais ces Insulaires n'en mangent point ; ils les trafiquent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac, & de la toile : ils vendent de la mesme maniere leurs fruits, & leurs Perroquets qui sont fort estimez dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre & de l'estain, & c'est à quoy se ter-

minent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ay pû connoistre de la Religion des Nicobarins, c'est qu'ils adorent la Lune, & qu'ils craignent fort les Démons, dont ils ont quelque grossiere idée. Ils ne sont point divisez en diverses Castes ou tribus, comme les Peuples de Malabar & de Coromandel. Les Mahométans mesme n'ont pû y pénétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde au grand préjudice du Christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération, & où ils n'osent entrer, de peur d'y estre maltraittez du Démon.

Je ne vous diray rien des

mœurs, de la police, & du gouvernement des Nicobarins, car perſonne n'a pénétré aſſez avant dans leur païs, pour en eſtre bien inſtruit. Si je ſuis aſſez heureux pour en eſtre écouté, & pour leur faire gouſter les véritez que je vais leur preſcher, j'auray ſoin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorſque j'arrivay à Pontichery, on penſoit ſérieuſement aux moyens de travailler à la converſion de ces Inſulaires. Mais comme on ne vouloit pas oſter à la Miſſion de *Carnate*, ny à celle de *Maduré*, les ouvriers qui y eſtoient néceſſaires, on attendoit de nouveaux ſecours pour cette entrepriſe. L'ayant ſçû je m'offris aux Supérieurs, je les preſſay meſme, & ils ſe rendirent à mes inſtances. J'eus donc

le bonheur d'estre choisi avec le P. Bonnet pour mettre la premiere main à une si bonne œuvre, dés qu'il se trouveroit une occasion de passer à ces Isles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaisseaux fissent voile vers le détroit de Malaca, lorsque tout à coup on en vit moüiller quatre, dont deux estoient destinez à aller croiser dans ce détroit. Cette petite escadre estoit commandée par M. Raoul, à qui nous fismes l'ouverture de nostre dessein. Il l'approuva, & nous accorda avec bonté la grace que nous luy demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ses vaisseaux. J'entray en qualité d'Aumosnier dans le Lys-Brillac que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le P. Bonnet avec luy dans le Maurepas.

Aprés deux mois employez en diverſes courſes qu'il eſt inutile de rapporter, nous miſmes à la voile pour repaſſer devant Malaca, & doubler un Cap appellé *Rachado*. Nous ſerons bientoſt à la vûë des Iſles de *Nicobar*, où j'eſpere avec la grace du Seigneur, m'employer tout entier à la converſion de ce pauvre Peuple qui m'eſt échû en partage. Dieu qui a toûjours uſé envers moy de ſes grandes miſericordes, m'inſpire une pleine confiance en ſa toute-puiſſante protection : & c'eſt ce qui me fait enviſager ſans crainte les périls, que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je ſerois heureux, mon Reverend Pere, ſi quand vous recevrez ma lettre, j'avois déja eſté digne de ſouffrir quelque choſe pour Jesus-Christ ! Mais

Mais vous me connoissez trop bien, pour n'estre pas persuadé qu'une pareille grace est réservée à d'autres, qui la méritent mieux que moi. Quoiqu'il en soit de mon sort avenir, vous apprendrez l'an prochain de mes nouvelles, ou par mes propres lettres, si je suis encore en vie, ou par les lettres de nos Peres de Pondichery, si je ne suis plus en estat de vous écrire moy-mesme. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur en N. S.
PIERRE FAURE Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Voicy ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux

Miſſionnaires dans les les Iſles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaiſſeaux paſſerent par ſept degrez de la ligne, à la vûë d'une des Iſles que M. du Demaine alla ranger. Il fit auſſi-toſt équiper ſa chaloupe, pour mettre les Peres à bord de cette Iſle. La ſéparation ne ſe pût faire ſans beaucoup de larmes. Tout l'Equipage fut attendri, de voir avec quelle joye les deux Miſſionnaires alloient ſe livrer à la merci d'un Peuple féroce, dans des Iſles ſi peu pratiquées, & tout-à-fait dépourvûës des choſes néceſſaires à la vie. Le vaiſſeau mit en pane, & tout le monde conduiſit des yeux la chaloupe qui coſtoya l'Iſle fort long-temps, ſans pouvoir trouver d'endroit où débarquer, en ſorte meſme que l'Officier qui commandoit

la chaloupe, ſongeoit déja à retourner à ſon vaiſſeau. Les Peres le conjurerent avec inſtance de ne point perdre courage : ils coſtoierent donc l'Iſle encore quelque temps, & enfin on trouva un lieu aſſez commode, où l'on fit débarquer les Miſſionnaires, avec un petit coffre où eſtoit leur Chapelle, & un ſac de ris, dont M. du Demaine leur avoit fait préſent. Auſſi-toſt qu'ils ſe virent dans l'Iſle, ils ſe mirent à genoux, firent leur priére, & baiſerent la terre avec reſpect, pour en prendre poſſeſſion au Nom de Jesus-Christ. Enſuite, aprés avoir caché leur Chapelle & leur ſac de ris, ils s'enfoncerent dans les bois, pour y aller chercher les Inſulaires. Nous n'aprendrons quel aura eſté leur ſort, que par les premiers vaiſſeaux qui paſſeront par

là. On a ſçû ſeulement ces particularitez de M. du Demaine, qui a ajouſté, qu'avant que de débarquer les Miſſionnaires, il avoit apperçû un de ces Barbare les flêches en main, qui, aprés les avoir regardé fiérement & aſſez long-temps, s'eſtoit enſuite retiré dans le fond du bois.





LETTRE DU PERE MARTIN,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

Au Pere de Villette de la mesme Compagnie.

Du Marava dans la Mission de Maduré, le 8. Novembre 1709.



On Reverend Pere,

La Paix de N. S.

Voicy la dixiéme année que je travaille à establir le Christianisme dans le Maduré ; & mal-

gré les fatigues inſéparables d'une Miſſion ſi pénible, ma ſanté n'eſt point affoiblie, & mes forces ſont toûjours les meſmes : à cela, mon cher Pere, je reconnois la main de Dieu, qui m'a appellé à un miniſtere dont j'eſtois ſi indigne ; & cette faveur doit eſtre pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à ſon ſervice juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

J'ay receüilli cette année des fruits plus abondans, & j'ay eu beaucoup plus à ſouffrir que les années précédentes : auſſi ſuis-je dans un champ bien plus fertile en ces ſortes de moiſſons. C'eſt le *Marava*, grand Royaume tributaire de celui de Maduré. Le Prince qui le gouverne, n'eſt pourtant tributaire que de nom : car il a des forces capables de réſiſter à celles du

Roy de Maduré, si celui-cy se mettoit en devoir d'exiger son droit par la voye des armes. Il regne avec un pouvoir absolu, & tient sous sa domination divers autres Princes, qu'il dépoüille de leurs Estats, quand il luy plaist.

Le Roy de *Marava* est le seul de tous ceux qui regnent dans la vaste estenduë de la Mission de Maduré, qui ait répandu le sang des Missionnaires: il fit trancher la teste, comme vous sçavez, au P. Jean de Britto Portugais, célebre par sa grande naissance, & par ses travaux Apostoliques. La mort du Pasteur attira alors une persécution cruelle sur son Troupeau; mais elle est cessée depuis quelques années, & la Mission du *Marava* est maintenant une des plus florissantes qui soit dans

l'Inde. Le P. Laynez, à présent Evesque de S. Thomé, a cultivé cette Chrestienté pendant quelque temps : Il eut pour successeur le P. Borghese de l'illustre famille qui porte ce nom : mais ce Missionnaire, dont la santé estoit ruinée par de continuels travaux, fut contraint de se retirer : & c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq Missionnaires suffiroient à peine pour cultiver une Mission d'une si vaste estenduë : mais le manque des fonds nécessaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le Prince par la multitude des ouvriers Evangéliques, ont obligé nos Supérieurs à charger un seul Missionnaire de tout ce travail. En deux mois & demi de temps j'ay baptisé plus d'onze cens Infidéles, & j'ay entendu les confes-

sions de plus de six mille Néophytes : La famine & les maladies ont désolé ce païs ; ce qui n'a pas peu redoublé mes fatigues, car le nombre des malades & des mourans ne me permettoit pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égaloit la vive douleur que je ressentois de voir, que, quelque peine que je me donnasse, quelque diligence que je fisse, il y en avoit toûjours quelqu'un qui mouroit, sans que je pûsse luy administrer les derniers Sacremens. Dans les continuels voyages qu'il me falloit faire pour visiter les Chrestiens, la disette qui est par tout extrême, estoit pour moy un autre sujet d'affliction. Ces pauvres gens se croiroient heureux, s'ils trouvoient chaque jour un peu de ris cuit à l'eau avec quel-

ques légumes insipides. Je me suis vû souvent obligé de m'en priver moy mesme pour soulager ceux qui estoient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols & les meurtres, sur tout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant sur le soir dans une petite Bourgade, je fus fort estonné de me voir suivi de deux Néophytes, qui portoient entre leurs bras un Gentil percé de douze coups de lance, pour avoir esté surpris cuëillant deux ou trois épics de millet. Je le trouvay tout couvert de son sang, sans pouls, & sans parole : quelques petits remédes que je luy donnay, le firent revenir; & luy ayant annoncé JESUS-CHRIST & la vertu du Baptesme, il me demanda avec in-

ſtance de le recevoir. Je l'y diſpoſay autant que ſon eſtat le permettoit, & je me haſtay enſuite de le baptiſer, dans la crainte qu'il n'expiraſt entre mes bras. Il ſe trouva-là par haſard un homme qui ſe diſoit Médecin, je luy donnay quelques fanons, afin qu'il bandaſt les playes de ce pauvre moribond, & qu'il en priſt tout le ſoin poſſible. Je paſſay le reſte de la nuit, partie à confeſſer un grand nombre de Néophytes, partie à adminiſtrer les derniers Sacremens à quelques malades.

Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit, dont le beſoin eſtoit plus preſſant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane & la petite Egliſe furent environnées de quinze voleurs: comme elles eſtoient enfermées d'un haye vive trés-dif-

ficile à forcer, & que d'ailleurs deuxNéophytes, qui s'y trouverent, firent aſſez bonne contenance, les voleurs ſe retirerent, & j'eus le loiſir de raſſembler les Chreſtiens d'alentour. Je viſitay ceux qui eſtoient malades, & je célébray avec les autres la feſte de tous les Saints.

Je ne pûs demeurer que deux jours parmi eux ; ma préſence eſtoit néceſſaire dans une autre Contrée aſſez eſloignée, où il y avoit encore pluſieurs malades. Mais je fus bien ſurpris, lorſqu'en ſortant de ma Cabane, j'apperçûs ce pauvre homme dont je viens de parler, & que je croiois mort de ſes bleſſures. Ses plaïes eſtoient fermées, & de tous les coups de lance qu'il avoit reçûs, il n'y en avoit qu'un ſeul qui luy fit de la douleur. Il n'eſtoit venu me trouver dans cet eſtat,

que par l'impatience qu'il avoit de se faire instruire : mais ne pouvant le satisfaire moi mesme, je le mis entre les mains d'un Catéchiste, avec ordre de me l'amener dés-que je serois de retour, afin de suppléer aux cérémonies du Baptesme, que je n'avois pas eu le temps de faire à cause du danger extrême où il estoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le Païs des Voleurs, car c'est ainsi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant : Il me fallut traverser une grande forest avec beaucoup de risque : dans l'espace de deux lieües, on me montra divers endroits où il s'estoit fait tout récemment plusieurs massacres. Outre la parfaite confiance qu'un Missionnaire doit avoir en la protection de Dieu,

je prens une précaution qui ne m'a pas eſté inutile : c'eſt de me faire accompagner d'une Peuplade à l'autre par quelqu'un de ces Voleurs-meſmes. C'eſt une loi inviolable parmi ces Brigands de ne point attenter ſur ceux, qui ſe mettent ſous la conduite de leurs Compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant inſulter des Voïageurs accompagnez d'un guide, celui-cy ſe coupa ſur le champ les deux oreilles, menaçant de ſe tuer lui-meſme, s'ils pouſſoient plus loin leur violence. Les Voleurs furent obligez ſelon l'uſage du Païs, de ſe couper pareillement les oreilles, conjurant le Guide d'en demeurer là, de ſe conſerver la vie, pour n'eſtre pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une couſtume aſſez bi-

zarre, & qui vous ſurprendra : mais vous devez ſçavoir que parmi ces Peuples la Loi du Talion regne dans toute ſa vigueur. S'il ſurvient entr'eux quelque querelle, & que l'un par exemple s'arrache un œil, ou ſe tuë, il faut que l'autre en faſſe autant ou à ſoi-meſme, ou à quelqu'un de ſes Parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un leger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront ſe caſſer la teſte contre la porte de celle qui les a offenſées ; & celle-ci eſt obligée auſſi-toſt de ſe traitter de la meſme façon : ſi l'une s'empoiſſonne en bûvant le ſuc de quelque herbe venimeuſe : l'autre qui a donné ſujet à cette mort violente , doit s'empoiſonner auſſi : autrement on bruſlera

ſa maiſon, on pillera ſes beſtiaux, & on lui fera toute ſorte de mauvais traittemens, juſqu'à ce que la ſatisfaction ſoit faite.

Ils eſtendent cette cruauté juſques ſur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette Egliſe d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces Barbares aiant pris querelle enſemble, l'un d'eux courut à ſa maiſon, y prit un enfant d'environ quatre ans, & vint en préſence de ſon ennemi lui écraſer la teſte entre deux pierres. Celui-ci, ſans s'émouvoir, prend ſa fille qui n'avoit que neuf ans, & lui plonge le poignard dans le ſein : *Ton enfant*, dit-il enſuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne-moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien, répon-

dit l'autre, & voïant à ses costez son fils aisné, qu'il estoit prest de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignards : non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tuë encore sa femme, pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin une petite fille, & un jeune enfant qui estoit à la mammelle, furent encore égorgez : de sorte que dans un seul jour sept personnes furent sacrifiées à la vengeance de deux hommes altérez de sang, & plus cruels que les bestes les plus féroces

J'ai actuellement dans mon Eglise un jeune homme qui s'est réfugié parmi nos Chrestiens, blessé d'un coup de lance que lui avoit porté son pere pour le tuer, & pour contraindre par là son ennemi à tuer de mesme

ſon propre fils. Ce Barbare avoit déja poignardé deux de ſes enfans dans d'autres occaſions, & pour le meſme deſſein. Des exemples ſi atroces vous paroiſtront tenir plus de la fable que de la vérité : mais ſoiez perſuadé que loin d'éxagérer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne ſont pas moins tragiques. Il faut pourtant avoüer qu'une couſtume ſi contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la Caſte des Voleurs, & meſme que parmi eux pluſieurs évitent les conteſtations, de crainte d'en venir à dé ſi dures extrémitez. J'en ſçai qui aïant eu diſpute avec d'autres preſts à exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfans, pour les empeſcher de les égorger, & pour n'eſtre pas obligez eux-meſmes de maſſacrer les leurs.

Ces Voleurs sont les maistres absolus de toute cette Contrée : ils ne payent ni taille, ni tribut au Prince : ils sortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à six cens personnes, & vont piller les Peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'icy a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou six ans qu'il mena contr'eux toutes ses troupes : il pénétra jusques dans leurs bois, & áprés avoir fait un grand carnage de ces rebelles ; il éleva une forteresse, où il mit une bonne garnison pour les contenir dans leur devoir ; mais ils secoüerent bien-tost le joug, S'estant rassemblez environ un an aprés cette expédition, ils surprirent la Forteresse, la raserent aiant passé au fil de l'épée toute la garnison, & demeurerent les maistres de tout le Païs.

Depuis ce temps-là ils répandent par tout l'effroi & la consternation. A ce moment on vient de m'apprendre, qu'un de leurs partis pilla il y a quatre jours une grande Peuplade, & que les Habitans s'estant mis en deffense, le plus fervent de mes Néophytes y fut tué d'une maniere cruelle. Il n'y a guéres qu'un mois, qu'un de ses Parens plein de ferveur & de piété, eut le mesme sort dans une Bourgade voisine. On compte plus de cent grandes Peuplades, que ces Brigands ont entiérement ravagées cette année.

Quoy qu'il soit difficile que la Foi fasse de grands progrez dans un lieu, où regnent des coustumes si détestables, j'y ai cependant un assez grand nombre de Néophytes, sur tout à *Velleour*, qui signifie en leur lan-

gue, Peuplade blanche. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre mesme du vol & de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux Fidéles qui participe aux brigandages de leurs Compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai sujet de douleur. Un des Idolastres de cette grande Peuplade me paroissoit porté à embrasser le Christianisme : il n'a aucun des obstacles qui en esloignent tant d'autres de sa Caste. Sa femme & ses enfans sont déja Chrétiens, & s'ils manquent à faire chaque jour leurs priéres ordinaires, il leur en fait aussi tost une sévére réprimande : à force de les entendre réciter, il les a fort bien apprises. Enfin il n'adore point d'Idoles, ni aucune des fausses Divinitez qu'on invoque

dans le Païs. Avec de ſi belles diſpoſitions, je croyois n'avoir nulle peine à le gagner entiérement à JESUS-CHRIST. Cependant quand je luy parlay de la néceſſité du Bapteſme, & de l'impoſſibilité où il eſtoit de faire ſon ſalut, s'il ne ſe faiſoit Chreſtien ; il me parut incertain & chancelant ſur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embraſſay pluſieurs fois, en luy diſant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage : mes paroles arracherent quelques larmes de ſes yeux ; mais elles ne pûrent arracher l'irréſolution de ſon cœur.

Voilà, mon Reverend Pere, de ces croix auſquelles un Miſſionnaire eſt bien plus ſenſible, qu'à celles que le climat, ou que la perſécution des Infidéles fait ſouffrir. J'en ay eu beaucoup

d'autres dont je voudrois vous faire le détail, sur tout ces dernieres années que la guerre, la famine, & les maladies contagieuses ont désolé tout le Païs : mais la crainte que ma lettre n'arrive pas à Pondichery avant le départ des vaisseaux, m'oblige à la finir malgré moy.

J'espere tirer de grands secours des Catéchistes entretenus par les libéralitez des personnes vertueuses, qui se sont adressées à vous pour me faire tenir leurs aumosnes. Elles auront par là devant Dieu le mérite d'avoir contribué à la conversion & au salut de plusieurs Infidéles : aidez-moy à leur en témoigner ma reconnoissance.

J'oubliois de répondre à une question que Vostre Reverence me fait : Sçavoir, S'il y a des athées parmi ces Peuples. Tout

ce que je puis vous dire, c'eſt qu'à la vérité il y a une Secte de gens qui font, ce ſemble, profeſſion de ne reconnoiſtre aucune Divinité, & qu'on appelle *Naxtagher* : mais cette Secte a trés-peu de Partiſans. A parler en général, tous les Peuples de l'Inde adorent quelque Divinité : mais helas! qu'ils ſont eſloignez de la connoiſſance du vray Dieu! Aveuglez par leurs paſſions encore plus que par le Démon, ils ſe forment des idées monſtrueuſes de l'Eſtre ſupréme, & vous ne ſçauriez vous figurer, à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs Divins. Je ne croy pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'Idolaſtrie plus groſſiére & plus abominable, que l'Idolaſtrie Indienne. Ne me demandez point quelles ſont leurs principales erreurs,
on

on ne peut les entendre ſans rougir, & certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez ſeulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage, & les autres talens néceſſaires au Miniſtére, dont il a daigné me charger; ou qu'il m'envoye du ſecours pour m'aider à recuëillir une ſi riche moiſſon. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſa[nt]
Serviteur en N. S.
PIERRE MARTIN Miſſionnaire [de]
la Compagnie de JESUS.



LETTRE
DU PERE
DE SANT JAGO,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus, dans le Royaume de Maissour, aux Indes Orientales.

Au R. P. Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa.

A Capinagati, le 8. d'Aoust 1711.



On Reverend Pere,

La paix de N. S.

Le P. Dacunha est le premier Missionnaire que V. R. ait en-

voié dans la Mission de *Maissour*, depuis qu'elle gouverne la Province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans avec un zéle infatigable au milieu de plusieurs persécutions, & il vient enfin de mourir des blessûres qu'il a reçûës pour la deffense des véritez de la Foy. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ay esté témoin oculaire de bien des choses, & que d'ailleurs j'en ay entendu beaucoup d'autres de la bouche mesme du Missionnaire, & de ceux qui ont esté les fidéles compagnons de ses travaux & de ses souffrances.

L'ancienne Eglise que le P. Dacunha avoit sur les terres du Roy de *Cagonti*, ayant esté bruslée par les Mahométans, il prit le dessein d'en construire

une plus vaſte, & qui pût contenir un plus grand Peuple ; car le Chriſtianiſme faiſoit chaque jour de nouveaux progrez. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permiſſion du Chef de la Bourgade ; ainſi dés qu'il eut trouvé un lieu & une ſituation convenable, il commença la conſtruction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maiſon pour loger, il ſe retiroit dans un bois ſous un arbre, où les Chreſtiens luy avoient dreſſé une petite hutte de feüillages, pour y eſtre avec plus de décence, & moins d'incommodité. Là une foule de Gentils venoit viſiter le Miſſionnaire. Ils y eſtoient attirez en partie par le bien qu'ils avoient entendu dire de luy, en partie parce qu'ils eſtoient charmez de ſes diſcours ſur la Reli-

gion. Plusieurs en furent touchez, & promirent d'embrasser le Christianisme Quelques-uns mesme donnerent à leurs enfans la permission de recevoir le Baptesme.

Plusieurs *Dasseris* Disciples du *Gourou*, qui est le Chef de la Religion auprés du Roy de *Cagonti*, vinrent de sa part trouver le Missionnaire, pour entrer avec luy en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu, & ils prétendoient qu'il avoit un corps.

Il ne fut pas difficile au Missionnaire de les confondre, & leur confusion fut salutaire à plusieurs Gentils des autres Sectes, qui estoient présens : la pluspart en furent touchez, & presserent le Missionnaire de les instruire. Cependant les *Dasseris* si

fiers avant la diſpute, ſe retirerent tout interdits, & menacerent le Pere de venger bien-toſt l'affront, qu'eux & leurs Divinitez venoient de recevoir.

Les Chreſtiens attentifs à la conſervation de leur Paſteur, le conjurerent d'aller paſſer les nuits dans ſon ancienne Egliſe, quoy qu'il n'y euſt plus que des murailles à demi bruſlées : il leur paroiſſoit que, parce qu'elle eſtoit dans le Bourg, il y ſeroit plus en ſûreté:mais le Pere ne fut point intimidé par ces menaces. Il ſe raſſûroit principalement ſur la réception gracieuſe que luy avoit faite le *Délavay*, c'eſt-à-dire, le Général des troupes du Royaume; & ſur les aſſûrances qu'il luy avoit données de ſa protection.

Sa nouvelle Egliſe eſtant donc achevée, il ſongea à y célébrer

la feste de l'Ascension, & compta pour rien les complots que les *Daßeris* ne cessoient de tramer sécrettement. Les Chrestiens s'y estant rassemblez, il commença la Messe : ce fut la premiere & la derniere qu'il dit dans cette Eglise.

Pendant la Messe on vit arriver quarante *Dasseris* portant des baniéres, & faisant sonner des tymbales & des hauts-bois. Le Magistrat du lieu qui avoit permis l'ouverture de l'Eglise, envoya querir un des Chrestiens qui assistoit à la Messe, & le fit partir en diligence pour la Cour. Il portoit au *Délavay* la nouvelle de ce qui se passoit, & devoit en rapporter des ordres. Le Pere de son costé aprés sa Messe fit une courte exhortation aux Chrestiens, afin de les encourager à tout souffrir pour la cau-

ſe de Jesus-Christ.

Déja une partie des *Daſſeris* eſtoit arrivée, & s'eſtoit placée devant la porte de l'Egliſe, pour obſerver le Miſſionnaire, de peur qu'il n'échapaſt. Le Pere connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour luy à ſortir qu'à demeurer : il craignit de plus d'expoſer les Chreſtiens à la merci de leurs ennemis : ainſi il prit le parti de reſter dans l'Egliſe, & d'y attendre la réponſe du *Délavay*.

Avant qu'elle fut venuë, plus de ſoixante *Daſſeris* ſuivis d'un grand nombre de Brames, ſe préſenterent à la porte de l'Egliſe, & ne trouvant point d'obſtacle, ils coururent au Pere. Un Brame luy donna un coup de baſton ſur les reins : Ce premier coup fut ſuivi de bien d'autres qu'on déchargea ſur

luy. Les uns le frapperent à la teste, les autres sur les bras : ceux-cy avec des bastons, ceux-là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes, le maltraitterent de paroles, & le chargerent d'outrages. Sans un autre Brame qui avoit assisté à la dispute sur l'Unité de Dieu, & qui prit le parti du Pere, on luy auroit arraché la vie au pied de l'Autel. Ce Brame n'estoit pas de la Secte des *Dasseris*, & peut-estre avoit-il reconnu la vérité.

Enfin tout couvert de sang qui couloit des playes qu'il avoit reçûës sur la teste, & d'un coup d'épée à la main droite, le Pere fut traisné devant le *Gouroù*. Celui-ci estoit assis sur un tapis, & faisoit paroistre autant d'orgueïl & de colére, que le Missionnaire

montroit de constance & d'humilité. Le *Gourou* parla d'abord au Pere en des termes de mépris ; puis il luy demanda qui il estoit ? D'où il estoit ? Quelle langue il parloit, & dans quelle Caste il estoit né ? Le Pere ne luy fit aucune réponse ; & le *Gourou* attribuant ce silence à sa foiblesse, interrogea le Catéchiste qui estoit au costé du Pere. Celuy-cy répondit que le Pere estoit *Xchatri* *. De-là le *Gourou* passa à des questions sur la Religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au Catéchiste? C'est un Souverain d'une puissance infinie, répondit le Catéchiste. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le *Gourou* ? Le Catéchiste tascha de le satisfaire. Ils demeurerent quelque temps dans

* La Caste des *Xchatris*, ou *Rajas*, est la seconde Caste des Indiens.

ces ſortes d'interrogations & de réponſes mutuelles. Enfin le Catéchiſte vint à dire que Dieu eſtoit le Seigneur de toutes choſes. Qu'eſt-ce encore une fois, dit le *Gourou*, que ce Seigneur de toutes choſes ? Le Pere prit alors la parole, & dit : C'eſt un Eſtre par luy-meſme, indépendant, pur Eſprit, & trés-parfait. A ces mots le *Gourou* fit de grands éclats de rire, puis il ajouſta : Oüy, oüy, bien-toſt je t'envoyerai ſçavoir ſi ton Dieu n'eſt qu'un pur Eſprit. Le Pere répondit que s'il vouloit l'apprendre, il ſeroit aiſé de le luy démontrer. Le *Gourou* n'ignoroit pas le ſuccez des diſputes paſſées, & il craignit de s'engager dans une diſpute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à ſa confuſion : ainſi il ſe contenta de demander ſi Bru-

mal de Tripudi eſtoit Dieu? C'eſt une Idole fort révérée dans le Païs. Non, répondit le Pere. A ces mots, le *Gourou* ſe livra à toute ſa colére, & prit à témoin le Magiſtrat de la Bourgade. Il euſt ſans doute fait mourir le Pere ſur le champ, ſans que quelques Gentils, touchez de compaſſion, le conjurerent avec larmes d'épargner ce reſte de vie qu'avoit encore le Miſſionnaire, & de ne pas ſoüiller ſes mains du peu de ſang qui luy reſtoit dans les veines.

Le Pere ſeul dans l'aſſemblée paroiſſoit intrépide. Il ſe conſoloit intérieurement de voir que ſes travaux n'eſtoient pas vains, puiſqu'ils aboutiſſoient à confeſſer & à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa conſolation fut encore ugmentée par la généroſité d'un

de ses Néophytes. Le *Gourou* luy ayant demandé s'il ne vouloit pas se ranger au nombre de ses Disciples, Non, luy dit-il. Du moins ne serez-vous pas des Disciples de vostre propre frere ? Non, dit encore le Néophyte, ou plustost je n'en sçai rien, car peut être pourra-t'il se faire Chrétien. Mais pourquoy renoncer à la doctrine de vostre pere, reprit le *Gourou*, pour en suivre une autre ? C'est que jusqu'ici mon pere ne m'a point appris le chemin du Salut, qui m'a esté enseigné pa ce Missionnaire.

Deux anciens Chrestiens firent paroistre pour le Pere un attachement aussi loüable. Tandis qu'il estoit en présence du *Gourou*, ils vinrent se jetter au col de leur Pasteur, & s'offrirent à deffendre les interests de la Religion. On ne les tira de

ces tendres embraſſemens qu'avec violence & à grands coups. Le Catéchiſte qui ne le quitta point, reçût un coup de ſabre ſur les coſtes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec ſon Paſteur.

Cependant le Chef des *Daſſeris* voyant que le Peuple, & que ceux des Brames qui n'eſtoient pas de ſa Secte, portoient compaſſion au Miſſionnaire, luy ordonna tout à coup de ſortir du Païs. Le Catéchiſte fit ſon poſſible pour obtenir que le Pere demeuraſt encore cette nuit-là, afin qu'on puſt le panſer : ce fut en vain. Le Pere de ſon coſté fit inſtance, & demanda qu'il luy fuſt permis de guérir les playes des Chreſtiens, dont il eſtoit plus touché que des ſiennes. Le *Gourou* rejetta avec fierté ſa demande, & le fit partir dés ce

ſoir-là-meſme. Pour s'aſſûrer mieux de ſa ſortie, il luy donna des Gardes avec ordre de ne le point quitter, qu'ils ne l'euſſent mis hors du Royaume. Le Pere voyant qu'il ne pouvoit plus différer, & que le Néophyte qu'on avoit envoyé à la Cour, ne revenoit pas, regarda tendrément ſon Egliſe, dit adieu à ſes Chreſtiens qui fondoient en larmes, & partit à pied.

Il marcha toute la ſoirée juſqu'à une Bourgade où il y avoit des Chreſtiens, & où il paſſa la nuit. Alors ſes douleurs ſe firent ſentir plus vivement; il en fut ſi abbattu & ſi accablé, qu'il ne pouvoit plus ſe remuer. Son bras gauche eſtoit eſtropié des coups qu'il avoit reçûs: ſon bras droit eſtoit encore plus maltraité; il s'en eſtoit ſervi pour parer les

coups qu'on luy déchargeoit ſur la teſte. Enfin il ſe trouva dans un eſtat où il ne pouvoit plus ſe ſouſtenir, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le tranſporta juſqu'à *Capinagati* le principal lieu de ſa réſidence.

Les Chreſtiens de cet endroit m'envoyerent un exprez, pour m'avertir du danger où eſtoit leur Paſteur : je partis ſur le champ pour aller le ſecourir, & je le trouvay bien plus mal que je ne croyois. Je vis ſes playes, dont quelques-unes eſtoient aſſez profondes. Les douleurs qu'il reſſentoit ne le laiſſoient repoſer ni jour, ni nuit : elles luy avoient cauſé la fiévre accompagnée de dégouſts & de vomiſſemens. Au milieu de ces maux je le trouvay dans une réſignation parfaite à la volonté de Dieu, content dans ſes pei-

nes, & les mettant au nombre des bienfaits du Ciel.

Quatre jours aprés mon arrivée, se sentant beaucoup plus mal, il me pria de luy administrer les Sacremens. Il se prépara pendant deux heures à sa confession. Il me fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de Jesus-Christ, tenant à la main un Crucifix qu'il baignoit de ses larmes : puis il me fit une confession générale de toute sa vie avec tant de douleur, qu'aprés l'avoir entenduë, je ne pûs pas moy-mesme retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'osta toute l'espérance que j'avois de sa guérison : il y demeura jusqu'au jour suivant qu'il eut encore un intervalle de raison, pendant lequel je lui donnay le Viatique. Ses actes furent aussi fervens qu'au temps

de ſa confeſſion générale. Mais peu de temps aprés il retomba dans ſon premier eſtat : tous ſes rêves n'eſtoient que du Martyre : il ne parloit que de préparer ſes habits pour aller ſe préſenter aux Juges. Quand je luy diſois de prendre un peu de nourriture ; il n'en eſt pas beſoin, me répondoit-il, vous & moy nous allons au Ciel, l'arreſt de noſtre condamnation eſt déja porté.

Le lendemain ſon délire ceſſa : mais il ſortit tant de ſang de ſes bleſſures que le Chirurgien qui le panſoit, en fut effrayé, & déſeſpéra tout-à-fait du malade. Je l'avertis que ſa mort approchoit. Luy qui avoit mis à profit pour le Ciel tous les momens qu'il eut de libre, demanda à renouveller ſa confeſſion. Il répéta ſes actes de

Foy, d'Espérance, & d'Amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur furent tendres & affectueux. Enfin il connut lui-mesme l'heure de sa mort, il prononça le saint Nom de Jesus, & m'ayant embrassé avec une parfaite connoissance, il s'endormit dans le Seigneur dix-huit jours aprés les mauvais traittemens qu'il avoit reçûs des Brames & des *Dasseris* de *Cangonti*.

Le P. Dacunha n'a pû me dire combien il avoit reçû de coups, mais j'ay sçû des Gentils mesmes, qu'on l'avoit mis dans un estat à ne pouvoir échaper à la mort. Son Catéchiste qui ne l'abanna point, assûre qu'il reçût plus de deux cens coups. Il est estonnant qu'un homme aussi foible que luy, sur tout depuis qu'il estoit venu dans cette Mission,

ait pû ſurvivre tant de jours à ſes bleſſures.

Le *Délavay* a eſté extrémement touché de la mort du P. Dacunha. Il a meſme fait emprisonner le *Gourou* qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne luy point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'eſt tiré de la priſon par l'interceſſion de certains Brames qui ſont en faveur, & aprés avoir payé ſoixante Pagodes. Abſous à la juſtice des hommes, il n'a pû échaper à celle de Dieu: en rentrant dans ſa maiſon, il trouva ſon fils expirant. Il eſtoit tombé dans un puits avec d'autres enfans. Les autres furent tirez du péril, le fils ſeul du *Gourou* y perdit la vie. A l'égard des *Daſſeris* complices de l'aſſaſſinat du Miſſionnaire, on les condamna à des amandes

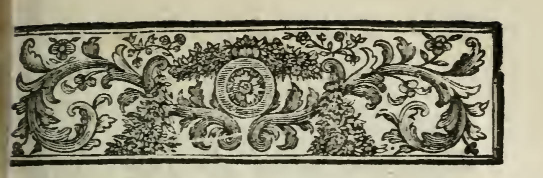
applicables à la guérison des Chrestiens qui avoient esté blessez : on ne sçait si elles furent levées, mais les Chrestiens n'en ont ressenti nul soulagement.

Le *Délavay* a fait encore annoncer de sa part aux Chrestiens, qu'un autre frere du défunt viendroit prendre sa place à *Cangonti*, & que non-seulement il luy en donnoit la permission, mais de plus qu'il prenoit la chose à cœur. Le Pere Supérieur pourra y faire un tour, & je croy qu'il sera bien reçû des Seigneurs du Païs, & d'une grande partie du Peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un Missionnaire. Pour moy je me sacrifieray volontiers à cette Mission, quand je seray plus habile dans la langue du Païs. Je vous supplie de demander à Dieu qu'il m'accorde les

forces néceſſaires pour ſuivre les traces du Pere Dacunha, juſqu'à répandre mon ſang comme luy pour les intéreſts de la Religion. Je me recommande à vos ſaints ſacrifices, & ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur en N. S.
ANTOINE DE SANT JAGO Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU PERE

D'ENTRECOLLES,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Jat-Tcheou, ce 17. Juillet 1709.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je profite de quelques momens de loisir, & du départ d'un

vaiſſeau qui retourne en Europe, pour apprendre à Voſtre Reverence un événement des plus ſinguliers qu'on ait peut-eſtre vû à la Chine.

L'Empereur qui n'eſtoit pas encore conſolé de la mort du jeune Prince, fils de cette fameuſe Chinoiſe qu'il aime paſſionnément, vient de finir ſon voyage de Tartarie, par un coup d'autorité, dont les ſuites ne luy ont pas eſté moins ſenſibles. On avoit trouvé moyen de luy rendre ſuſpecte la fidélité du Prince héritier, & les ſoupçons dont on avoit prévenu ſon eſprit, parurent ſi bien fondez, qu'il fit arreſter ſur le champ ce malheureux Prince.

Ce fut un ſpectacle bien triſte de voir chargé de fers, celuy qui peu auparavant marchoit preſque de pair avec l'Empereur.

pereur. Ses enfans, ses principaux Officiers, tout fut enveloppé dans sa disgrace. Un faiseur d'horoscope qui avoit souvent prédit au Prince, qu'il ne seroit jamais Empereur, s'il ne l'estoit à une certaine année qu'il luy marquoit, fut condamné à estre coupé en mille piéces ; ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un Prince héritier, l'Empereur crût devoir informer ses Sujets des raisons qui l'avoient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bien-tost remplies de manifestes & d'invectives contre la conduite du Prince : on y examinoit sa vie depuis sa plus tendre enfance, & on y voyoit un pere outré qui, aprés

avoir beaucoup dit, laiſſoit encore beaucoup plus à penſer.

Le fils aiſné de l'Empereur, que nous nommons premiër Regulo, eſtoit le ſeul de tous ſes enfans qui fuſt dans ſes bonnes graces : on fit ſon éloge dans un des Manifeſtes dont j'ay parlé, & il ſe flattoit déja de ſe voir bien-toſt élevé ſur la ruïne de ſon frere.

Mais les choſes prirent tout à coup une face bien différente de celle qu'il ſe figuroit. De nouvelles lumiéres qu'eut l'Empereur, luy découvrirent l'innocence du Prince dépoſé, & les artifices qui avoient eſté employez pour le perdre. Il ſçût que pour y réüſſir, le Regulo avoit eu recours à la Magie & à divers preſtiges ; & que par l'inſtigation de certains *Lamas* *,

* Preſtres Tartares.

fort expérimentez dans l'usage des sortiléges, il avoit fait enterrer une statuë en Tartarie, en accompagnant cette cérémonie de plusieurs opérations magiques. L'Empereur envoya sur le champ saisir ces *Lamas*, & déterrer la statuë : le Regulo eut son Palais pour prison, & fut condamné à un chastiment, qui marquoit assez l'indignation de l'Empereur.

Vous pouvez juger, mon Reverend Pere, quel fut le chagrin que causerent à l'Empereur ces dissensions domestiques : elles le plongerent dans une mélancolie profonde accompagnée de palpitations de cœur si violentes, qu'on eut tout à craindre pour sa vie. Dans cette extrémité il voulut voir le Prince déposé. On le tira de prison, & il fut conduit chez l'Empereur,

mais toûjours dans l'équipage de criminel. Les cris que jetta ce Prince infortuné, attendrirent le cœur du pere, juſqu'à luy tirer des larmes : il demanda pluſieurs fois aux Grands de l'Empire s'il n'avoit pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils, dont l'innocence venoit d'eſtre hautement reconnuë. La pluſpart des Seigneurs lui répondirent aſſez froidement, qu'il eſtoit le maiſtre, & qu'il pouvoit en ordonner tout ce qu'il luy plairoit. Quelques uns-meſme comptant ſur la mort prochaine de l'Empereur, luy inſinuerent qu'il eſtoit temps de mettre ordre au repos de l'Eſtat, en ſe nommant un Succeſſeur, & ils lui propoſerent ſon huitiéme fils, pour qui ils témoignoient beaucoup d'eſtime : c'eſtoit donner l'excluſion au Prince héritier ; ils

craignoient ſans doute, qu'aiant contribué de leurs conſeils à ſa depoſition, il ne fiſt éclater ſon juſte reſſentiment, quand il ſeroit une fois reſtabli.

Mais cette réſiſtance leur couta cher. L'Empereur outré du peu de déférence que ſes Miniſtres avoient à ſes volontez, caſſa les principaux d'entre eux, & eſloigna ſes Favoris, qui avoient eſté le plus oppoſez au reſtabliſſement du Prince.

La chûte de ces Seigneurs, loin de révolter les Peuples, comme il y avoit lieu de l'appréhender, ſi le coup avoit eſté prévû avant qu'il fut porté, jetta au contraire la conſternation dans tous les eſprits : chacun à l'envi applaudit à la réſolution de l'Empereur. Le Prince fut reſtabli dans ſa dignité, avec toutes les formalitez qu'on

a couſtume d'obſerver dans l'Empire ; on donna par tout des marques de l'allégreſſe publique , & la Comédie qu'on joüe encore maintenant , eſt tirée d'un trait de l'Hiſtoire ancienne , qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver.

L'Empereur de ſon coſté a accordé une Indulgence Impériale , c'eſt-à-dire , qu'il a remis toutes les Tailles , dont les Particuliers eſtoient en demeure , & pour leſquelles ils ont icy beaucoup à ſouffrir : cette indulgence porte encore diminution des peines impoſées aux Criminels , en ſorte que les moins coupables ſont renvoyez ſans chaſtiment.

La punition du Regulo ſuivit de prés le reſtabliſſement du Prince héritier. Il fut condamné à une priſon perpétuel-

le, & on fit mourir les *Lamas* avec sept de ses Officiers qui l'avoient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce Prince est tombé dans le précipice qu'il avoit creusé à un frere, que sa qualité de fils d'une Impératrice legitime mettoit au dessus de luy, quoy qu'il fust l'aisné.

Voilà, mon Reverend Pere, quel est l'estat present de la Cour. Jamais, comme vous voiez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodigieux ascendant que la nature, l'experience, la Politique, & un Regne des plus longs & des plus heureux luy ont donné sur ses Sujets. Mais aprés tout, ceux que le Seigneur dans l'Ecriture veut bien appeller du nom de Dieux *, sont souvent

* *Ego dixi : Dii estis, & sicut homines moriemini.*

forcez de reconnoiſtre dans l'exercice meſme le plus eſtendu de leur puiſſance, qu'ils ſont hommes & mortels comme les autres. Je me perſuade que l'Empereur, éclairé, comme il eſt, ſera entré dans ce ſentiment au fort de ſa douleur; & comme je ſçay que le temps des diſgraces eſt plus propre à nous faire refléchir ſur nous-meſmes, que celuy des grandes proſperitez, j'ay exhorté tous les Miſſionnaires à offrir le ſaint Sacrifice de la Meſſe, & à renouveller leurs prieres pour la converſion de ce grand Prince.

Voicy une réfléxion qu'il a déja faite, & qui, aidée de la grace, pourroit l'approcher du Royaume de Dieu. Ayant appellé à ſon Palais ceux à qui il avoit confié l'éducation des Princes, il s'eſt plaint amére-

ment de ce qu'ils souffroient que ses Enfans s'addonnassent à la Magie, & à des Superstitions qui mettoient le trouble & la division dans sa famille. Heureux s'il approfondissoit un peu plus cette pensée, & s'il venoit à couper jusqu'à la racine d'un tel désordre, en bannissant de son Empire les fausses Sectes, & en y establissant la seule Religion, qui est la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur qui augmentoit chaque jour, l'avoit réduit à un estat de foiblesse qui ne laissoit plus d'espérance aux Médecins Chinois. Ils estoient au bout de leur art, lorsqu'ils eurent recours aux Européans : ils avoient oüi dire que le Frere Rhodes entendoit bien la Pharmacie, & ils jugerent qu'il pourroit soulager l'Empereur. Ce Frere a en

effet de l'habileté & de l'expérience : & je vous diray en passant, que comme il est d'un âge assez avancé, nous souhaitons fort qu'on nous en envoye quelqu'un d'Europe, qui puisse le remplacer, quand nous viendrons à le perdre. Ses services ne contribuëront pas peu à l'avancement de la Religion.

Dieu qui a ses desseins, & qui dans les tristes conjonctures où nous nous trouvons, a peut-estre ménagé cette occasion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du Christianisme, bénit les remedes que le Frere Rhodes employa pour sa guerison. Ce fut par le moyen de la confection d'Alkermes, qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui l'agitoient extraordinairement : il lui conseilla ensuite l'usage du

vin de Canarie. Les Missionnaires à qui on en envoye tous les ans de Manille pour leurs Messes, eurent soin de le fournir ; en peu de temps ses forces se restablirent , & il joüit d'une santé parfaite. Il en a voulu convaincre ses Sujets, en paroissant pour la seconde fois de son Regne dans les ruës sans faire retirer le Peuple, comme c'est la coustume de l'Empire ; coustume qui inspire pour la Majesté Royale un respect presque religieux.

C'est à cette occasion que l'Empereur a voulu faire connoistre par un acte authentique l'idée qu'il avoit des Missionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur conduite & de leur attachement à sa personne est conçû en ces termes : *Vous, Européans*, dit-il, *que j'employe dans l'intérieur de*

mon Palais, vous m'avez toûjours ſervi avec zéle & affection, ſans qu'on ait eu juſqu'icy le moindre reproche à vous faire. Bien des Chinois ſe défient de vous, mais pour moy, qui ay fait ſoigneuſement obſerver toutes vos démarches, & qui n'y ay jamais rien trouvé qui ne fuſt dans l'ordre, je ſuis ſi convaincu de voſtre droiture & de voſtre bonne foy, que je dis hautement qu'il faut ſe fier à vous, & vous croire. Il parle enſuite de la maniere dont ſa ſanté a eſté reſtablie par le ſoin des Européans.

Ces paroles de l'Empereur exprimées dans un acte public, ne ſemblent-elles pas donner quelque lueur d'eſpérance de ſa converſion? Peut-eſtre me flattay-je d'un vain eſpoir? Il me ſemble pourtant qu'il eſt naturel d'écouter des gens en faveur

de qui on est ainsi prévenu : ce que dit ce Prince, *qu'on doit se fier à nous, qu'on doit nous croire*, a déja servi à la conversion de plusieurs de ses sujets.

Avant que cet acte Imperial parut, le P. Parennin m'avoit averti qu'on avoit donné des ordres secrets aux Vicerois de *Canton* & de *Kiamsy*, de recevoir le vin & les autres choses que les Européans leur apporteroient pour l'usage de l'Empereur, & de les envoyer incessamment à la Cour; pourvû que tout ce qui seroit envoyé, fust scellé du cachet de l'Européan. Car cette circonstance estoit expressément recommandée; ce qui est une nouvelle preuve de la confiance, dont l'Empereur veut bien nous honorer.

Ne soyez pas surpris, mon Reverend Pere, si je compte

pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traverſé tant de mers, que pour faire connoiſtre JESUS-CHRIST à un grand Peuple qui l'ignore, & que c'eſt-là l'unique fin de tous nos travaux, nous faiſons attention juſqu'aux moindres choſes qui ſont capables de favoriſer un ſi grand deſſein.

Mais ce qui vous intéreſſe le plus, & ce que ſans doute vous exigez de moy préférablement à tout le reſte, c'eſt que je vous inſtruiſe de l'eſtat preſent de nos Egliſes. J'ay la douleur de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui eſt le temps que les Miſſionnaires ont accouſtumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'eſt de vous communiquer ce que j'ay appris par

trois ou quatre lettres particulieres, qui m'ont esté renduës il y a environ deux mois.

La premiere est du P. Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru pendant le Caresme les diverses Chrestientez dont il a soin, pour leur faire gagner le Jubilé accordé par N. S. P. le Pape, afin d'obtenir la Paix entre les Princes Chrestiens, & que durant ce temps-là il a baptisé quatre-vingts Infidéles, & entendu les confessions de plus de dix-sept cens Chrestiens pleins de ferveur & de pieté.

La seconde est du P. Noëlas qui écrit de *Ngan-lo*, que dés le mois d'Avril il avoit conferé le saint Baptesme à cent Idolastres, en parcourant ce qu'il appelle sa Mission de Hollande : c'est-à-dire, un grand nombre

de familles de Peſcheurs diſperſées de coſté & d'autre ſur de petites éminences, au milieu d'un plat Païs qui eſt ſouvent inondé.

Le P. Melon marque dans la troiſiéme, qu'il a baptiſé quatre-vingt-dix Perſonnes à *Vouſi* lieu de ſa Réſidence, qu'il eſtoit ſur le point de faire la viſite de ſes Chreſtientez, & qu'il commencera par un endroit où il trouvera trente Catéchumenes qui l'attendent, & qui ſont diſpoſez à recevoir la grace du Bapteſme. Il ne ſçait en quels termes exprimer la joye qu'il reſſentit le jour du Vendredi ſaint, lorſqu'on vint luy dire que trois cens Barques de Peſcheurs Chreſtiens venoient d'arriver, & avoient débarqué leurs femmes prés de *Vouſi*, dans une Egliſe qu'ils avoient eux-meſmes con-

ſtruite, & où ils l'attendoient pour s'acquitter de leur devoir Paſchal. Il m'ajouſte en finiſſant ſa lettre, que ſi le Démon venoit à bout de ruïner une Miſſion auſſi floriſſante que celle de la Chine, il pleureroit toute ſa vie ſes pauvres Peſcheurs de *Vouſi*.

Certainement, mon Reverend Pere, la Chine eſt un champ propre à rapporter au centuple, pourvû qu'il y ait des ouvriers qui le cultivent : mais ſi ces ouvriers n'ont préciſément que ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance, & s'ils n'ont pas de quoy fournir à l'entretien des Catéchiſtes, & aux frais indiſpenſables des courſes qu'ils ſont obligez de faire, rien n'eſt plus triſte pour eux que de voir périr une riche moiſſon faute de pouvoir la recuëillir. Je vous

conjure donc, mon Reverend Pere, par les entrailles de Jesus-Christ, s'il n'a pas rejetté la Chine, de procurer ces ſecours à tant de zélez Miſſionnaires, ſans leſquels je puis vous aſſûrer qu'ils ſeroient icy aſſez peu utiles.

La quatriéme lettre eſt du P. de Chavagnac. Le détail qu'il me fait de quelques actions édifiantes de ſes Néophytes, eſt une preuve de la ferveur qui regne dans ſon Egliſe. Je vous les rapporte de ſuite, mon Reverend Pere, afin que vous m'aidiez à remercier le Seigneur des fruits de bénédiction, qu'il opére dans le cœur de ces nouveaux Fidéles.

Un Chreſtien âgé de 40. ans avoit amaſſé avec bien de la peine de quoy ſe marier. (Vous n'ignorez pas que ſe marier à la Chine, c'eſt s'acheter une

femme.) Il y avoit déja quelque temps que le mariage estoit conclu, lorsqu'on luy apprit que sa prétenduë femme, qu'on luy avoit dit estre veuve, avoit encore son mari, qui estoit plein de santé. L'embarras pour le Chrestien ne fut pas tant de la renvoyer, que de retirer l'argent qu'elle luy avoit cousté. L'indigence & le désespoir avoient porté le mari à la vendre, & il avoit dépensé toute la somme qu'il avoit reçûë.

Les Parens du Chrestien qui estoient infidéles, firent tous leurs efforts pour l'engager, ou à la garder, ou du moins à la revendre à quelqu'autre; car le véritable mari refusoit de la recevoir, à moins qu'on ne luy donnast de quoy la nourrir. La tentation estoit délicate pour un Chinois. Cependant le Chre-

ſtien tint ferme ; & comme l'unique reſſource qu'il avoit, eſtoit de s'adreſſer au Mandarin, il alla le trouver ; & après luy avoir expoſé le fait, il luy déclara qu'eſtant diſciple de Jesus-Christ, il ne pouvoit, ni ne vouloit garder la femme d'un autre ; qu'il eſtoit pourtant de la juſtice qu'il fuſt rembourſé, ou par le mari qui avoit reçû ſon argent, ou par les entremetteurs qui avoient trempé dans une ſemblable ſupercherie : mais que ſi cela ne ſe pouvoit, parce que l'un eſtoit pauvre, & que les autres, ou eſtoient morts, ou avoient pris la fuite, il le ſupplioit d'ordonner au mari legitime de reprendre ſa femme.

Le Mandarin autant ſurpris qu'édifié de cette propoſition, fit de grands éloges d'une Reli-

gion, qui inſpire de pareils ſentimens : & ayant fait chercher le ſeul des entremetteurs qui reſtoit, il le fit chaſtier ſévérement. Cependant le Chreſtien n'a point de femme, & a perdu toute eſpérance de pouvoir jamais amaſſer de quoy en avoir. Pour peu qu'on connoiſſe la Chine, & qu'on ſçache ce que c'eſt pour un Chinois que de pouvoir ſe marier, cette action paroiſtra héroïque. Pour moy je la regarde ainſi.

Un autre Chreſtien fort jeune s'eſtoit oublié dans un emportement, juſqu'à dire à ſa mere quelques paroles offenſantes, qui avoient ſcandaliſé tout le voiſinage : dez-que revenu à ſoy, il fit réfléxion à ce qui luy eſtoit échapé, il aſſembla ſes voiſins, & ſe mettant à genoux en leur preſence, il demanda pardon

à sa mere : ensuite ponr expier sa faute par quelque peine sensible, il se dépoüilla de ses habits, & se fit donner cent coups de discipline. Puis adressant la parole à tous ceux qui estoient presens : » Un Chrestien, leur dit-il, » peut bien s'écarter de son de- » voir dans un premier mouve- » ment de colere : mais sa Re- » ligion luy apprend à réparer » aussi-tost sa faute : & c'est pour » vous en convaincre, que je » vous ai prié d'estre témoins de » tout ce qui vient de se passer.

Un Lettré cassé de vieillesse ayant demandé & reçû le Baptesme, ne vécut plus qu'environ un mois : il passa tout ce temps-là dans les plus grands sentimens de piété, ne perdant point de vûë un Crucifix que je luy avois laissé, & s'entretenant continuellement avec Nostre

Seigneur attaché à la Croix. Comme il s'apperçût qu'il touchoit à sa derniere heure, il ramassa tout ce qui luy restoit de forces pour m'écrire. Sa lettre n'est point venuë jusqu'à moy, parce que n'estant pas du goust de ses Parens infidéles à qui il l'avoit confiée, ils jugerent à propos de la supprimer. Quelques fragmens qu'on m'en a apportez, me font regretter infiniment de ne l'avoir pas reçûë. C'est ainsi qu'il signoit cette lettre : *N. N. par naissance enfant du rebelle Adam, par misericorde frere adoptif de* JESUS-CHRIST, *& fils adoptif de Dieu, sur le point d'aller au Ciel réparer par un amour éternel, l'indifférence que j'ay eüe sur la terre pour celuy à qui je me devois tout entier.*

Le P. de Chavagnac m'ajou-

ſte que le Mandarin du lieu où il réſide, eſt ſi convaincu de la verité de noſtre Religion, qu'il s'efforce d'engager tous ſes amis à l'embraſſer, bien que par des raiſons d'intereſt & de fortune, il ſoit malheureuſement retenu lui-meſme dans les ténebres de l'infidelité. Sa mere, ſa femme, ſes enfans, les femmes de ſes enfans, & la pluſpart de ſes domeſtiques font une profeſſion ouverte du Chriſtianiſme. Ce que ce Pere me raconte de cette petite Egliſe renfermée dans le Palais du Mandarin, me remplit de la plus douce conſolation.

La Chreſtienté de *Hien* *, me dit-il, eſt, graces à Dieu, dans un tres-bon eſtat. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choſes de Dieu, plus d'eſtime pour la qualité de

* Palais du Mandarin.

Chreſtien,

Chrestien, plus de tendresse pour le Sauveur du monde, plus de délicatesse de conscience pour s'abstenir des plus legeres fautes. Je me suis attaché prinpalement à leur expliquer les rapports que J. C a avec nous, le fonds du Mystere de l'Incarnation, & les consequences que nous devons en tirer. Depuis quelque temps je leur ay fait six entretiens sur ce Mystere, & chaque Entretien duroit au moins trois heures : mais je n'ai rien dit à ces Dames nouvellement Chrestiennes, qu'elles n'aient conçû, qu'elles n'aient gousté, qu'elles n'aient répeté plusieurs fois le jour, & dont elles n'aient profité pour la pratique. Je l'ay connu à certains mots qui leur échapoient tantost à l'une, tantost à l'autre, quand quelque point de l'in-

ſtruction les avoit frappé, tels que ſont ceux-cy par exemple: *C'eſt quelque choſe de grand que d'eſtre Chreſtien. Des Chreſtiens qui ſe mépriſent, ont grand tort; leur eſtime doit aller juſqu'au reſpect. Un Chreſtien qui n'aime Dieu qu'à demi, eſt un monſtre. Comment des Chreſtiens peuvent-ils ne ſe pas aimer! Que les Infidéles ne ſçavent-ils noſtre ſainte Religion, il n'y en auroit pas un qui ne l'embraſſaſt!*

Il y a peu de jours qu'à la fin d'un de ces entretiens, la Mere du Mandarin ſe leva, & adreſſant la parole à toute l'Aſſemblée: *Ce que je conclus de tout cecy*, dit-elle, *c'eſt qu'il n'y a qu'une ſeule choſe qui doive nous eſtre chere & précieuſe, ſçavoir la grace ſanctifiante: qu'on ne doit rien omettre pour l'obtenir, quand on ne l'a pas encore; pour la conſer-*

ver quand on l'a obtenuë, & pour la recouvrer quand on a eu le malheur de la perdre. Ensuite jettant des regards pleins de tendresse sur huit petits enfans Chrestiens qui estoient presens ; elle les baisa tous l'un aprés l'autre, respectant en eux la grace d'adoption qu'ils avoient reçûë à leur Baptesme.

Peu aprés, la veuve du fils aisné du Mandarin conduisant au pied d'un Oratoire sa fille unique âgée d'environ quatre ans, j'entendis qu'elle lui disoit ces paroles : Je t'aime, Dieu le « sçait, ma chere Enfant, & « comment ne te pas aimer, « puisque tu es le seul gage, que « ton pere en mourant m'ait lais- « sé de sa tendresse ? Cependant « si je croyois que tu dûs jamais « abandonner JESUS-CHRIST, « ou perdre l'innocence de ton «

» Baptesme, je prierois le Sei-
» gneur de te retirer au plustost
» de ce monde. Ouy, (répéta-t'el-
le trois ou quatre fois, regardant
une image de N. Seigneur, &
croyant n'estre point entenduë,)
» ouy, mon Dieu, elle est à
» vous, vous pouvez la repren-
» dre; bien loin de la pleurer,
» je vous remercieray de la
» grace que vous luy aurez fai-
» te. » Autant que je pus juger
par le ton dont elle prononçoit
ces dernieres paroles, elle ver-
soit des larmes. C'est par ce
dernier trait que le P. de Cha-
vagna finit sa lettre.

Le P. de Mailla qui a eu cet-
te année trois rudes persécu-
tions à souffrir, m'a raconté u-
ne sainte saillie d'un enfant de
huit à neuf ans, qui m'a paru
admirable : je croy que vous
serez surpris, comme moy, de

voir une foi si vive dans un âge si tendre. Il venoit de perdre deux de ses freres qui estoient morts de la petite vérole, lorsqu'il en fut luy-mesme dangereusement attaqué à son tour: sa mere s'échapa jusqu'à dire dans un mouvement d'impatience: *Hé quoy! faut-il donc perdre tous nos enfans, faute d'avoir recours à la Déesse de la petite Verole?* (C'est une Divinité fort célebre à la Chine.) L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offensé, qu'il ne voulut jamais souffrir pendant le peu de temps qui luy restoit à vivre, que sa mere parust en sa présence. Tout son plaisir estoit de voir des Chrestiens, & de s'entretenir avec eux du bonheur dont il alloit joüir dans le Ciel. La fermeté du fils produisit dans la mere un prompt &

ſincere repentir de ſa faute, qu'elle expia auſſi-toſt par les larmes de la pénitence.

Vous ſerez bien aiſe, mon Reverend Pere, d'apprendre encore de quelle maniere un jeune Chinois, qui vient d'eſtre baptiſé, a eſté converti au Chriſtianiſme. Sa converſion a quelque choſe de ſingulier, je dirois preſque de miraculeux. Ses Parens l'avoient mis parmi les Bonzes : & luy avoient fait porter dés ſa plus tendre enfance l'habit de cette ſorte de Religieux Chinois. Il n'avoit gueres que ſeize ans, lors qu'il tomba dans un étang fort profond, où il devoit ſe noyer ſans reſſource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau, qu'il ſe ſentit ſouſtenu par un homme inconnu, qui le porta ſur le bord de l'étang, & qui diſparut auſſi-toſt,

aprés luy avoir ordonné d'aller de ce pas à l'Eglise de *Kieoukiam*, pour s'y faire instruire, & recevoir le Baptesme. L'effet est une preuve du prodige, car quelque résistance qu'il ait trouvée du costé de ses Parens infidéles, il a voulu absolument estre baptisé ; & j'espere que son exemple fera quelque impression sur leurs cœurs. Sa mere est déja fort ébranlée.

J'ay esté également charmé de la force & de la générosité toute Chrestienne d'un de nos Néophytes. Il n'avoit pour subsister qu'un petit employ chez un Marchand de ses Parens fort riche, dont il tenoit les livres de compte. Le Marchand entesté jusqu'à l'excez du culte de ses Idoles ; & craignant qu'elles ne luy devinssent contraires, s'il gardoit chez luy un hom-

me qui faiſoit profeſſion du Chriſtianiſme, le chaſſa ſur le champ de ſa maiſon, en l'aſſûrant neanmoins que la porte luy en ſeroit ouverte, dez-qu'il auroit renoncé à une loi qui n'eſtoit pas de ſon gouſt. Mais le généreux Chreſtien indigné d'une pareille propoſition, ſortit ſur l'heure de chez le Marchand ; & quoy qu'il ſoit maintenant dans un beſoin extrême, luy, ſa femme, & ſes enfans, il m'a proteſté mille fois que rien ne ſeroit capable de lui faire abandonner JESUS-CHRIST, & qu'il demeurera pluſtoſt toute ſa vie dans l'eſtat d'indigence où il eſt, que de commettre une ſemblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre, mon Reverend Pere, ſans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de

donner les Chreſtiens de *Kim te tchim.* Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion, ni ne l'a renduë plus reſpectable aux Infidéles. Une peſte ravageoit tout le Païs, la pluſpart des familles en eſtoient affligées, & ce qu'il y avoit de plus triſte, c'eſt que ceux qui eſtoient une fois atteints de cette maladie, ſe voyoient auſſi-toſt abandonnez de leurs Parens infidéles. Les Chreſtiens touchez de compaſſion de leur miſere, ont ſuppléé par leurs ſoins, aux ſecours que tant de malheureux avoient droit d'exiger de la tendreſſe de leurs Proches.

On voyoit ces charitables Néophytes parcourir toutes les maiſons où il ſe trouvoit des Malades, & s'expoſer ſans crainte à un mal ſi contagieux: on en voyoit pluſieurs tranſpor-

ter chez eux des familles entieres de moribonds, leur rendre les ſervices les plus bas, & à la faveur des remédes, dont ils ſoulageoient leurs corps, faire couler dans leurs ames les véritez du Salut. Dieu a voulu, ce ſemble, récompenſer une charité ſi extraordinaire; lorſque je ſuis allé viſiter cette Egliſe, j'ay appris qu'il n'eſtoit mort perſonne de tous ceux, dont les Chreſtiens avoient pris ſoin : ce que les Infidéles regardoient comme un prodige, & ce qui en a déterminé pluſieurs à me prier de les inſtruire, & de les diſpoſer à la grace du Bapteſme. Je ne doute point, mon Reverend Pere, que ce que je vous mande de nos Chreſtiens de *Kim te tchim*, ne touche bien ſenſiblement M. le Marquis de Broſſia; car enfin

cette nouvelle Eglise doit estre regardée comme son ouvrage, puisqu'elle a esté fondée, & est maintenant entretenuë de ses libéralitez. Quand j'auray reçû les lettres que j'attens dans quelques mois, je ne manqueray pas de vous les envoyer par les premiers vaisseaux. Accordez-moy quelque part dans vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur en N. S.
D'ENTRECOLLES Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

EXPLICATION de la figure suivante.

LEs trois Inſcriptions en caractéres Chinois qu'on voit dans la table ſuivante, ont eſté écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24. d'Avril de l'année 1711. la cinquantiéme de ſon Regne, & le ſeptiéme jour de la troiſiéme Lune, que ce Prince donna ces Inſcriptions aux Peres Jeſuites de Pekin, pour la nouvelle Egliſe qu'ils ont élevée vers la porte de *Xun chim muen.* Dez l'année 1705. il voulut contribuer à la conſtruction de cette Egliſe, & il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caracteres de l'inſcription du frontiſpice ont chacune plus

de deux * coudées & demi Chinoises de hauteur.

Les Caractéres des Inscriptions de chaque Colomne ont prés d'une coudée Chinoise de hauteur.

Inscription du Frontispice.

AU VRAY PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Inscription de la premiere colomne.

IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE, IL E'CLAIRE, IL SOUTIENT, IL REGLE TOUT AVEC UNE SUPREME AUTORITE', ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE.

* La Coudée Chinoise est au pied du Chastelet de Paris, cõme à peu prés 29. sont à 30.

Inscription de la seconde colomne.

Il n'a point eu de commencement, et il n'aura point de fin, il a produit toutes choses dez le commencement, c'est luy qui les gouverne, et qui en est le veritable Seigneur.





萬有真元

無始無終先作形聲真主宰

宣仁宣義聿昭拯濟大權衡



LETTRE
DU
PERE JARTOUX,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Pekin, le 12. d'Avril 1711.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

La Carte de Tartarie que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fa-

meuſe Plante de *Gin-ſeng* ſi eſtimée à la Chine, & peu connuë en Europe. Vers la fin de Juillet de l'année 1709. nous arrivaſmes à un Village qui n'eſt eſloigné que de quatre petites lieües du Royaume de Corée, & qui eſt habité par des Tartares qu'on nomme *Calca - tatze*. Un de ces Tartares alla chercher ſur les montagnes voiſines quatre plantes de *Gin-ſeng*, qu'il nous apporta toutes entieres dans un panier. J'en pris une au hazard que je deſſignai danstoutes ſes dimenſions le mieux qu'il me fut poſſible. Je vous en envoye la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de la Chine ont fait des Volumes entiers ſur les proprietez de cette plante : ils la font entrer preſque dans tous les remedes qu'ils

donnent aux grands Seigneurs, car elle est d'un trop grand prix pour le commun du Peuple. Ils prétendent que c'est un remede souverain pour les épuisemens causez par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissoud les flegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poulmons & la pleuresie, qu'elle arreste les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac, & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, qu'elle remédie à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, & produit de la lymphe dans le sang, enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les éblouïssemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut gueres s'imaginer que les Chinois & les Tar-

tares fiſſent un ſi grand cas de cette racine, ſi elle ne produiſoit conſtamment de bons effets. Ceux-meſmes qui ſe portent bien, en uſent ſouvent pour ſe rendre plus robuſtes. Pour moy je ſuis perſuadé qu'entre les mains des Européans qui entendent la Pharmacie, ce ſeroit un excellent remede, s'ils en avoient aſſez pour en faire les épreuves néceſſaires, pour en examiner la nature par la voye de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, ſuivant la nature du mal, auquel elle peut eſtre ſalutaire.

Ce qui eſt certain, c'eſt, qu'elle ſubtiliſe le ſang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digeſtion, & qu'elle fortifie d'une maniere ſenſible. Aprés avoir deſſiné celle que je

décriray dans la ſuite, je me taſtay le poux pour ſçavoir en quelle ſituation il eſtoit : je pris enſuite la moitié de cette racine toute cruë ſans aucune préparation ; & une heure aprés je me trouvay le poux beaucoup plus plein & plus vif, j'eus de l'appétit, je me ſentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fonds ſur cette épreuve, perſuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous priſmes ce jour-là. Mais quatre jours aprés me trouvant ſi fatigué & ſi épuiſé de travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval, un Mandarin de noſtre troupe qui s'en apperçût, me donna une de ces racines : j'en pris ſur le champ la moitié, &

une heure aprés je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ay usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là, & toûjours avec le mesme succez. J'ay remarqué encore que la feüille toute fraische, & sur tout les fibres que je maschois, produisoient à peu prés le mesme effet.

Nous nous sommes souvent servi de feüilles de *Ginseng* à la place de Thé, ainsi que font les Tartares; & je m'en trouvois si bien, que je préfererois sans difficulté cette feüille à celle du meilleur Thé. La couleur en est aussi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on luy trouve une odeur & un goust qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire boüillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir: c'est la pra-

tique des Chinois, quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne passent gueres la cinquiéme partie d'une once de racine seche. A l'égard de ceux qui sont en santé, & qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque legere incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours. Voicy de quelle maniere on la prépare: on coupe la racine en petites tranches qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demiseptier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu ; & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut y jetter un peu de sucre, & la boire sur le champ. On

remet enſuite autant d'eau ſur le marc, on le fait cuire de la meſme maniere, pour achever de tirer tout le ſuc, & ce qui reſte des parties ſpiritueuſes de la racine. Ces deux doſes ſe prennent, l'une le matin, & l'autre le ſoir.

A l'égard des lieux où croiſt cette racine, en attendant qu'on les voye marquez ſur la nouvelle Carte de Tartarie, dont nous envoyerons une copie en France, on peut dire en général que c'eſt entre le trente-neuviéme & le quarante-ſeptiéme degré de latitude Boréale, & entre le dixiéme & le vingtiéme degré de longitude Orientale, en comptant depuis le meridien de Peking. Là ſe découvre une longue ſuite de montagnes, que d'épaiſſes foreſts, dont elles ſont couvertes

& environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montages & dans ces forests épaisses, sur le bord des ravines ou autour des rochers, aux pieds des arbres & au milieu de toute sorte d'herbes que se trouve la plante de *Gin-seng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marescages, dans le fonds des ravines, ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forest, & la consume, cette plante n'y reparoist que trois ou quatre ans aprés l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t-elle du Soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire, que s'il s'en trouve en quelqu'autre Païs du monde, ce doit estre principalement en Canada, dont les

foreſts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, reſſemblent aſſez à celles-cy.

Les endroits où croiſt le *Ginſeng*, ſont tout à-fait ſéparez de la Province de *Quan-tong* appellée *Leaotum* dans nos anciennes Cartes, par une barriere de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement pour empeſcher les Chinois d'en ſortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inſpire aux Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces deſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils ſont ſurpris en ſortant de la

la Province, ou en y rentrant.

LEmpereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préferablement aux Chinois, avoit donné ordre cette mesme année 1709. à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mesmes tout ce qu'ils pourroient de *Ginseng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à sa Majesté deux onces du meilleur, & que le reste seroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ vingt mille livres Chinoises, qui ne luy cousteroient gueres que la quatriéme partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrasmes par hazard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux deserts. Leurs Mandarins qui n'estoient pas esloignez de nostre route, vinrent les uns

aprés les autres nous offrir des bœufs pour noſtre nourriture, ſelon le Commandement qu'ils en avoient reçû de l'Empereur.

Voicy l'ordre que garde cette armée d'Herboriſtes. Aprés s'eſtre partagé le terrain ſelon leurs eſtendarts, chaque troupe au nombre de cent s'eſtend ſur une meſme ligne juſqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine diſtance: ils cherchent enſuite avec ſoin la plante dont il s'agit, en avançant inſenſiblement ſur un meſme romb; & de cette maniere ils parcourent durant un certain nombre de jours l'eſpace qu'on leur a marqué. Dez-que le terme eſt expiré, les Mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paiſtre les chevaux, envoyent viſiter

chaque troupe pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'estre égaré, ou pour avoir esté dévoré par les bestes, on le cherche un jour ou deux, aprés quoy on recommence de mesme qu'auparavant.

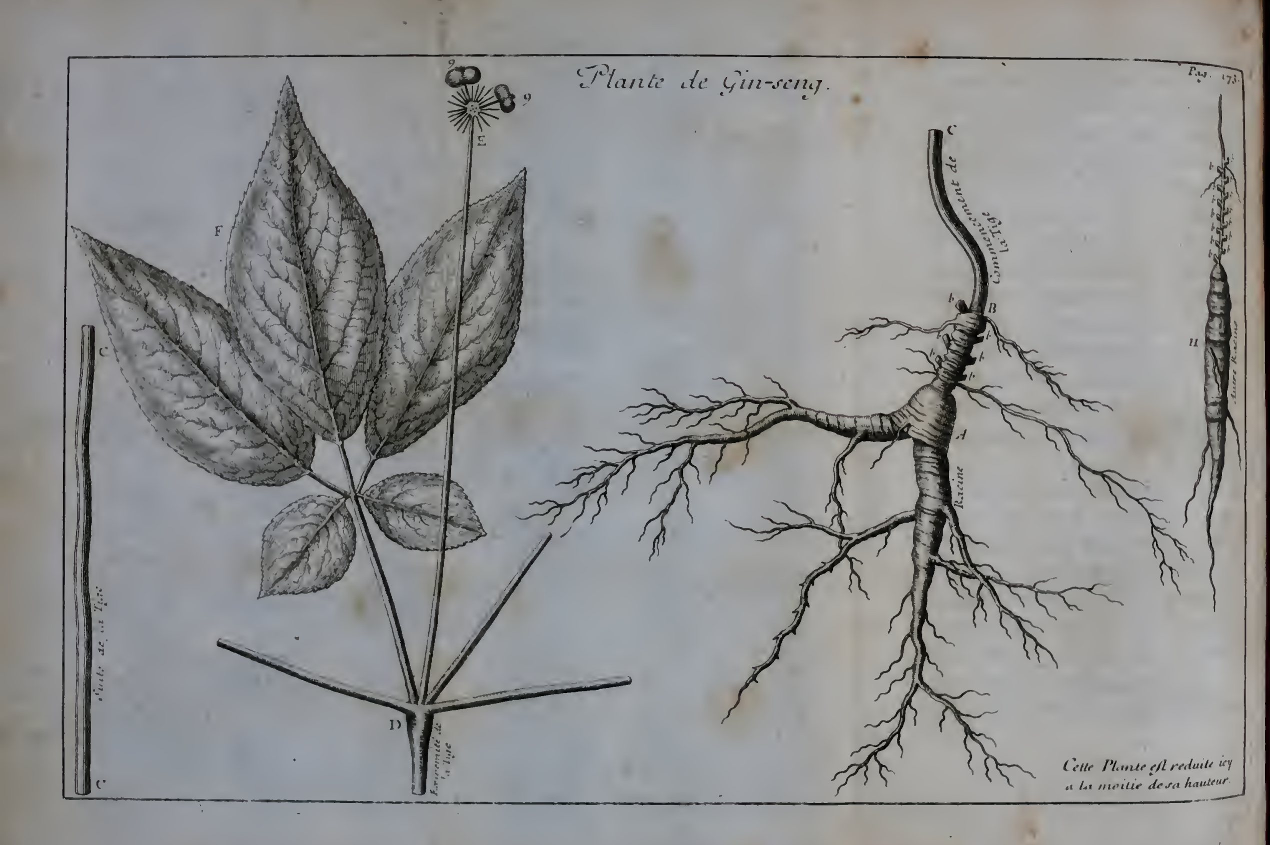
Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes, ni licts, chacun d'eux estant assez chargé de sa provision de millet rosti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoyent de temps en temps quelques pieces de

bœuf ou de gibier qu'ils devorent, aprés les avoir montrées un moment au feu. C'eſt ainſi que ces dix mille hommes ont paſſé ſix mois de l'année : ils ne laiſſoient pas malgré ces fatigues d'eſtre robuſtes, & de paroiſtre bons ſoldats. Les Tartares qui nous eſcortoient, n'eſtoient gueres mieux traittez, n'ayant que les reſtes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit ſervir auparavant à la nourriture de cinquante perſonnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un ſi grand cas, je vais expliquer la figure de celle que je vous envoye, & que j'ay deſſinée avec le plus d'exactitude qui m'a eſté poſſible.

A, repreſente la racine dans




Plante de Gin-seng.
Pag. 173.
9
9
E
F
C
C
D
C
Commencement de la Tige
b
B
A
Racine
H
Autre Racine
Cette Plante est reduite icy
a la moitie de sa hauteur.

ſa groſſeur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle eſtoit blanche & un peu raboteuſe, comme le ſont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. repreſentent la tige dans toute ſa longueur & ſon épaiſſeur : elle eſt toute unie, & aſſez ronde ; ſa couleur eſt d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement *B.* où elle eſt plus blanche à cauſe du voiſinage de la terre.

Le point D. eſt une eſpece de nœud formé par la naiſſance des quatre branches qui en ſortent comme d'un centre, & qui s'écartent enſuite également l'une de l'autre, ſans ſortir d'un meſme plan. Le deſſous de la branche eſt d'un verd temperé de blanc : le deſſus eſt aſſez ſemblable à la tige, c'eſt-à-dire, d'un rouge-foncé, tirant ſur la

couleur de Mure. Les deux couleurs s'üniſſent enſuite par les coſtez avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feüilles de la grandeur & de la figure qui ſe voit dans la planche. Il eſt à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre auſſi-bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feüilles un eſpace rond à peu prés paralelle au plan du ſol.

Quoy que je n'aye deſſiné exactement que la moitié d'une de ces feüilles *F.* on peut aiſément concevoir & achever toutes les autres ſur le plan de cette partie. Je ne ſçache point avoir jamais vû de feüilles de cette grandeur ſi minces & ſi fines : les fibres en ſont tres-bien diſtinguées ; elles ont par deſſus quelques petits poils un peu blancs.

La pellicule qui est entre les fibres, s'éleve un peu vers le milieu au-dessus du plan des mesmes fibres. La couleur de la feüille est d'un verd obscur par dessus, & par dessous d'un verd blanchastre & un peu luisant. Toutes les feüilles sont dentelées, & les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante, s'élevoit une seconde tige *D. E.* fort droite & fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet estoit composé de vingt & quatre fruits: j'en ay seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marquées dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est fort min-

ce, & tres-unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits eſtoient doubles, (car il s'en trouve de ſimples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la groſſeur & de la figure de nos lentilles ordinaires, ſéparez néanmoins l'un de l'autre, quoyque poſez ſur le meſme plan*. Chaque fruit eſtoit porté par un filet uni, égal de tous coſtez, aſſez fin, & de la couleur de celuy de nos petites ceriſes rouges. Tous ces filets ſortoient d'un meſme centre, & s'écartant en tous ſens comme les rayons d'une Sphére, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'eſt pas bon à manger : le noyau

* Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il eſt preſque par tout également épais.

ressemble aux noyaux ordinaires ; il est dur, & renferme le germe. Il est toûjours posé dans le mesme plan que le filet qui porte le fruit. De-là vient que ce fruit n'est pas rond, & qu'il est un peu applati des deux costez. S'il est double, il a une espéce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se cole sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renaist tous les ans. On connoist le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déja poussées, dont il reste toûjours quelque trace ; com-

me on le voit marqué dans la figure par les petits caractéres *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* estoit dans sa septiéme année, & que la racine *H.* estoit dans sa quinziéme.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ay pas vûë, je ne puis en faire la description: quelques-uns m'ont dit qu'elle estoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assûré que cette plante n'en avoit point, & que personne n'en avoit jamais vû. Je croirois plustost qu'elle est si petite & si peu remarquable qu'on n'y fait pas d'attention ; & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *Ginseng*, n'ayant en vûë que la racine, méprisent & rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui outre

le bouquet des fruits que j'ai décrits cy-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait semblables aux premiers, situez à un pouce, ou à un pouce & demi au-dessous du bouquet: & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guéres de trouver encore cette plante à quelque pas de-là sur ce mesme romb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, distingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord: mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoy que la racine soit fort ancienne. Telle estoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H. qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fust dans sa quinziéme année.

Comme on a eu beau ſemer la graine, ſans que jamais on l'ait vû pouſſer, il eſt probable que c'eſt ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils diſent qu'un oiſeau la mange dez-qu'elle eſt en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans ſon eſtomac, & qu'elle pouſſe enſuite dans l'endroit où l'oiſeau la laiſſe avec ſa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort-long-temps en terre avant que de pouſſer aucune racine: & ce ſentiment me paroiſt fondé ſur ce qu'on trouve de ces racines qui ne ſont pas plus longues, & qui ſont moins groſſes que le petit doigt, quoy qu'elles aient pouſſé ſucceſſivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoy que la plante que j'ay

décrite, eust quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou mesme sept; & celles-cy sont les plus belles. Cependant chaque branche a toûjours cinq feüilles, de mesme que celle que j'ay déssinée; à moins que le nombre n'en ait esté diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaires petites & fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, est toûjours la meilleure. C'est pourquoy celle qui est marquée par la lettre *H*. l'emporte sur l'autre. Je ne sçay pourquoy les Chinois l'ont

nommée *Gin-ſeng*, qui veut dire, *Répréſentation de l'homme* : je n'en ay point vû qui en approchaſt tant ſoit peu, & ceux qui la cherchent de profeſſion, m'ont aſſûré qu'on n'en trouvoit pas plus qui euſſent de la reſſemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures aſſez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raiſon *Orhota*, c'eſt-à-dire, *la premiere des plantes.*

Au reſte il n'eſt pas vrai que cette plante croiſſe à la Chine, comme le dit le P. Martini ſur le témoignage de quelques livres Chinois qui l'ont fait croiſtre dans la Province de Peking ſur les montagnes d'*Yong-pinfou*. On a pû aiſément s'y tromper, parce que c'eſt-là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, & ils enterrent dans un mesme endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ostant avec une brosse tout ce qu'elle a de matiére étrangére. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque boüillante, & la font sécher à la fumée d'une espéce de millet jaune, qui luy communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase se séchent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au Soleil, ou mesme au feu; mais bien qu'elles

conservent leur vertu, elles n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines sont séches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seroient en danger de se pourrir, ou d'estre rongées des vers.

Je souhaite, mon Reverend Pere, que la description que je viens de faire du *Gin-seng* si estimé dans cet Empire, vous fasse plaisir, & à ceux à qui voûs en ferez part. Nous sommes sur le point d'aller en Tartarie pour en achever la Carte, car nous avons encore le Nord-Oüest & l'Oüest à faire. Je vous envoyeray le plustost qu'il me sera possible la Carte de la Province de Péking appellée par le P. Martini *Pekeli*, & par les Chinois *Tcheli*, ou bien *Li-*

pafou. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, & ſuis avec bien du reſpect,

MON REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur en N. S.
JARTOUX Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

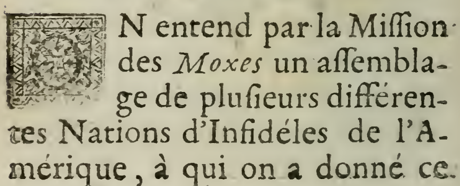




ABREGÉ D'UNE RELATION ESPAGNOLE,

De la Vie & de la Mort du Pere Cyprien Baraze de la Compagnie de JESUS, & Fondateur de la Mission des Moxes dans le Pérou.

Imprimée à Lima, par Ordre de Monseigneur Urbain de Matha Evesque de la Ville de la Paix.



ON entend par la Mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes Nations d'Infidéles de l'Amérique, à qui on a donné ce

nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* eſt la premiere de celles-là qui ait reçû la lumiére de l'Evangile. Ces Peuples habitent un Païs immenſe, qui ſe découvre à meſure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on coſtoye une longue chaiſne de montagnes eſcarpées qui vont du Sud au Nord. Il eſt ſitué dans la Zone torride, & s'eſtend depuis 10. juſqu'à 15. degrez de latitude Méridionale. On en ignore entierement les limites, & tout ce qu'on en a pû dire juſqu'icy, n'a pour fondement que quelques conjectures, ſur leſquelles on ne peut guéres compter.

Cette vaſte eſtenduë de terre paroiſt une plaine aſſez unie: mais elle eſt preſque toûjours inondée, faute d'iſſuë pour faire écouler les eaux. Ces eaux

s'y amaſſent en abondance par les pluyes fréquentes, par les torrens qui deſcendent des montagnes, & par le debordement des riviéres. Pendant plus de quatre mois de l'année ces Peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes ſont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité ils ont encore celle du climat dont l'ardeur eſt exceſſive: ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tempéré de temps en temps, en partie par l'abondance des pluïes & l'inondation des riviéres, en partie par le vent du Nord qui y ſouffle preſque toute l'année. Mais auſſi d'autres fois le vent de Sud qui vient du coſté des monta-

gnes couvertes de neige, ſe déchaiſne avec tant d'impétuoſité, & remplit l'air d'un froid ſi piquant, que ces Peuples preſque nuds & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de ſoutenir ce dérangement ſubit des ſaiſons, ſur tout lorſqu'il eſt accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui ſont preſque toûjours ſuivies de la famine & de la peſte : ce qui cauſe une grande mortalité dans tout le Païs.

Les ardeurs d'un climat bruſlant jointes à l'humidité preſque continuelle de la terre, produiſent une grande quantité de Serpens, de Vipéres, de Fourmis, de Moſquites, de Punaiſes volantes, & une infinité d'autres Inſectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette meſme humidité rend

le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers, qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bestes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de mesme des taureaux & des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le Païs, qu'ils y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent guéres que de la pesche & de quelques racines que le Païs produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dãs les riviéres : les bords en sont quelquefois tout infectez. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision;

& quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligez de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours, de Léopards, de Tigres, de Chévres, de Porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espéces de Singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appellé *Ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux, son museau pointu, ses

dents fort affilées. S'il trouve un Indien déſarmé, il l'attaque & le jette par terre, ſans pourtant luy faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'Ocorome remuë l'Indien, taſte avec ſoin toutes les parties de ſon corps, & ſe perſuadant qu'il eſt mort effectivement, comme il le paroiſt, il le couvre de paille & de feüillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échapé de ce danger, ſe reléve auſſi-toſt, & grimpe ſur quelque arbre, d'où il voit revenir peu aprés l'Ocorome accompagné d'un Tigre qu'il ſemble avoir invité au partage de ſa proye. Mais ne la trouvant plus, il pouſſe d'affreux hurlemens en regardant ſon camarade, comme s'il vouloit luy témoi-

gner

gner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni Loix, ni Gouvernement, ni Police: on n'y voit perſonne qui commande, ni qui obéïſſe; s'il ſurvient quelque différend parmi eux, chaque particulier ſe fait juſtice par ſes mains. Comme la ſtérilité du Païs les oblige à ſe diſperſer dans diverſes Contrées, afin d'y trouver de quoy ſubſiſter, leur converſion devient par-là tres-difficile, & c'eſt un des plus grands obſtacles que les Miſſionnaires aient à ſurmonter. Ils baſtiſſent des cabanes fort baſſes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur retraite, & chaque cabane eſt habitée par ceux de la meſme famille. Ils ſe couchent à terre ſur des nattes; ou bien ſur un hamac qu'ils attachent à des pieux,

ou qu'ils ſuſpendent entre deux arbres : & là ils dorment expoſez aux injures de l'air, aux inſultes des beſtes, & aux morſures des Moſquites. Néanmoins ils ont couſtume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échaufe, la fumée eſloigne les Moſquites, & la lumiére écarte au loin les beſtes féroces ; mais leur ſommeil eſt bien troublé par le ſoin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu, quand il vient à s'eſteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas: toute heure leur eſt bonne, dés-qu'ils trouvent de quoy manger. Comme leurs alimens ſont groſſiers & inſipides, il eſt rare qu'ils y excédent ; mais ils ſçavent bien ſe dédommager dans leur boiſſon. Ils ont trouvé le ſecret de faire

une liqueur tres-forte, avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de temps, & les porte aux derniers excés de fureur. Ils en usent principalement dans les festes qu'ils célébrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espéces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelassées les unes dans les autres; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à lõgs traits la liqueur enyvrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de festes est presque toûjours tragique: elles ne se terminent guéres que par la mort de plusieurs de ces insensez, & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoy qu'ils ſoient ſujets à des infirmitez preſque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent meſme la vertu de certaines herbes Médicinales, que le ſeul inſtinct apprend aux beſtes pour la conſervation de leur eſpéce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt qu'ils ſont fort habiles dans la connoiſſance des herbes venimeuſes, dont ils ſe ſervent à toute occaſion pour tirer vengeance de leurs Ennemis. Ils ont accouſtumé d'empoiſonner leurs flêches lorſqu'ils ſe font la guerre, & ce poiſon eſt ſi préſent, que les moindres bleſſures deviennent mortelles.

L'unique ſoulagement qu'ils ſe procurent dans leurs maladies, conſiſte à appeller certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçû un pouvoir particulier

de les guérir: ces Charlatãs vont trouver les malades, récitent ſur eux quelque priére ſuperſtitieuſe, leur promettent de jeuſner pour leur guériſon, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée : ou bien, ce qui eſt une inſigne faveur, ils ſuccent la partie mal affectée, aprés quoy ils ſe retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces ſortes de ſervices.

Ce n'eſt pas que le Païs manque de remédes propres à guérir tous leurs maux : il y en a abondamment & de tres efficaces. Les Miſſionnaires qui ſe ſont appliquez à connoiſtre les ſimples qui y croiſſent, ont compoſé de l'écorce de certains arbres & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morſure des Serpens. On trouve preſ-

que à chaque pas ſur les montagnes, de l'Ebéne & du Gayac : on y trouve auſſi la Canelle ſauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui eſt tres-ſalutaire à l'eſtomac, & qui appaiſe ſur le champ toutes ſortes de douleurs.

Il y croiſt encore pluſieurs autres arbres, qui diſtilient des gommes & des aromates propres à réſoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir : ſans parler de pluſieurs Simples connus en Europe, & dont ces Peuples ne font nul cas, tels que ſont le fameux arbre de Quinquina, & une écorce apellée Caſcarille, qui a la vertu de guérir toute ſorte de fiévres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique ſans en faire aucun uſage.

Rien ne me fait mieux voir leur ſtupidité, que les ridicules

ornemens, dont ils croyent se parer, & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, & se barboüillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lévres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns, qui se contentẽt d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils rẽplis de grains de verre, meslez avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tuez à la chasse. Il y en a mesme qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgez; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se ren-

dent respectables à leurs Compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la teste, les bras, & les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pesche, ou d'ajuster leur arc & leurs flêches : celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, & de prendre soin des enfans. Ils ont la coustume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses nations sont presque toûjours en guerre

les unes contre les autres ; leur maniere de combattre est toute tumultuaire ; ils n'ont point de Chef, & ne gardent nulle discipline : du reste une heure ou deux de combat finit toute la campagne ; on reconnoist les vaincus à la fuite ; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de choses aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les Parens du défunt creusent une fosse, ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépoüille, qui consiste toûjours en des choses de nulle valeur ; & dez-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des Parens de ceux qui s'épousent, & dans quelques présens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; & c'est une autre coustume establie parmi eux, que le mari suit sa femme par tout où elle veut habiter.

Quoy qu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs : cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme, & si quelqu'une s'oublioit de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâ-

me & une proſtituée : ſouvent meſme il luy en couſte la vie.

Tous ces Peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le Soleil, la Lune, & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns un prétendu Tigre inviſible : quelques autres portent toûjours ſur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme, qui ſoit l'objet de leur créance : ils vivent ſans eſpérance d'aucun bien futur, & s'ils font quelque acte de religion, ce n'eſt nullement par un motif d'amour ; la crainte ſeule en eſt le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque choſe un Eſprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoye les maux dont ils ſont affligez :

c'eſt pour cela que leur ſoin principal eſt d'appaiſer, ou de ne pas offenſer cette vertu ſecrette, à laquelle, diſent-ils, il eſt impoſſible de réſiſter. Du reſte ils ne font paroiſtre au dehors aucun culte extérieur & ſolemnel; & parmi tant de Nations diverſes, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui uſaſſent d'une eſpéce de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux ſortes de Miniſtres, pour traitter les choſes de la Religion. Il y en a qui ſont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction eſt de rendre la ſanté aux Malades. D'autres ſont comme les Preſtres deſtinez à appaiſer les Dieux. Les premiers ne ſont élevez à ce rang d'honneur, qu'aprés un jeuſne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abſtiennent de

viande & de poiſſon. Il faut outre cela qu'ils aient eſté bleſſez par un Tigre, & qu'ils ſe ſoient échapez de ſes griffes; c'eſt alors qu'on les révére comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont eſté reſpectez & favoriſez du Tigre inviſible, qui les a protégez contre les efforts du Tigre viſible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette Fonction, on les fait monter au ſuprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeuſnent une année entiére avec la meſme rigueur, & que leur abſtinence ſe produiſe au dehors par un viſage have & exténué; alors on preſſe certaines herbes fort piquantes pour en tirer le ſuc, qu'on leur répand dans les yeux; ce

qui leur fait souffrir des douleurs tres-aiguës : & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractére du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûë s'éclaircit ; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prestres le nom de *Tibaraugui*, qui signifie en leur langue, *Celuy qui a les yeux clairs.*

A certains temps de l'année, & sur tout vers la nouvelle Lune, ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu esloignée de la Bourgade. Dez le point du jour, tout le Peuple marche vers cet endroit en silence ; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinitez. Toute la journée se passe dans le jeusne, &

dans ces cris confus ; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prestres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la Liqueur enyvrante, qui a esté préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des Prémices offertes à leurs Dieux ; & aprés en avoir bû sans mesure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui à leur exemple en boit aussi avec excez. Toute la nuit est employée à boire & à danser : Un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traisner les

pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la teste de costé & d'autre avec des mouvemens de corps indécens : car c'est en quoy consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjoüissances finissent d'ordinaire, comme je l'ay déja dit, par des blessures, ou par la mort de plusieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos Ames : mais cette lumiere est si fort obscurcie par les épaisses ténébres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas mesme qu'il y ait des chastimens à craindre, ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guéres en peine de ce

qui doit leur arriver aprés leur mort.

Toutes ces Nations ſont diſtinguées les unes des autres par les diverſes langues qu'elles parlent : on en compte juſqu'à trente - neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il eſt à juger qu'une ſi grande varieté de langage eſt l'ouvrage du Démon, qui a voulu mettre cet obſtacle à la promulgation de l'Evangile, & rendre par ce moyen la converſion de ces Peuples plus difficile.

C'eſtoït en vûë de les conquerir au Royaume de Jesus-Christ, que les premiers Miſſionnaires Jeſuites eſtablirent une Egliſe à Sainte Croix de la Sierra ; afin qu'eſtant à la porte de ces terres infidelles, ils puſſent mettre à profit la premiere

occaſion qui s'offriroit d'y entrer.. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant prés de cent ans : cette gloire eſtoit réſervée au Pere Cyprien Baraze ; & voicy comment la choſe arriva.

Le Frere del Caſtillo qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'eſtant joint à quelques Eſpagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança aſſez avant dans les terres. Sa douceur & ſes maniéres prévenantes gagnerent les Principaux de la Nation, qui luy promirent de le recevoir chez eux. Tranſporté de joye, il partit auſſi-toſt pour Lima, afin d'y faire connoiſtre l'eſpérance qu'il y avoit de gagner ces Barbares à Jesus-Christ.

Il y avoit long-temps que le Pere Baraze preſſoit ſes Supé-

rieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses désirs s'enflammerent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi, & Jacques-Louis de Sanvitores, qui, aprés s'estre consumez de travaux, l'un dans le Chili, & l'autre dans les Isles-Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les véritez de la Foy qu'ils avoient preschées à un grand nombre d'Infidéles. Le Pere Baraze renouvella donc ses instances, & la nouvelle Mission des *Moxes* luy échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussi-tost en chemin pour Sainte Croix de la Sierra avec le F. del Castillo: à peine y furent-ils arrivez, qu'ils s'embarquerent sur la riviére de *Guapay* dans un petit Canot fabriqué par les Gentils,

du Païs, qui leur ſervirent de Guides. Ce ne fut qu'aprés douze jours d'une navigation tres-rude, & pendant laquelle ils furent pluſieurs fois en danger de périr, qu'ils aborderent au Païs des *Moxes*. La douceur & la modeſtie de l'Homme Apoſtolique, & quelques petits préſens qu'il fit aux Indiens d'hameçons, d'éguilles, de grains de verre, & d'autres choſes de cette nature, les accouſtumerent peu à peu à ſa préſence.

Pendant les quatre premieres années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à ſouffrir, ſoit de l'intempérie de l'air qu'il reſpiroit ſous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes accompagnées de pluies preſque continuelles & de froids piquans; ſoit de la difficulté qu'il eut à appren-

dre la langue; car outre qu'il n'avoit ni maiſtre, ni interpréte, il avoit affaire à des Peuples ſi groſſiers, qu'ils ne pouvoient meſme lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par ſigne; ſoit enfin de l'eſloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantoſt dans des Païs mareſcageux & inondez, tantoſt dans des terres bruſlantes, toûjours en danger d'eſtre ſacrifié à la fureur des Barbares, qui le recevoient l'arc & les flêches en main, & qui n'eſtoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit ſur ſon viſage: tout cela joint à une fiévre quarte qui le tourmenta toûjours depuis ſon entrée dans le Païs, avoit tellement ruïné ſes forces, qu'il n'avoit plus d'eſpérance de les recouvrer que par le changement

d'air. C'eſt ce qui luy fit prendre la réſolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long temps ſans reſtablir tout-à-fait ſa ſanté.

Eſloigné de corps de ſes chers Indiens, il les avoit ſans ceſſe préſens à l'Eſprit : il penſoit continuellement aux moyens de les civiliſer, car il falloit en faire des Hommes, avant que d'en faire des Chreſtiens ; c'eſt dans cette vûë que dez les premiers jours de ſa convaleſcence, il ſe fit apporter des outils de tiſſerand, & apprit à faire de la toile, afin de l'enſeigner enſuite à quelques Indiens, & de les faire travailler à des veſtemens de coton pour couvrir ceux qui recevroient le Bapteſme ; car ces Infidéles ont couſtume d'aller preſque nuds.

Le repos qu'il gouſta à Sainte-

Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'estant persuadé que le tems estoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes*, engagea les Supérieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà & là dans le Païs, & se partagent en diverses petites Peuplades, comme les *Moxes* : leurs coustumes sont aussi les mesmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de Gouvernement : ce qui faisoit juger au Missionnaire, qu'estant plus policez que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance luy adoucit les dégousts qu'il eut à vaincre dans l'estude de leur langue : en peu de mois il en sçut assez pour se faire entendre, & pour commencer ses instructions ; mais la

maniere indigne dont ils reçû-
rent les paroles de Salut qu'il
leur annonçoit, le forcerent d'a-
bandonner une Nation si cor-
rompuë. Il obtint de ses Supé-
rieurs la permission qu'il leur
demanda, de retourner chez
les *Moxes*, qui, en comparai-
son des *Chiriguanes*, luy parois-
soient bien moins esloignez du
Royaume de Dieu.

En effet il les trouva plus doci-
les qu'auparavant, & peu à peu
il gagna entierement leur con-
fiance. Revenus de leurs préju-
gez, ils connurent enfin l'excez
d'aveuglement dans lequel ils
avoient vécu. Ils s'assemblerent
au nombre de six cens pour vi-
vre sous la conduite du Mission-
naire, qui eut la consolation a-
prés huit ans & six mois de tra-
vaux de voir une Chrestienté
fervente formée par ses soins.

Comm

Comme il leur conféra le baptesme le jour qu'on célébre la feste de l'Annonciation de la Sainte Vierge , cette circonstance luy fit naistre la pensée de mettre sa nouvelle Mission sous la protection de la Mere de Dieu : & on l'a appellée depuis ce temps-là la Mission de Nostre-Dame de Lorette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrestienté naissante : elle estoit déja composée de plus de deux mille Néophytes, lorsqu'il luy arriva un nouveau secours de Missionnaires. Ce surcroist d'Ouvriers Evangéliques vint à propos pour aider le saint Homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé, de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étenduë de ces terres Idolastres. Il leur abandonna aussi-tost le soin

de ſon Egliſe pour aller à la découverte d'autres Nations auſquelles il puſt annoncer Jesus-Christ. Il fixa d'abord ſa demeure dans une contrée aſſez eſloignée, dont les Habitans ne ſont guéres capables des ſentimens d'humanité & de religion. Ils ſont répandus dans toute l'eſtenduë du Païs, & diviſez en une infinité de Cabanes fort eſloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont enſemble ces familles ainſi diſperſées, a produit entr'elles une haine implacable : ce qui eſtoit un obſtacle preſque invincible à leur réünion.

La charité ingénieuſe du P. Cyprien lui fit ſurmonter toutes ces difficultez. S'eſtant logé chez un de ces Indiens, delà il parcourut toutes les Cabanes d'alentour ; il s'inſinua peu à peu dans l'eſ-

prit de ces Peuples par ses manieres douces & honnestes, & il leur fit gouster insensiblement les Maximes de la Religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils estoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'asséyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens, & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des Mosquites. Quelque dégoustans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voyes du salut.

Le ſoin qu'eut le Miſſionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en uſage pour s'attirer l'eſtime & l'affection de ces Peuples. Quand ils eſtoient malades, c'eſtoit luy qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & panſoit leurs plaïes, qui nettoyoit leurs Cabanes, & il faiſoit tout cela avec un empreſſement & une affection qui les charmoit. L'eſtime & la reconnoiſſance les porterent bientoſt à entrer dans toutes ſes vûës; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premieres habitations pour le ſuivre. En moins d'un an s'eſtant raſſemblez juſqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande Bourgade, à laquelle on donna le nom de la ſainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa

tout entier à les inſtruire des véritez de la foy. Comme il avoit le talent de ſe rendre clair & intelligible aux eſprits les plus groſſiers, la netteté avec laquelle il leur développa les myſtéres & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bientoſt en eſtat d'eſtre régénérez par les eaux du Bapteſme. En embraſſant le Chriſtianiſme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres couſtumes, & s'aſſujettirent volontiers aux loix les plus auſtéres de la Religion : leur dévotion éclatoit ſur tout dans ce ſaint temps, auquel on célebre le Myſtére des ſouffrances du Sauveur : on ne pouvoit guéres retenir ſes larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux Fidéles, & les pénitences extraordinai-

res qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au Sacrifice redoutable de nos Autels ; & ce qu'il y eut d'admirable, vû leur grossiereté, c'est que le Missionnaire vint à bout par sa patience d'apprendre à plusieurs d'entre eux à chanter en plein chant le Cantique, *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apostres, & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces Peuples estant ainsi réduits sous l'obéïssance de Jesus-Christ, le Missionnaire crut devoir establir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoy il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils estoient nez, ne les replongeast dans les mesmes désordres, ausquels ils estoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui

eſtoient le plus en réputation de ſageſſe & de valeur, & il en fit des Capitaines, des Chefs de Famille, des Conſuls, & d'autres Miniſtres de la juſtice pour gouverner le reſte du Peuple. On vit alors ces hommes, qui auparavant ne ſouffroient aucune domination, obéïr volontiers à de nouvelles Puiſſances, & ſe ſoumettre ſans peine aux plus ſéveres chaſtimens, dont leurs fautes eſtoient punies.

Le P. Cyprien n'en demeura pas là. Comme les Arts pouvoient beaucoup contribuer au deſſein qu'il avoit de les civiliſer, il trouva le ſecret de leur faire apprendre ceux qui ſont les plus néceſſaires. On vit bientoſt parmi eux des Laboureurs, des Charpentiers, des Tiſſerans, & d'autres Ouvriers de cette

nature, dont il eſt inutile de faire le détail.

Mais à quoy le ſaint Homme penſa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand Peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raiſon que la ſtérilité du Païs obligeant ſes Néophytes à s'abſenter de temps en temps de la Peuplade, pour aller chercher de quoy vivre ſur les montagnes eſloignées, ils ne perdiſſent peu à peu les ſentimens de Religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inſpirer. De plus il fit réfléxion que les Miſſionnaires qui viendroient dans la ſuite cultiver un champ ſi vaſte, n'auroient pas tous des forces égales à leur zéle; & que pluſieurs d'entre eux ſuccomberoient ſous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout

aliment que d'insipides racines. Dans cette vûë il songea à peupler le Païs de Taureaux & de Vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, & par des chemins difficiles. Les difficultez ne l'arresterent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivieres, poursuivant toûjours devant soy ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientost abandonné de la pluspart des Indiens de sa suite, à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter, il conti-

nua toûjours de faire avancer cette troupe d'animaux, estant quelquefois dans la boüe jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des Barbares, ou à estre dévoré par les bestes féroces. Enfin aprés cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chere Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le Païs plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les Habitans des Peuplades Chrestiennes.

Aprés avoir pourvû aux besoins de ses chers Néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever

un Temple à JESUS-CHRIST, car il ſouffroit avec peine que les ſaints Myſtéres ſe célébraſſent dans une pauvre Cabane, qui n'avoit d'Egliſe que le nom qu'il luy en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet, il falloit qu'il miſt la main à l'œuvre, & qu'il appriſt lui-meſme à ſes Indiens, la maniere de cõſtruire un Edifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella pluſieurs, il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin aprés quelques mois de travail, il eut la conſolation de voir ſon ouvrage achevé.

Quelques années aprés, l'Egliſe n'eſtant pas aſſez vaſte, pour contenir la multitude des Fidéles, il en baſtit une autre beaucoup plus grande & plus

belle. Ce qu'il y eut d'estonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élevée comme la premiere, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre Architecte que luy-mesme présidast à un si grand ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en estoient frappez jusqu'à l'admiration, & par la Majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la Dédicace avec beaucoup de solemnité : il y eut un grand concours de Chrestiens & d'Idolastres, qui furent aussi touchez d'une cérémonie si auguste, qu'édifiez de la piété d'un grand nombre de Catéchumenes, que le Missionnaire bap-

tiſa en leur préſence.

Ces deux grandes Peuplades eſtant formées, toutes les penſées du Pere Cyprien ſe tournerent vers d'autres Nations. Il ſçavoit par le rapport qui luy en avoit eſté fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un Peuple aſſez nombreux ; il partit pour en faire la découverte, & aprés avoir marché pendant ſix jours ſans trouver aucune trace d'homme, enfin le ſeptiéme il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coſeremoniens*. Il employa pour leur converſion les meſmes moyens dont il s'eſtoit déja ſervi avec ſuccez pour former des Peuplades parmi les *Moxes*, & il ſçut ſi bien les gagner en peu de temps, que les Miſſionnaires qui vinrent dans la ſuite, les engagerent ſans peine à quitter

le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieües delà, & y fonder une grande Peuplade qui s'appelle la Peuplade de S. Xavier.

Le saint homme qui avançoit toûjours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un Peuple nouveau. Aprés quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces Barbares l'apperçurent, ils prirent en main leurs flêches; ils se préparoient déja à tirer sur luy, & sur les Néophytes qui l'accõpagnoient: mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque temps parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connoissance

d'une autre Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens.* Ce sont des Peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle, & par la coustume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu prés de la mesme maniere qu'on va à la chasse des bestes ; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraisnent avec eux, & ils les égorgent l'un aprés l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressez de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayez par les cris lamentables des ames, dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent par tout la consternation & l'effroy.

Une poignée de ces Barbares se trouva ſur le chemin du Pere Cyprien : les Néophytes s'appercevant à leur langage qu'ils eſtoient d'une Nation ennemie de toutes les autres , ſe préparoient à leur oſter la vie : & ils l'euſſent fait , ſi le Miſſionnaire ne les euſt arreſté en leur repreſentant, qu'encore que ces hommes méritaſſent d'expier par leur mort tant de cruautez qu'ils exerçoient ſans ceſſe , la vengeance néanmoins ne conconvenoit ni à la douceur du Chriſtianiſme , ni au deſſein qu'on ſe propoſoit de pacifier & de réünir toutes les Nations des Gentils : que ces excez d'inhumanité ſe corrigeroient , à meſure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile ; & qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits , que de

les aigrir par des chaſtimens. Se tournant enſuite du coſté de ces Barbares, il les combla de careſſes : & eux par reconnoiſſance le conduiſirent dans leurs Peuplades, où il fut reçû avec de grandes marques d'affection. C'eſt-là qu'on luy fit connoiſtre pluſieurs autres Nations du voiſinage, entr'autres celles des *Tapacures*, & des *Baures*.

Le Miſſionnaire profita du bon accueil que luy firent des Peuples ſi féroces, pour leur inſpirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchez de ſes diſcours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vûë, qu'ils oublierent leurs promeſſes, & reprirent leurs premieres inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur Païs, il vit

entre leurs mains ſept jeunes Indiens qu'ils eſtoient preſts d'égorger pour ſe repaiſtre de leur chair. Le ſaint homme les conjura avec larmes de s'abſtenir d'une action ſi barbare, & eux de leur coſté engagerent leur parole de maniere, à ne laiſſer aucun doute qu'ils ne la gardaſſent. Mais il fut bien ſurpris à ſon retour de voir la terre jonchée des oſſemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déja dévorez.

Saiſi de douleur à ce ſpectacle, il prit les trois qui reſtoient, & les emmena avec luy à ſon Egliſe de la Trinité, où aprés avoir eſté inſtruits des véritez de la Foy, ils reçûrent le Bapteſme. Quelques temps aprés, ces nouveaux Fidéles allerent viſiter des Peuples ſi cruels, & mettant en œuvre tout ce qu'un

zéle ardent leur inſpiroit pour les convertir , ils les engagerent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Chriſtianiſme s'eſtendoit de plus en plus par la découverte de tant de Peuples différens qui ſe ſoumettoient au joug de la Foy ; on ſongeoit à faire venir un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques. L'eſloignement de *Lima* & des autres Villes Eſpagnoles eſtoit un grand obſtacle à ce deſſein. Les Miſſionnaires avoient ſouvent conféré enſemble ſur les moyens de faciliter la communication ſi néceſſaire entre ces terres Idolaſtres, & les Villes du Pérou. Ils déſeſperoient d'y réüſſir, lorſque le P. Cyprien s'offrit de tenter une entrepriſe qui paroiſſoit impoſſible.

Il avoit oüi dire qu'en tra-

verſant cette longue file de montagnes qui eſt vers la droite du Perou, il ſe trouvoit un petit ſentier qui abregeoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Eſpagnols commandée par D. Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un paſſage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ſur lui le ſoin de découvrir cette route inconnuë. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expédition, portant ſur lui quelques proviſions de bouche pour ſubſiſter dans ces vaſtes deſerts, & les outils néceſſaires pour s'ouvrir un paſſage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à ſouffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvir

cette route qu'il cherchoit. Tantoſt il s'égaroit dans des lieux qui n'eſtoient pratiquez que des beſtes farouches, & que d'épaiſſes foreſts, & des rochers eſcarpez rendoient inacceſſibles. Tantoſt il ſe trouvoit au haut des montagnes, tranſi de froid, tout percé des pluyes qui tomboient en abondance, ne pouvant preſque ſe ſouſtenir ſur un terrain fangeux & gliſſant, & voyant à ſes pieds de profonds abyſmes couverts de bois, ſous leſquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuiſé de fatigues, & ayant conſommé ſes proviſions, il ſe vit ſur le point de périr de faim & de miſére.

L'expérience de tant de périls ne l'empeſcha pas de faire une derniere tentative l'année

ſuivante, & ce fut alors que Dieu couronna ſa conſtance par l'accompliſſement de ſes deſirs. Aprés bien de nouvelles fatigues ſouſtenuës avec un courage égal, lorſqu'il ſe croyoit tout-à-fait égaré, il traverſa comme au hazard un bois épais, & arriva ſur la cime d'une montagne, dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il ſe proſterna auſſi-toſt le viſage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas pluſtoſt achevé ſa priére, qu'il envoya annoncer une ſi agréable nouvelle au Collége le plus proche. On peut juger avec quels applaudiſſemens elle fut reçûë, puiſque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier icy l'exemple ſingulier de détachement & de mortification que donna le Miſſionnaire. Il ſe voioit prés d'une des Maiſons de ſa Compagnie : il eſtoit naturel qu'il alla réparer ſous un Ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient conſumées : ſon inclination meſme le portoit à aller revoir ſes anciens amis aprés une abſence de vingt & quatre ans, ſur tout n'ayant point d'ordre contraire de ſes Supérieurs : mais il crut qu'il ſeroit plus agréable à Dieu de luy en faire un ſacrifice, & ſur le champ il retourna à ſa Miſſion par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, ſe dérobant par-là aux applaudiſſemens que méritoit le ſuccez de ſon entrepriſe.

Quand il ſe vit au milieu de ſes chers Néophytes, loin de prendre les petits ſoulagemens qu'ils vouloient luy procurer, & dont aprés tant de fatigues il avoit ſi grand beſoin; il ne ſongea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avoit eſté indiquée par les *Guarayens*. Ces Peuples eſtoient autrefois meſlez parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faiſoient qu'une meſme Nation. Mais les diſſenſions qui s'éleverent entre eux, furent une ſemence de guerres continuelles, qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en ſéparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieües environ de diſtance, vers une longue ſuite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs ſont à peu prés les meſmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent

rent leur origine, à la réſerve qu'ils ont moins de courage, & qu'ayant le corps bien plus ſouple & plus leſte, ils ne ſe defendent guéres de ceux qui les attaquent, que par la viſteſſe avec laquelle ils diſparoiſſent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc viſiter ces Infidéles : il les trouva ſi dociles, qu'aprés quelques entretiens, ils luy promirent de recevoir les Miſſionnaires qui leur ſeroient envoyez, & d'aller habiter les terres qu'on leur deſtineroit. Il eut meſme la conſolation d'en baptiſer pluſieurs qui eſtoient ſur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoiſſance du Païs des Amazones. Tous luy dirent que vers l'Orient il y avoit une Nation de Femmes belliqueuſes ; qu'à certain temps de l'année elles

recevoient des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans masles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien, fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs Bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des Ruës & des Places d'armes, où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Païs : ils dressent des espéces de trapes dans les grands chemins, qui arrestent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se

ſervent d'une ſorte de boucliers faits de cannes entrelaſſées les unes dans les autres, & reveſtuës de coton & de plumes de diverſes couleurs, qui ſont à l'épreuve des flêches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéïſſent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs Hoſtes : une de leurs cérémonies eſt d'eſtendre à terre une grande piéce de coton, ſur laquelle ils font aſſeoir celuy à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroiſt auſſi y eſtre plus fertile que par tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin, & les autres arbres d'Europe y croiſtroient facilement, pour peu que la terre y fuſt cultivée.

Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce Païs, & parcourut un grand nombre de Bourgades ; par tout il trouva des Peuples dociles en apparence, & qui paroissoient gouster la Loy nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succez le remplissoit de consolation, mais sa joye fut bien-tost troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une Peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils presserent le Missionnaire de fuir au plus viste, tandis qu'il en estoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coustumes du Païs, & du génie léger & inconstant de la Nation, ce bruit des tambours, & ce mouvement des Indiens

armez préſageoit quelque choſe de funeſte pour eux.

Le Pere Cyprien s'apperçut alors qu'il s'eſtoit livré entre les mains d'un Peuple ennemi de la Loy ſainte qu'il preſchoit ; & ne doutant point qu'on n'en vouluſt à ſa vie, il en fit le ſacrifice au Seigneur pour le ſalut de ces Barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condeſcendre à la foibleſſe de ſes Néophytes, qu'il rencontra une Compagnie de *Baures* armez de haches, d'arcs, & de flêches : ils le menacerent de loin, & le chargerent d'injures, en décochant ſur luy quantité de flêches, qui furent d'abord ſans effet, à cauſe de la trop grande diſtance. Mais ils haſterent le pas, & le Pere ſe ſentit bleſſé au bras & à la cuiſſe. Les Néophytes épouvantez s'enfui-

rent hors de la portée des flê-ches, & les *Baures* ayant atteint le saint homme, se jetterent sur luy avec fureur, & le percerent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints Noms de JESUS & de MARIE, & qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le ré-pandoient d'une maniere si cruelle. Enfin un de ces Barbares luy arrachant la Croix qu'il tenoit en main, luy déchargea sur la teste un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze le 16. de Septembre de l'année 1702. qui estoit la soixante-uniéme de son âge, aprés avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le mesme jour qu'on célé-

bre celle des SS. Corneille & Cyprien. Il estoit convenable que portant le nom d'un de ces saints Martyrs, & s'estant consacré aux mesmes fonctions pendant sa vie, il fust récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'estoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brusloit pour Dieu, & son zéle ardent pour le salut des ames, ne lui faisoient trouver rien d'impossible. Sa mortification alloit jusqu'à l'excez. Outre les disciplines sanglantes, & un rude cilice dont il estoit presque toûjours couvert, sa vie estoit un jeusne perpétuel. Il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le Païs : c'estoit beaucoup, lorsqu'il y ajoustoit

quelque morceau de Singe enfumé, que les Indiens luy donnoient quelquefois par aumosne.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures ; quand une fois il eut basti son Eglise, il le prenoit toûjours assis au pied de l'Autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluyes fréquentes, ni contre le froid qui est quelquefois trés-piquant.

Les Missionnaires ont coustume, quand ils navigent sur les rivieres, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu, que le Soleil darde à plomb dans un païs si voisin de la Zone torride. Pour luy il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire.

On sçait combien la persécu-

tion des Moſquites eſt inſupportable : il y en a quelquefois dans ces Terres, une quantité ſi prodigieuſe, que l'air en eſt obſcurci comme d'une nuë épaiſſe : le P. Cyprien refuſa conſtamment de ſe mettre en garde contre leurs morſures.

Les bas ſentimens qu'il avoit de luy-meſme, l'avoient rendu comme inſenſible aux injures & aux outrages qu'il eut ſouvent à ſouffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent juſqu'à le traitter de fol & d'inſenſé. Le Serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excez de bonté ne fut pas meſme du gouſt de quelques-uns des Miſſionnaires : ils ſe crurent obligez de l'avertir, que des Chreſtiens qui reſpectoient ſi peu ſon caractere, eſtoient pu-

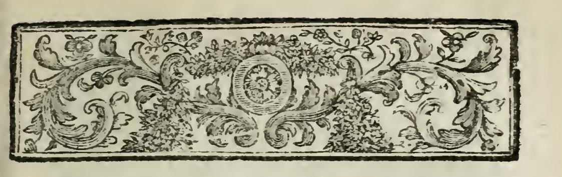
nissables ; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, & que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées : il leur répondoit avec sa douceur ordinaire, que Dieu sçauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité, qui luy estoit necessaire pour traitter avec ces Peuples ; & que l'amour des croix & des humiliations estant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçoit, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette Philosophie toute divine.

C'estoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire. Malgré la multitude de ses occupations, il passoit plusieurs heures du jour & de la

nuit en prieres : la piété avec laquelle il célébroit le ſaint Sacrifice de la Meſſe, en donnoit à tous les aſſiſtans ; les tendres ſentimens de ſa dévotion envers la Mere de Dieu, en inſpiroient de ſemblables à ſes Neophytes : il avoit composé pluſieurs Cantiques en ſon honneur, que ces peuples chantoient continuellement : on n'entendoit gueres autre choſe dans les chemins & dans les places publiques. Leur piété envers cette Mere des miſéricordes eſt ſi bien eſtablie, qu'ils ne manquent jamais d'approcher des Sacremens, toutes les fois qu'on célebre quelqu'une de ſes Feſtes.

Tant de vertus de l'homme Apoſtolique furent recompenſées, non-ſeulement par une mort précieuſe, mais encore par la conſolation que Dieu luy

donna de voir une Chreſtienté nombreuſe & floriſſante, toute formée de ſes mains. Il avoit baptiſé luy ſeul plus de quarante mille Idolaſtres. Il avoit trouvé des hommes dépourvûs de tout ſentiment d'humanité, & plus féroces que les beſtes meſmes; & il laiſſoit un grand peuple civiliſé, & rempli des plus hauts ſentimens de piété & de Religion. Il n'eſtoit entré dans ces vaſtes contrées qu'avec un Compagnon; & il laiſſoit aprés luy plus de trente Miſſionnaires héritiers de ſes vertus & de ſon zéle. Plaiſe au Seigneur donner à ſon Egliſe un grand nombre d'ouvriers Evangéliques, qui retracent la vie & les vertus du P. Cyprien Baraze, & qui à ſon exemple, agrandiſſent le Royaume de J. C. parmi tant de Nations infidelles.



LETTRE
DU PERE
ESTIENNE LE GAC,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Charles Porée de la mesme Compagnie.

A Chinnaballabaram, le 10. Janvier 1709.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrez dans le Royaume de

Carnate ; & que nous y avons formé une Miſſion ſur le plan de celle que les Jeſuites Portugais ont établie dans le Maduré : les commencemens en ſont à peu prés ſemblables : nous y éprouvons auſſi les mêmes difficultez qu'ils eurent à y ſurmonter, & peut-eſtre encore de plus grandes. Tout recemment il nous a fallu eſſuyer un des plus violens orages qui ſe ſoit encore élevé contre cette Miſſion naiſſante. Les *Daſſeris* qui font une profeſſion particuliere d'honorer *Vichnou**, faiſoient depuis long-temps ſous main de vains efforts pour arreſter le progrez de l'Evangile. Mais voyant que leurs trames ſecrettes devenoient inutiles, ils reſolurent enfin d'éclater, ſe fiant ſur leur grand nombre, & ſur la facilité du

* Divinité des Indiens.

Prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circoncision, lorsque les Chrestiens sortoient de l'Eglise, que nostre cour se trouva tout à coup remplie de monde. Un grand nombre de *Dasseris* s'y estoient rassemblez avec quelques soldats du Palais, & plusieurs personnes de toutes sortes de Castes que la curiosité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux-cy demanderent à parler au Missionnaire. Le P. de la Fontaine parut aussi-tost en leur presence avec cet air affable qui luy est si naturel, & faisant tomber le discours sur la grandeur de Dieu, il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoistre & de le servir. Ceux que la passion n'avoit pas encore prévenus, té-

moignerent eſtre contens de cet entretien, & y applaudirent ; mais pour ceux qui eſtoient envoyez de la part des * *Gouroux Vichnouviſtes*, ils éleverent leurs voix, & nous menacerent de vanger bien-toſt d'une maniere éclatante les Divinitez de leur Païs, que nous rendions mépriſables par nos diſcours. Le Miſſionaire répondit avec douceur, qu'il enſeignoit la verité à tout le monde, & qu'il n'y avoit que ceux qui embraſſeroient cette verité, qui puſſent eſperer d'arriver un jour à la gloire, à laquelle chacun d'eux avoit droit de prétendre.

Ainſi ſe termina cette Aſſemblée. La rage eſtoit peinte ſur le viſage de la pluſpart : & ils ne nous menaçoient de rien moins

* Preſtres de la fauſſe Divinité des Indiens, appellée, *Vichnou*.

que de nous chasser du Païs, & de détruire nos Eglises. C'estoit la résolution que les Prestres Gentils avoient prise à *Chillacatta*, petite Ville éloignée d'ici d'environ trois lieuës. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélez Disciples, dont un grand nombre avoit déja reçu le Baptesme. Leurs revenus diminuoient à mesure que diminuoit le nombre des adorateurs de *Vichnou*; & cela encore plus que le zele pour le culte de leurs fausses Divinitez, les animoit contre nostre sainte Religion.

Le lendemain second jour de Janvier, nous apprismes dés le matin que les *Dasseris* s'attroupoient en grand nombre dans les Places de la Ville : les cris menaçans que poussoient ces seditieux, le bruit de leurs tam-

bours & de leurs trompettes, dont l'air retentiſſoit de toutes parts, obligerent le Prince à nous envoyer deux Brames pour nous donner avis de cette émeute, & nous ſommer de ſortir au pluſtoſt de la Ville, ſans quoi il luy ſeroit impoſſible d'appaiſer une populace ſoulevée uniquement contre nous. Le P. de la Fontaine répondit, qu'il reſpectoit les moindres volontez du Prince; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne luy pas rendre la juſtice qui luy eſtoit düe.

A ce moment-là meſme les *Dafferis* ſuivis d'une foule incroyable de Peuples vinrent aſſaillir noſtre Egliſe. La cour & une grande place qui eſt vis-à-vis ne pouvant en contenir la multitude, pluſieurs grimperent ſur les murailles & ſur les mai-

ſons voiſines pour eſtre témoins de ce qui devoit arriver. Les *Dasseris* armez crioient de toutes leurs forces, que ſi nous refuſions de ſortir du Païs, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomiſſoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à noſtre perte, & parmi tant de perſonnes il n'y en avoit pas une qui nous portaſt compaſſion, ou qui priſt nos intereſts. Nous aurions certainement eſté ſacrifiez à la fureur des *Dasseris*, ſi le beau-pere du Prince qui tient aprés luy le premier rang dans le Royaume, & qui a la direction de la police, n'euſt envoyé des ſoldats pour contenir ces furieux, & s'oppoſer au deſordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit, ils ſe retirerent en corps

dans la forteresse, & là pour intimider le Prince, ils se presenterent aux principaux Officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mesmes si l'on ne nous chassoit au plustost de la Ville. Les esprits estoient si fort aigris, que dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la Ville & de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particuliere de Dieu sur nous: car bien que le soulévement fust général, que le beau-pere du Prince fust du nombre des *Dasseris*, & que le Prince luy-mesme fust attaché au culte de ses fausses Divinitez jusqu'à la superstition; cependant les ordres se donnoient, & on veilloit à nostre seureté de la mesme maniere, que si nous avions eu quelque puissant inter-

cesseur dans cette Cour.

Ce n'est pas qu'on quittast le dessein de nous chasser de la Ville : car nous reçusmes coup sur coup plusieurs avis du Prince qui nous conseilloit d'en sortir, du moins jusqu'à ce que la sédition fust appaisée, parce qu'il n'estoit plus le maistre d'une populace revoltée qui avoit conjuré nostre perte. Nous fismes remercier le Prince de cette attention ; mais nous ne crusmes pas devoir déférer à ces conseils : nostre sortie eust entraisné la perte de cette Chrestienté naissante, & nous perdions pour jamais l'espérance que nous avons d'avancer un jour vers le Nord. D'ailleurs si nous eussions une fois quitté nostre Eglise, on ne nous eust jamais permis d'y rentrer, & on eust pris delà occasion de nous chasser pareillement de

celle que nous avons à *Devandapallé.*

Ces considérations & beaucoup d'autres nous déterminerent à souffrir plustost toute sorte de mauvais traittemens, que de consentir à ce qu'on nous proposoit. Ainsi nous répondismes à ceux qui vinrent de la part du Prince, que le Dieu que nous servions sçauroit bien nous protéger contre les ennemis de son Culte, s'il jugeoit que sa gloire y fust interessée ; que s'il permettoit que nous succombassions sous les efforts de nos persécuteurs, nous estions prests de répandre nostre sang pour la défense de sa cause ; qu'enfin nous estions dans la résolution de n'abandonner nostre Eglise qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toûjours, & nous nous at-

tendions à tout moment ou à estre livré entre les mains des *Dasseris*, ou à estre chassez honteusement & par force de la Ville. Mais Dieu prit nostre défense d'une maniere visible, en nous suscitant des intercesseurs, qui d'eux mesmes firent nostre apologie. Dés qu'on sçût dans la Ville, que les *Dasseris* se rassembloient de nouveau, un grand nombre des principaux Marchands, des Capitaines des troupes, & d'autres personnes considérables vinrent à nostre Eglise. La seule curiosité de nous voir les y avoit d'abord attirez ; mais ils furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le P. de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnerent parole de s'employer en nostre faveur.

Dés lors il ſe fit dans les eſprits un changement ſi grand à noſtre égard, qu'on ne peut en attribuer la cauſe qu'à la Divine Providence. On nous porta compaſſion, on ceſſa meſme de nous inquiéter; mais ce qui nous fut infiniment ſenſible, c'eſt que nos ennemis tournerent toute leur haine contre nos Chreſtiens. Je dois rendre icy témoignage à la verité: au milieu de ce déchaiſnement univerſel, ce qui ſouſtenoit noſtre courage & nous rempliſſoit de conſolation, c'eſtoit la ferveur des Néophytes, & le deſir qu'ils faiſoient paroiſtre de ſouffrir quelque choſe pour JESUS-CHRIST. Tous les Chreſtiens, ſans en excepter un ſeul, ne parloient que de répandre leur ſang, s'il en eſtoit beſoin, en témoignage de leur foy; ils ſe trouvoient dans ces aſſem-

assemblées tumultueuses, & ne rougissoient pas de donner des marques publiques de la Religion qu'ils professoient. Ils se retiroient le soir dans leurs maisons, où la meilleure partie de la nuit se passoit en prieres, & ils demandoient sans cesse à Dieu les uns pour les autres, la force de résister aux épreuves ausquelles ils alloient se voir exposez.

Les Prestres Gentils firent publier dans toute la Ville une défense de donner du feu ou de laisser puiser de l'eau à ceux qui viendroient à l'Eglise : & par-là les Chrestiens estoient chassez de leurs *Castes*, ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les professions les plus nécessaires à la vie. Enfin par cette espece d'excommunication ils estoient déclarez infâ-

mes & obligez de ſortir de la Ville. Rien ne nous affligea plus ſenſiblement que cette nouvelle, à cauſe des ſuites funeſtes qu'elle ne peut gueres manquer d'avoir pour la Religion.

Le lendemain de la publication de cette défenſe, une Chreſtienne qui venoit à l'Egliſe pour aſſiſter à la priere du ſoir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, & où il n'y a preſque point d'eau. D'autres Chreſtiennes qui la ſuivoient de prés, accoururent aux ſaints noms de JESUS & de MARIE qu'elle invoquoit, & demanderent du ſecours au voiſinage; mais on fut bien ſurpris quand on la vit monter d'elle-meſme à la faveur d'une corde qu'on luy avoit jettée, ſans avoir reçû la moindre incommodité de ſa chute. Les Gen-

tils mesme qui en furent témoins s'écrierent qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrestiens qui pust faire un tel prodige.

Cependant les *Gouroux* envoyoient leurs Disciples par toutes les maisons, pour jetter l'épouvante parmi les Chrestiens. Plusieurs ont déja esté chassez de chez leurs parens, & demeurent inébranlables dans leur foy. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage & la force dont ils ont besoin pour persévérer; car au moment que je vous écris, cet orage n'est pas encore cessé. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur en N. S.
ESTIENNE LE GAC Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE DU PERE GABRIEL MAREST,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS,

Au Pere de Lamberville, de la mesme Compagnie, Procureur des Missions de Canada.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Il est un peu tard pour me demander des nouvelles de la Baye d'Udson. J'estois bien plus en

estat de vous en dire quand je repassay en France, en retournant des Prisons de Plymouth. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous envoyer un Extrait du petit Journal que j'écrivis en ce temps-là, & dont j'ay conservé une Copie. Il commence par nostre départ de Quebec, & finit par le retour des deux Vaisseaux qui nous porterent à cette Baye. Trouvez bon néanmoins, qu'auparavant je vous fasse part de ce que j'avois appris à Quebec, soit par rapport aux deux Jesuites, qui avoient fait avant moy le mesme voyage; soit touchant la premiere découverte de la Baye d'Udson.

Il y a plus déja de deux siecles, que les Navigateurs de différentes Nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine & au Japon par le Nord,

ſans qu'aucun d'eux y ait pû réuſ-
ſir, Dieu y ayant mis un obſtacle
invincible, par les montagnes de
glace qu'on trouve dans ces Mers.
C'eſtoit dans le meſme deſſein
qu'en 1611. le fameux Udſon An-
glois, pénétra 500. lieuës & da-
vantage plus avant que les au-
tres, par la grande Baye qui por-
te aujourd'huy ſon nom, & dans
laquelle il paſſa l'hyver. Il vou-
loit continuer ſa route au prin-
temps de l'année ſuivante : mais
les vivres commençant à luy
manquer, & les maladies ayant
affoibli ſon équipage, il ſe vit
contraint de retourner en An-
gleterre. Il fit deux ans aprés
une ſeconde tentative : & il a-
vança en 1614. juſqu'au 82. de-
gré. Il y fut tant de fois en dan-
ger de périr, & il eut tant de pei-
ne à s'en retirer, que depuis ce
temps-là, ni luy, ni aucun autre,

n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des voyages & des découvertes de leurs Compatriotes, ont fait depuis un établissement à la Baye d'Udson, & y ont commencé le commerce de Pelleteries, avec plusieurs Indiens Septentrionaux qui pendant le grand esté viennent dans leurs Pirogues sur les Rivieres qui se déchargent dans cette Baye. Les Anglois n'y bastirent d'abord que quelques maisons, pour y passer l'hyver, & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, & plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les Pelleteries, que les Sauvages apportent à cette Baye, sont tres-belles, & que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rebutez par l'intemperie de l'air, ni par la ri-

gueur du climat. Les François du Canada voulurent s'y établir de meſme, prétendant que pluſieurs des terres voiſines eſtant du meſme continent que la nouvelle France, ils avoient droit d'y négocier par le 51. degré, & meſme plus haut.

La meſintelligence ſe mit bien-toſt entre les deux Nations; chacun baſtit des forts pour ſe mettre réciproquement à couvert des inſultes les uns des autres. Les fréquentes maladies & les dangers continuels auſquels on eſt expoſé dans cette périlleuſe navigation, obligerent les François à ne la point entreprendre, ſans avoir avec eux un Aumoſnier. C'eſt en cette qualité, que le P. Dalmas natif de Tours, s'embarqua pour la Baye d'Udſon. Y eſtant arrivé, il s'offrit à reſter dans le Fort, tant pour y

servir les François qu'on y laisſoit en garniſon, que pour avoir occaſion d'apprendre la Langue des Sauvages, qui y apportent leurs Pelleteries pendant l'eſté, & pour pouvoir enſuite leur aller annoncer l'Evangile. Le Vaiſſeau qui devoit leur apporter des vivres l'année ſuivante, ayant toûjours eſté repouſſé par la violence des vents contraires, ceux qui eſtoient reſtez dans le Fort, périrent pour la plûpart de faim ou de maladies: ils eſtoient réduits à huit ſeulement: cinq deſquels s'eſtant détachez, pour aller chaſſer ſur les neiges dans les bois, laiſſerent dans le Fort le P. Dalmas, le Chirurgien & un Taillandier.

Eſtant de retour quatre ou cinq jours aprés, ils furent fort ſurpris de ne plus trouver ni le Pere, ni le Chirurgien. Ils de-

manderent au Taillandier ce qu'ils eſtoient devenus. L'embarras où ils le virent, les mauvaiſes réponſes qu'il leur donna, quelques traces de ſang qu'ils apperçûrent ſur la neige, les déterminerent à ſe ſaiſir de ce miſerable, & à le mettre aux fers. Se voyant arreſté, & preſſé par les remords de ſa conſcience, il avoüa qu'eſtant mal depuis long-temps avec le Chirurgien, il l'avoit aſſaſſiné un matin, & qu'il avoit traiſné ſon corps dans la riviere, où il l'avoit jetté par un trou qu'il avoit fait à la glace: qu'enſuite eſtant retourné au Fort, il y trouva le Pere dans la Chapelle qui ſe préparoit à dire la Meſſe. Ce malheureux demanda à luy parler, mais le Pere le remit aprés la Meſſe, qu'il luy ſervit à ſon ordinaire.

La Meſſe eſtant dite, il luy dé-

couvrit tout ce qui estoit arrivé, luy témoignant le désespoir où il estoit, & la crainte qu'il avoit que les autres estant de retour ne le missent à mort. Ce n'est « pas ce que vous avez le plus à « craindre, luy répondit le Pere : « nous sommes un trop petit « nombre, & on a trop besoin de « vos services, pour qu'on veüil- « le vous perdre. Si on vouloit le « faire, je vous promets de m'y « opposer autant que je pourray. « Mais je vous exhorte à recon- « noistre devant Dieu l'énormi- « té de vostre crime, à luy de- « mander pardon, & à en faire « pénitence. Ayez soin d'appai- « ser la colere de Dieu, pour « moy j'auray soin d'appaiser « celle des hommes. «

Le Pere luy ajouta, que s'il souhaitoit, il iroit au devant de ceux qui estoient allez chasser,

qu'il taſcheroit de les adoucir, & de leur faire promettre qu'ils ne le maltraitteroient point à leur arrivée. Le Taillandier accepta cette offre, parut ſe calmer, & le Pere partit. Mais à peine eſtoit-il ſorti du Fort, que ce malheureux ſe ſentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire, & ſe mit en teſte que le Pere le trompoit, & qu'il n'alloit trouver les autres que pour les prévenir contre luy.

Dans cette penſée il prit ſa hache & ſon fuſil pour courir aprés le Pere. L'ayant apperçû le long de la Riviere, il luy cria de l'attendre, ce que fit le Miſſionnaire. Si-toſt qu'il l'eut atteint, il luy reprocha qu'il eſtoit un traiſtre, & qu'il le trompoit : & en meſme temps luy donna un coup de ſon fuſil, qui le bleſſa. Pour ſe ſouſtraire à la fureur de ce miſerable,

le Pere se jetta sur une grande glace qui flottoit sur l'eau. Le Taillandier y sauta aprés luy, & l'assomma de deux coups de hache qu'il luy déchargea sur la teste: & aprés avoir jetté son corps sous la glace mesme sur laquelle le Pere s'estoit refugié, il revint au Fort, où les cinq autres arriverent bientost aprés. Voilà ce que ce malheureux avoüa luy-mesme pendant qu'on le tenoit dans les fers.

On avoit resolu de le garder de la sorte jusqu'à l'arrivée des premiers Vaisseaux, sur lesquels on devoit l'embarquer; mais avant qu'il pût venir du secours, les Anglois attaquerent le Fort. Ceux qui le gardoient, avoient eu la précaution de tenir chargez tout ce qu'ils avoient de canons & de fusils. Et par-là ils furent en estat de faire une furieuse décharge sur les ennemis,

lorſqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu qui leur tua & leur bleſſa pluſieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le Fort. C'eſt pourquoy ils s'en retournerent ; mais dans la réſolution de revenir bien-toſt avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet, & ſe préparerent à attaquer la Place dans les formes. Les cinq François qui la gardoient ſe voyant hors d'eſtat de réſiſter, ſe ſauverent la nuit par une embraſure de canon, & gagnerent les bois, ayant laiſſé le Taillandier ſeul & lié comme il eſtoit. On n'a point ſçû ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq perſonnes ſorties du Fort, trois moururent en chemin ; & deux ſeulement arriverent aprés bien des fatigues à Mont-Real. C'eſt d'eux

qu'on a appris tout ce que je viens de raconter.

L'accident arrivé au P. Dalmas, n'empescha pas le P. Sylvie de retourner quelque temps aprés à la Baye d'Udson, pour y servir aussi d'Aumosnier ; mais en mesme temps a dessein de s'ouvrir un chemin pour aller prescher l'Evangile aux Sauvages les plus Septentrionaux, qui jusqu'ici ont esté sans instruction. Ce Pere y fut tellement incommodé, qu'il se vit obligé de se rembarquer pour revenir à Quebec, où il ne s'est jamais bien remis des maladies qu'il avoit contractées à cette Baye. Je fus destiné à la mesme fonction dés que j'arrivay en Canada ; & je ne vous dissimuleray pas que ce fut contre mon inclination. Mon dessein en partant de France estoit de me consacrer le plus-

toſt que je pourrois au ſervice des Sauvages : & je m'en voyois par-là un peu éloigné.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves Capitaines que nous ayons eu dans la Nouvelle France, avoit ordre de s'emparer de quelques poſtes que les Anglois occupoient dans la Baye d'Udſon. On avoit pour cela équipé deux Vaiſſeaux de guerre, le *Poli* qu'il devoit monter, & la *Salamandre* commandée par M. de Serigni. Il demanda à noſtre Pere Superieur un Miſſionnaire, qui puſt ſervir d'Aumoſnier aux deux Vaiſſeaux. Le Pere Superieur jetta les yeux ſur moy, apparemment parce qu'eſtant nouvellement arrivé, & ne ſçachant encore aucune langue Sauvage, j'eſtois le moins neceſſaire en Canada.

Nous nous embarquaſmes

donc le 10. d'Aouſt 1694. & nous allaſmes moüiller vers la minuit proche la traverſe du Cap *Tourmente* *. Nous le doublaſmes le 11. ſur les ſept à huit heures du matin. Nous ne fiſmes gueres de chemin le reſte du jour, ni les trois jours ſuivans, parce que le vent nous eſtoit contraire. Je profitay de ce loiſir pour engager une bonne partie de noſtre équipage à bien célébrer la Feſte de la ſainte Vierge. Le 14. je diſtribuay dans le *Poli*, les Images de Noſtre-Dame que m'avoit donné à Quebec Madame de Champigni, Intendante du Canada; & je paſſay tout le ſoir & le lendemain matin à entendre les Confeſſions: pluſieurs

* Ce Cap n'eſt éloigné que de huit lieuës de Quebec. Il s'appelle *Tourmente*, parce que pour peu qu'il y faſſe de vent, l'eau y paroiſt agitée comme en pleine Mer.

firent leurs dévotions le jour de la Feste. Comme je finissois la Messe le vent changea, & on appareilla aussi-tost. Le 20. le vent ayant tout-à-fait calmé, je passay du *Poli* à la *Salamandre*, pour voir M. de Serigni, & pour dire la Messe à son bord. L'équipage en fut fort aise, & plusieurs profiterent de cette occasion pour s'approcher des Sacremens.

Le 21. nous dépassasmes *Belle-Isle*. Cette Isle qui paroist de figure ronde, est par la hauteur de 52. dégrez à 220. lieuës de Quebec, au milieu d'un détroit que forme l'Isle de *Terre-Neuve*, avec la terre ferme de *Labo-rador*. Nous commençasmes dés-lors à appercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flotent dans la Mer; nous en vismes peut-estre une vingtaine. Elles paroissoient de loin comme des

montagnes de Criſtal, & quelques-unes comme des rochers hériſſez de pointes.

Le 29. nous euſmes le matin un grand calme, & l'aprés midi un vent contraire & violent, qui continua le 24. & le 25. Les deux jours ſuivans un grand calme qui nous eſtoit auſſi préjudiciable que le vent contraire. La ſaiſon eſtoit avancée, nous allions dans un Pais, où l'hyver vient avant l'Automne ; nous n'eſtions que par la hauteur de 56. dégrez : il nous reſtoit encore beaucoup de chemin à faire par une Mer dangereuſe à cauſe des grands bancs de glace qu'on a coûtume d'y trouver, au milieu deſquels il falloit ſe faire un paſſage juſques par les 63. dégrez.

Le 28. ſur les huit heures du ſoir, il s'éleva un petit vent aliſé, qui nous prenant en poupe,

nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31. le vent se changea un peu, sans cesser néanmoins de nous estre favorable; mais il nous amenoit une grosse brume, qui nous empeschoit de voir les terres dont nous estimions n'estre pas éloignez, & dont nous estions en effet assez proches. Sur le midi, le temps s'éclaircit, & nous vismes à l'aise la coste bordée d'une grande quantité de rochers, qu'on nomme pains de sucre, parce qu'ils en ont la figure; ils estoient encore tout couverts de neige. Sur le soir nous reconnusmes l'entrée du détroit, qu'il faut passer pour aller à la *Baye d'Udson.*

Ce détroit qu'on appelle le *Canal* ou le *Détroit du Nord*, est tres-difficile à cause des glaces

qui viennent continuellement des Païs froids, & qui se déchargent dans la pleine Mer par ce Canal. Les terres du Détroit courent ordinairement *Oüest-Nor-Oüest*, & *Est-Sud-Est*. Il y a au commencement & à la fin du Détroit, des Isles situées du costé du *Sud*. Les Isles qu'on trouve à l'entrée du Détroit, du costé d'Europe, s'appellent les Isles *Boutons* : elles sont vers le 60. degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrémité du mesme Détroit, se nomment, les *Isles Digues* : elles sont vers le 63. degré. Il y en a outre cela plusieurs le long & au milieu du Détroit, lequel a 135. lieuës de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieuës ; mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de temps en temps de grandes Bayes, sur

tout aprés les Isles *Boutons*. Il y en a une plus considerable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la Baye d'Udson : mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort long-temps à passer le Détroit : nous le passasmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entré à quatre heures du matin le premier Septembre, & nous en sortismes le 5. aussi le matin avec un vent qui n'estoit pas trop favorable, & qui s'augmenta beaucoup le sixiéme. Le 7. le temps se calma, & donna à plus de cinquante personnes, la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, feste de la Nativité de la sainte Vierge.

Le calme continua le 8. le 9. & le 10. ce qui causa beaucoup de tristesse & d'inquiétude à tout

l'Equipage. J'exhortay nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la Patrone du Païs, & que les Canadiens honorent avec beaucoup de pieté. Ma proposition fut reçûë avec joye : & nous nous engageasmes à faire tous les jours, matin & soir, des prieres publiques en l'honneur de la Sainte. Dez la nuit suivante le vent devint favorable.

Le 12. nous découvrismes la *Terre du Nord* ; mais au dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent estant encore devenu contraire, nous louvoyasmes inutilement pendant quelques jours, & nous fusmes obligez de jetter l'ancre. Cependant nous commencions à souffrir beaucoup, le froid s'augmentoit, & nous manquions d'eau. Dans cette extrémité, nos Canadiens

me vinrent propoſer de faire un Vœu à ſainte Anne, & de luy promettre de conſacrer en ſon honneur une partie du premier gain qu'ils feroient dans le Païs. J'approuvay leur deſſein, mais aprés en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en meſme temps de travailler à leur ſanctification, puiſque c'eſtoit par la pureté des mœurs qu'on rendoit ſes vœux agréables à Dieu. La pluſpart profiterent de mon avis, & s'approcherent des Sacremens. Le lendemain les Matelots voulurent imiter les Canadiens, & faire le meſme vœu qu'eux. M. d'Iberville & les autres Officiers ſe mirent à leur teſte. Dez la nuit ſuivante, qui eſtoit celle du 21. au 22. Septembre, Dieu nous donna un vent favorable.

Le 24. ſur les ſix heures du

ſoir, nous entraſmes dans la Riviere *Bourbon.* La joye fut grande dans tout l'équipage. C'eſtoit un Vendredy, nous chantaſmes l'Hymne *Vexilla Regis*, & ſur tout, l'*O crux ave*, que nous répétaſmes pluſieurs fois, pour honorer la Croix adorable du Sauveur, dans un Païs où elle eſt inconnuë aux Barbares, & où elle a eſté tant de fois profanée par les Hérétiques, qui y ont abbatu avec mépris toutes les Croix que nos François y avoient autrefois élevées.

La Riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon*, eſt appellée par les Anglois, la Riviere de *Pornetton*; d'où vient que pluſieurs François nomment encore le Païs des environs, les Terres de *Pornetton.* Cette Riviere eſt grande, large, & s'eſtend fort avant dans la pro-

fondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs *Rapides*, elle est moins commode pour le commerce des Sauvages; c'est pour cela que les Anglois n'ont pas basti leur Fort sur le bord de cette Riviere.

Au *Sud-Est* de la Riviere de *Bourbon*, & dans la mesme anse, se décharge aussi une autre grande Riviere, que les François qui ont esté les premiers à la découvrir, appellerent la Riviere de sainte *Therese*; parce que la femme de celui qui en fit la découverte, portoit le nom de cette grande Sainte.

Ces deux Rivieres ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse, qui produit dans l'une & dans l'autre de tres-grandes *Battures*. Leurs embouchûres sont par le 57. degré quelques minutes. Elles

courent toutes deux le mesme rhumb de vent : & pendant un long espace, leurs lits ne sont éloignez l'un de l'autre que d'une ou de deux lieuës. Les battures dont ces deux Rivieres sont remplies, les rendent dangereuses aux gros Vaisseaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on se détermina à faire hyverner *le Poli* dans cette Riviere, & *la Salamandre* dans celle de *Sainte Therese* ; sur le bord de laquelle les Anglois ont basti leur Fort dans la langue de terre, qui sépare les deux Rivieres.

Nous estions arrivez, comme je l'ay déja dit, le 24. Septembre dans la Riviere de *Bourbon*, sur les six heures du soir. Cette nuit là mesme, on mit quelques-uns de nos gens à terre, pour tâcher de surprendre quelques Anglois. Ils eurent bien de la peine à abor-

der, à cauſe des *Battures* : il fallut ſe jetter à l'eau, ce qui les incommoda beaucoup, les bords de la Riviere eſtant déja glacez. Un Sauvage Iroquois, qu'on m'avoit dit de baptiſer, lorſque je partis de Québec, eſtoit du nombre de ceux qui furent envoyez à terre. Voyant les périls auſquels il alloit eſtre expoſé, je ne crûs pas devoir differer plus long-temps ſon baptesſme, que j'avois remis juſqu'à ce jour-là, afin qu'il fuſt mieux inſtruit. Un de nos Canadiens, qui parle fort bien la langue Iroquoiſe, m'a beaucoup ſervi à l'inſtruire. Les gens que nous avions envoyé à terre ne purent ſurprendre aucun Anglois, parce que nous en avions eſté apperçûs au moment de noſtre arrivée, & que ſur le champ tous s'eſtoient retirez dans le Fort : mais ils nous ame-

nerent le 25. deux Sauvages qu'ils avoient pris auprés du Fort.

M. d'Iberville estoit allé le mesme jour sonder la Riviere, & chercher un endroit, où nostre Vaisseau pust estre à l'abri pendant l'hyver. Il en avoit trouvé un fort commode. Aprés avoir visité ceux qu'il avoit fait débarquer, & leur avoir donné ses ordres, il chargea M. de Serigni, de conduire *le Poli* à l'endroit marqué : & il passa le 27. dans *la Salamandre*, où je le suivis.

Nous arrivasmes le soir du mesme jour à l'entrée de la Riviere de sainte Therese : nous ne manquasmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande Sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde Riviere. Le 28. nous avançasmes une lieuë & demie

dans la Riviere à la faveur de la marée, le vent nous estant contraire. On employa le reste du jour à sonder de tous costez. Le 29. nous fismes encore une petite lieuë, & M. d'Iberville alla à terre pour marquer son Camp, & l'endroit où il feroit aborder le Vaisseau. Il en trouva un à son gré, une demie lieuë au-dessus du Fort. Une grande pointe de terre assez haute, qui s'avance dans la Riviere, y forme une maniere d'anse, où le Vaisseau pouvoit estre tout-à-fait à l'abri du refoulement des glaces, qui est fort à craindre au Printemps. On donna ordre à ceux de nos gens qui estoient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'estoient pas plus de vingt; mais les Sauvages du Païs avoient dit aux Anglois, qu'ils estoient quarante ou cinquante;

ce qui les a toûjours empesché de sortir du Fort.

Le 30. il nous fut impossible d'avancer. Le premier Octobre nous fusmes dans le mesme estat ; toûjours le vent contraire, échoüant à chaque basse marée, & dans l'impossibilité de louvoyer. Cependant le vent, le froid, les glaces croissoient tous les jours. Nous nous voyions à une lieuë de l'endroit où nous devions débarquer, & nous estions en danger de n'y pouvoir arriver. Nostre équipage en estoit allarmé. Je les exhortay à recourir à la protection de Dieu, qui ne nous avoit point encore manqué dans le Voyage. On fit sur *la Salamandre* le mesme Vœu qu'on avoit fait sur *le Poli* : & ce jour-là mesme le temps changea & devint fort beau.

Sur les huit heures du ſoir, nous levaſmes l'ancre, la Lune eſtant fort belle ; & à la faveur de la marée noſtre Chaloupe armée de ſeize rames remorgua le Vaiſſeau, & le conduiſit juſqu'à une portée de fuſil de l'endroit où nous voulions aller ; & où nous ne puſmes aborder, la marée nous ayant manqué. En paſſant vis-à-vis le Fort, on nous tira trois ou quatre volées de canons, dont les boulets ne vinrent pas juſqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *Saſſa-Koués* : c'eſt le nom que les Sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en ſigne de réjoüiſſance.

Le 2. noſtre Vaiſſeau penſa périr. Comme nous appareillions, dans l'eſpérance de nous rendre bien-toſt au Port que nous touchions, pour ainſi dire,

un gros tourbillon de neige nous cacha la terre , & un gros vent de Nor-Oüest nous jetta sur une batture, où nous échoüasmes à marée haute. Nous y passasmes une triste nuit. Sur les dix heures du soir , les glaces emportées par les courans & poussées par les vents, commencerent à donner contre nostre Vaisseau avec une violence & un bruit si épouvantable , qu'on pouvoit l'entendre d'une lieuë : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtoient si rudement le Navire, qu'elles percerent le bois & en emporterent jusqu'à trois ou quatre doigts en plusieurs endroits. M. d'Iberville pour décharger le Vaisseau, fit jetter sur la batture douze pieces de canon & diverses autres choses qui ne pouvoient pas se perdre dans l'eau , ni s'y

gaſter. Il fit depuis couvrir de ſable ces pieces de canon de peur qu'elles ne fuſſent entraiſnées au Printemps par le refoulement des glaces.

Le 3. le vent s'eſtant un peu calmé, M. d'Iberville prit le parti de faire décharger ſon Vaiſſeau, qui eſtoit toûjours en danger de périr. Nous ne puſmes nous ſervir pour cela de la Chaloupe, parce qu'il n'eſtoit pas poſſible de la manier à travers des glaces, qui couloient toûjours en grande quantité : mais nous y employaſmes les canots d'écorce que nous avions apportez de Quebec, & que nos Canadiens conduiſoient au travers des glaces avec une adreſſe admirable.

J'eſtois incommodé depuis quelques jours, & j'avois meſme eu la fiévre. M. d'Iberville me

pressoit d'aller à terre : mais je ne pouvois me résoudre à quitter le Vaisseau dans le péril où il estoit, & dans l'allarme où je voïois tout l'équipage. Je fus contraint de le faire par la triste nouvelle que nous apprismes bien-tost. M. de Chasteauguay, jeune Officier de dix-neuf ans, & frere de M. d'Iberville, estoit allé faire le coup de fusil vers le Fort des Anglois, pour les amuser, & leur oster la connoissance de nostre embarras. S'estant trop avancé, il fut blessé d'une balle qui le perçoit de part en part. Il me demandoit pour se confesser, & je m'y transportay sur le champ. Nous crusmes d'abord que la blessure n'estoit pas mortelle : nous fusmes bien-tost détrompez ; car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous

avions appris des nouvelles du *Poli*, & nous avions ſçû que ce Vaiſſeau n'eſtoit pas moins en danger que le noſtre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avoit eſté contraire ; une fois qu'il eſtoit échoüé, il eſtoit ſorti un grand éclat de la quille : quatre pompes ne ſuffiſoient pas pour vuider l'eau qui y entroit. Pluſieurs barils de poudre avoient eſté moüillez en déchargeant ce Vaiſſeau. Il n'eſtoit point encore rendu, & il eſtoit en danger de ne pouvoir ſe rendre à l'endroit où il devoit hyverner.

Tant de triſtes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il eſtoit extraordinairement touché de la mort de ſon frere, qu'il avoit toûjours aimé tendrement. Il en fit un ſacrifice à Dieu, dans lequel il

vouloit mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiètude qui paroistroit sur son visage, jetteroit tout le monde dans la consternation ; il se soûtint toûjours avec une fermeté merveilleuse, mettant tout le monde en action, agissant lui-mesme & donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dés le mesme jour ; une mesme marée mit les deux Vaisseaux hors de danger & les conduisit chacun dans les endroits qu'on avoit marqué.

Le 5. je baptisay deux enfans d'un Sauvage, qui estoient malades depuis long-temps, & que je jugeois en danger. Je me pressay de les baptiser, parce que dés le lendemain les Sauvages devoient partir pour aller passer l'hyver dans les bois fort loin de

nous. Mais avant que de les baptiſer, je fis promettre à leur pere, que s'ils revenoient de leurs maladies, il me les rameneroit au Printemps pour les inſtruire. Ils eſtoient tous deux enfans du meſme pere; mais de differentes meres, la polygamie eſtant en uſage parmi les Sauvages de ce Païs. L'un des deux mourut, & le pere me ramena l'autre le Printemps ſuivant, comme il me l'avoit promis. Nous travaillaſmes enſuite à nous cabaner, à décharger le Vaiſſeau, & à préparer tout pour le ſiege.

Le 9. je partis pour me rendre au *Poli*, où M. de Tilly Lieutenant, eſtoit dangereuſement malade depuis quelques jours. C'eſt là le premier voyage que j'ay fait dans les bois de l'Amérique. Le terrain par où il nous falloit paſſer eſt fort maré-

cageux : nous fusmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marests. L'eau commençoit à geler, mais la glace n'estoit pas assez forte pour nous porter : nous enfoncions souvent jusqu'à mi-jambe. Nous fismes ainsi cinq lieuës sur la neige & dans les bois, si cependant on peut se servir de ce terme ; car il n'y a point en ce Païs-là de bois francs, ce ne sont quasi que des brossailles & des épines assez épaisses en quelques endroits, & meslées en d'autres de beaucoup de Savannes claires.

Quand nous fusmes arrivez au bord de la Riviere *Bourbon*, nous nous trouvasmes fort embarrassez ; le Vaisseau estoit de l'autre costé : la Riviere en cet endroit-là a une lieuë & demie de large, elle est fort rapide & traisnoit alors beaucoup de glaces. Ceux

qui m'accompagnoient jugerent que le paſſage eſtoit impraticable: j'eus meſme de la peine à vaincre leur réſiſtance: mais peu aprés la Riviere ſe fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baiſſante. Nous nous embarquaſmes auſſi-toſt aprés avoir porté noſtre canot ſur les glaces qui bordoient la Riviere. Nous partiſmes au Soleil couchant, & nous arrivaſmes heureuſement au commencement de la nuit.

Nous trouvaſmes le Navire dans un endroit ſur & commode. On commençoit à ſe remettre des fatigues paſſées. J'allay voir le malade que je conſolay; je le confeſſay le lendemain, & luy donnay le ſaint Viatique. Je paſſay l'aprés-diſnée à viſiter nos Canadiens & nos Matelots, qui s'étoient cabanez à terre. A mon retour, on m'avertit que

la Riviere estoit praticable, & je m'embarquay aussi-tost, parce que j'avois promis de retourner incessamment à cause de l'attaque du Fort. Nous arrivasmes fort tard à l'autre bord, & nous y fismes une cabane pour y passer la nuit. Nous la fismes avec beaucoup de négligence, parce que le Ciel paroissoit fort serein : nous nous en repentismes : car nous y fusmes pendant trois heures exposez à la neige.

Le 11. nous arrivasmes à nostre camp, où tout estoit fort avancé pour le Siége. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le Canon, les Mortiers, & les Bombes. Le 12. on plaça les Mortiers. Le 13. comme on estoit prest de tirer, on envoya sommer les Ennemis de se rendre, & leur offrir de bonnes conditions, s'ils

ſe rendoient d'abord. Ils demanderent juſqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponſe, & prierent qu'on ne les inquiétaſt point cette nuit-là auprés du Fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain à l'heure marquée, ils apporterent leurs conditions. On y ſouſcrivit ſans peine ; car ils ne demandoient pas meſme leurs armes, ni leur Pavillon. Leur Miniſtre avoit mis la Capitulation en Latin : & moy je ſervis d'Interprete de noſtre coſté. La peur les avoit ſaiſis dés noſtre arrivée. Depuis ce temps-là ils s'eſtoient toûjours tenus renfermez, ſans oſer meſme ſortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la Riviere qui bat le pied du Fort.

M. d'Iberville envoya le meſme jour M. du Tas ſon Lieutenant avec ſoixante hommes,

pour prendre poſſeſſion du Fort. Il y alla luy-meſme le lendemain jour de ſainte Thereſe ; & il le nomma le Fort *Bourbon.* J'y dis la Meſſe le meſme jour, & nous y chantaſmes le *Te Deum.* Ce Fort n'eſt que de bois, plus petit & plus foible que nous n'avions crû. Le butin qu'on y trouva fut auſſi moins conſidérable que nous n'avions eſpéré. Les Anglois y eſtoient au nombre de cinquante trois, tous aſſez grands & bienfaits : celui qui les commandoit, eſtoit plus habile dans le Commerce que dans la profeſſion des armes, qu'il n'avoit jamais exercée. C'eſt ce qui fut cauſe qu'il ſe rendit ſi aiſément. Nous admiraſmes la diſpoſition merveilleuſe de la Providence divine. En entrant dans la Riviere de ſainte Thereſe, nous avions invoqué avec

confiance la grande Sainte, dont cette Riviere portoit le nom : & Dieu arrangea tellement les choſes, que juſtement le jour de la feſte de la meſme Sainte, nous entraſmes dans le Fort ; ce qui nous rendit les maiſtres de la Navigation & de tout le commerce de cette grande Riviere.

Ce jour-là meſme, je crûs devoir retourner voir M. de Tilly, que j'avois laiſſé bien mal. Je partis donc aprés diſner, & j'arrivay au bord de la Riviere *Bourbon*, que nous trouvaſmes abſolument impraticable. Nous cabanaſmes, & nous paſſaſmes-là toute la nuit. Le lendemain, la Riviere n'eſtant pas meilleure, nous fiſmes ſur le bord de grandes fumées, qui eſtoit le ſignal dont on eſtoit convenu, pour donner connoiſſance au *Poli* de la priſe du Fort. On répondit

par des ſignaux ſemblables, & nous retournaſmes au Fort. Trois jours aprés, c'eſt à dire le 18. d'Octobre, je me joignis à M. de Caumont frere de M. de Tilly, à deux autres de ſes parens, & à un autre Canadien, pour taſcher de paſſer enſemble au *Poli*. Nous trouvaſmes encore la Riviere mauvaiſe: & le lendemain elle n'eſtoit pas meilleure. Nous hazardaſmes néanmoins à la paſſer: ce ne fut pas ſans courir beaucoup de riſque; mais enfin nous arrivaſmes heureuſement. Je ne quittay plus le malade juſqu'au 28. qui fuſt le jour de ſa mort. Aprés ſes obſeques je voulois retourner au Fort celebrer la feſte de la Touſſaint: mais il fut impoſſible de paſſer la Riviere que le jour des morts. Nous nous égaraſmes ce ſoir-là dans les bois: & aprés avoir long-temps marché,

nous nous retrouvaſmes quaſi à l'endroit dont nous eſtions partis; nous y paſſaſmes la nuit, & je n'arrivay au Fort que le 3. Novembre. J'ay fait ſouvent dans la ſuite ces petits voyages ; car la maladie & le ſcorbut s'eſtant mis dans nos équipages, j'eſtois obligé d'aller continuellement du Fort au *Poli*, & du *Poli* au Fort, pour aſſiſter tous les malades. J'eus moy-meſme quelques atteintes du ſcorbut : les mouvemens que je me donnay pour aller ſecourir de coſté & d'autre, ceux qui eſtoient en quelque danger , diſſiperent, à ce que je crois, les commencemens du mal.

La Riviere de *ſainte Thereſe* eſtoit tout à fait priſe dés le mois d'Octobre à trois ou quatre lieuës au deſſus du Fort , où il y a des Iſles, qui en rendent le Canal plus eſtroit : mais on ne commença à

passer dessus, vis-à-vis le Fort, que le 13. Novembre. La Riviere de *Bourbon* ne fut tout à fait prise que la nuit du vingt-trois au vingt-quatre Janvier 1695. Depuis ce temps-là nous passasmes dessus la glace pour aller au *Poli*, & cela nous abregeoit bien du chemin. Les glaces commencerent à se briser dans la Riviere de *sainte Therese* le 30. May, & le 11. Juin seulement dans la Riviere *Bourbon.* Le 30. Juillet nous nous embarquasmes pour aller avec nos deux Vaisseaux en rade à l'entrée de la Riviere de *sainte Therese*, & y attendre les Vaisseaux Anglois, qui ont coustume d'y venir vers ce temps-là. Mais nous les avons attendu en vain : il n'en a paru aucun.

J'avois pris le parti dés mon arrivée d'apprendre la Langue

des Sauvages : je voulus pour cela me ſervir de deux d'entr'eux, qui eſtoient reſtez pendant l'hyver dans une cabane prés du Fort. Mais mes fréquentes courſes d'une Riviere à l'autre, m'en ont empeſché. D'ailleurs, l'homme eſtoit un Eſclave d'une autre Nation, qui ne ſçavoit qu'imparfaitement leur langue : la femme qui haïſſoit fort les François, ne me parloit que par fantaiſie, & me trompoit ſouvent. Cependant les viſites que je leur rendois, eurent du moins un bon effet. J'avois gagné la confiance de ce pauvre homme ; & je commençois à l'inſtruire le mieux qu'il m'eſtoit poſſible : il tomba malade, il me demanda le Bapteſme, & j'eus la conſolation de le luy donner avant qu'il mourût. Voicy maintenant ce que j'ay pû apprendre des Sauvages de ce Païs. Il

Il y a sept ou huit Nations differentes, qui ont rapport au Fort, & il y en est bien venu en traitte cette année 1695. trois cens Canots ou davantage. Les plus éloignez, les plus nombreux & les plus considerables sont les *Assiniboëls* & les *Kriqs*, ou autrement, les *Kiristinnons* : il n'y a mesme que les Langues de ces deux Nations-là à apprendre. La Langue des *Kriqs* qui est *Algonquine*, & celle des Sauvages les plus voisins du Fort, est la mesme à quelques mots prés, & quelque peu de différence dans l'accent. La Langue des *Assiniboëls*, est fort differente de celle-cy, elle est la mesme que celle des *Scioux*, où mon frere a fait deux Voyages. On prétend mesme que ces *Assiniboëls* sont une Nation *Sciouse*, qui s'en est séparée il y a déja long-temps, & qui

luy fait depuis continuellement la guerre. Les *Kriqs* & les *Aſſiniboëls*, ſont alliez enſemble, ils ont les meſmes ennemis & entreprennent les meſmes guerres. Pluſieurs *Aſſiniboëls* parlent *Kriq*, & pluſieurs *Kriqs*, *Aſſiniboël*.

Les *Kriqs* ſont plus nombreux, & leur Païs plus vaſte, ils s'étendent juſques vers le Lac ſuperieur, où pluſieurs vont en traitte. J'en ay vû qui ont eſté au Sault de *ſainte Marie*, & à *Michili Makinak*. J'en ay vû meſme qui ont eſté juſqu'à *Montreal*. La Riviere *Bourbon*, va juſqu'au Lac des *Kriqs*: il faut d'icy vingt ou vingt-cinq jours pour y aller, il en faut trente-cinq ou quarante pour aller chez les *Aſſiniboëls*.

Ces Sauvages ont le corps bien fait, ils ſont grands, robuſtes,

alertes, endurcis au froid & à la fatigue. Les *Assiniboëls* ont de grands traits sur le corps, qui representent des serpens, des oiseaux & diverses autres figures, & qu'ils s'impriment en se piquant la peau avec de petits os pointus, & en remplissant ces piqueures de poussiere de charbon détrempé. Ils sont posez & paroissent avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* sont plus vifs, toûjours en action, toûjours dançans ou chantans. Les uns & les autres sont braves & aiment la guerre. On compare les *Assiniboëls* aux Flamans, & les *Kriqs*, aux Gascons : leurs humeurs ont en effet du rapport à celles de ces deux Nations. Ces Sauvages n'ont point de Villages, ni de demeure fixe. Ils sont toûjours errans & vagabons, vivans de leur chasse & de leur pesche.

L'Esté néanmoins ils s'assemblent sur des Lacs, où ils sont deux ou trois mois ; & ensuite ils vont ramasser de la folle avoine, dont ils font leur provision.

Les Sauvages qui sont plus proches d'icy, ne vivent que de leurs chasses ; ils courent continuellement dans les bois, sans s'arrester dans aucun endroit, ni l'hiver ni l'esté, sinon quand ils font bonne chasse ; car pour lors ils cabannent là, & y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, manque de prévoyance. Ils sont comme les autres, endurcis au froid & accoûtumez à la fatigue ; mais du reste ils sont lâches, timides, faineans, grossiers, & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la Religion qu'ils professent, je crois

qu'elle est la mesme que celle des autres Sauvages : je ne sçaurois encore dire bien précisement en quoy consiste leur Idolâtrie. J'ay sçû qu'ils ont des especes de Sacrifices : ils sont grands jongleurs, ils ont comme les autres l'usage de la pipe, qu'ils appellent *calumet*; ils font fumer le Soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes; ils ont fait fumer nostre Fort, nostre Vaisseau ; je ne puis cependant vous dire rien de certain sur les idées qu'ils peuvent avoir de la Divinité, n'ayant pû l'approfondir. Je vous ajousteray seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux, fort débauchez, qu'ils vivent dans la polygamie & dans un grand éloignement de la Religion Chrestienne.

Par-là vous voyez, mon R. Pere, qu'il sera fort difficile d'esta-

blir la Religion parmi ces Peuples. Je crois que ſi on veut y faire quelque progrez, il faut commencer par les *Kriqs* & les *Aſſiniboëls*. Outre que ces Sauvages ſont en plus grand nombre, il me ſemble qu'ils ne ſont pas ſi éloignez de la Religion : ils ont plus d'eſprit, ils ſont du moins ſédentaires pendant trois ou quatre mois ; on peut former plus aiſément dans leur Païs une Miſſion. Ce n'eſt pas que je ne voye les peines qu'on auroit à s'y eſtablir. Je ne ſçay ſi nos premiers Peres en ont eu autant dans leurs premieres Miſſions du Canada, que celles-cy en promettent. Mais ce n'eſt pas là ce qui nous doit effrayer, Dieu prendra ſoin de nous, & j'eſpere que plus ces Miſſions ſeront pénibles, plus il ſe trouvera de Miſſionnaires qui s'offriront à Dieu pour y eſtre envoyez.

Il me reſte encore, mon R. P. à parler du climat & de la température de ce Païs. Le Fort eſt, comme je l'ay déja dit, vers le cinquante-ſeptiéme dégré de latitude, ſitué à l'embouchure de deux belles Rivieres, mais la terre y eſt tres-ingrate ; c'eſt un Païs tout marécageux & rempli de *Savannes*. Il y a peu de bois, & il y eſt tres-petit. Du Fort, à plus de trente & quarante lieuës, il n'y a point de bois franc. Cela vient ſans doute des grands vents de mer qui ſoufflent ordinairement, des grands froids & des neiges qui y ſont preſque continuelles. Dés le mois de Septembre le froid commence, & il y eſt déja aſſez grand pour remplir les Rivieres de glaces, & les geler meſme quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de Juin ; mais le

froid ne quitte pas pour cela.

Il eſt vray qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds ; (car il n'y a gueres de milieu entre le grand chaud & le grand froid,) mais cela dure peu, les vents de Nord qui ſont fréquens, diſſipent bien-toſt cette premiere chaleur : & ſouvent aprés avoir ſué le matin, on eſt gelé le ſoir. La neige y eſt huit à neuf mois ſur la terre ; mais elle n'eſt pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur cet hyver, a eſté deux ou trois pieds.

Ce long hyver, quoy qu'il ſoit toûjours froid, ne l'eſt cependant pas toûjours également. Il y a ſouvent, à la verité, des froids exceſſifs, pendant leſquels on ne ſe montre pas impunément dehors. Il y a peu d'entre nous qui n'en ayent porté des marques : & un Matelot entre-

autres y a perdu les deux oreilles : mais aussi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaist davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluye ; & qu'aprés certains temps de neige & de poudrerie, (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige, qui s'insinuë par tout,) l'air y est net & clair ; si j'avois à choisir de l'hyver ou de l'esté de ce Païs, je ne sçay lequel je prendrois ; car dans l'esté outre que les chaleurs y sont brulantes, qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid, & qu'on y a rarement trois beaux jours de suite ; il y a encore tant de *Maringuoins* ou Cousins, que vous ne sçauriez sortir sans en estre couvert & piqué de tous costez. Ces moucherons sont icy en plus grand nombre & plus forts qu'en Canada : ajoûtez, que les bois sont pleins d'eau, &

pour peu qu'on avance, on en a ſouvent juſqu'à la ceinture.

Quoyque le Païs ſoit tel que je viens de dire, cela n'empeſche pas qu'on n'y puiſſe vivre aiſément ; les Rivieres ſont pleines de poiſſons, la chaſſe y eſt abondante: tout l'hyver il y a une grande multitude de perdrix, nous en avons bien tué vingt mille. Le Printemps & l'Automne, on y trouve auſſi une multitude prodigieuſe d'Oyes, d'Outardes, de Canards, de Bernaches, & d'autres oiſeaux de riviere. Mais la meilleure chaſſe eſt celle du Caribou ; elle dure toute l'année, & ſur tout au Printemps & dans l'Automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois, & davantage. M. de Serigni nous a dit, que le jour de la Touſſaint & le jour des Morts, il en avoit

bien passé dix mille à une lieuë des cabanes, que ceux du *Poli* avoient de l'autre costé de la Riviere *Bourbon*. Les Caribous ressemblent assez aux Daims, à leurs cornes prés. Les Matelots, la premiere fois qu'ils en virent, en eurent peur & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns : & les Matelots qui ont esté raillez par les Canadiens, sont devenus plus braves & en ont tué aussi dans la suite. Voilà comme Dieu a soin de ces Sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture, en leur envoyant une si grande quantité de gibier, & leur donnant mesme une adresse particuliere pour le tuer.

Outre les Nations qui viennent en traitte à la Riviere de *sainte Therese*, il y en a encore d'autres

qui ſont plus au Nord, dans un climat encore plus froid que celuy-cy, comme les *Ikoviriniouckes*, qui ſont environ à cent lieuës d'icy, mais ils ont guerre avec les Sauvages du Païs, & n'ont point de commerce avec le Fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à coſté des *Ikoviriniouckes*, une autre grande Nation, qui leur eſt alliée : on les appelle les *Alimouſpigui*. C'eſt une Nation nombreuſe : elle a des Villages, & s'étend juſques derriere les *Aſſiniboëls*, avec qui elle eſt preſque toûjours en guerre.

Je ne parle pas bien encore la Langue des Sauvages, & cependant il n'en eſt point venu au Fort, à qui je n'aye parlé de Dieu. J'avois un ſecret plaiſir de l'annoncer à ces pauvres gens, qui n'en avoient jamais entendu parler ; pluſieurs m'ont

écouté volontiers : ils ont du moins connu que je venois à une autre fin que les autres François. Je leur ay dit que j'irois dans leur Païs, pour leur faire connoistre le Dieu que j'adorois, ils en ont esté bien-aises & m'y ont invité. J'ay encore plus de peine à entendre le Sauvage qu'à le parler. Je sçais déja la plus grande partie des mots : M. de la Motte m'en a beaucoup donné, & un Anglois qui sçait fort bien la Langue, m'en a donné bien davantage. J'ay fait un Dictionnaire de tous ces mots, selon nostre alphabet, & pour peu que je fusse avec les Sauvages, je crois que je commencerois à parler aisément, & à entendre leur Langue. J'ay traduit le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, & les Commandemens de Dieu. J'ay seulement baptisé

deux Sauvages adultes, qui sont morts incontinent aprés. J'ay baptisé encore trois enfans, dont deux sont allez au Ciel ; & si j'avois pû aller parmi eux, j'y en en aurois mis davantage.

Nos deux Vaisseaux partirent au commencement de Septembre 1695. pour s'en retourner. Comme il y avoit de l'apparence qu'ils iroient droit en France, j'aimay mieux rester dans le Fort avec les quatre-vingt hommes qu'on y laissoit en garnison, qui d'ailleurs n'avoient point d'Aumosnier. J'estois persuadé, qu'ayant plus de loisir aprés le départ des Vaisseaux, je pourrois apprendre tout-à-fait la Langue des Sauvages, & me mettre en estat d'y commencer une Mission. Dieu ne m'en a pas jugé digne: les Anglois nous vinrent assiéger &

nous prirent. Je vous en ay dit, en repassant en France, le détail, avec l'histoire de nostre prison. Il seroit inutile de vous le répéter icy. Je suis, dans la participation de vos saints sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre trés-humble & trés-obéïssant Serviteur en N. S.
GABRIEL MAREST, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE
DU PERE
JACQUES XAVIER PORTIER, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

Au Pere Fleuriau, de la mesme Compagnie.

A Naxie le 20. de Mars 1701.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous instruire, comme vous le souhaitez, des bénédictions que

Dieu a bien voulu répandre sur les Missions que nous faisons de temps en temps dans les Isles de l'Archipel. Syphanto, Serpho, Thermia, & Andros, sont celles que nous parcourusmes l'année derniere; aidez-nous, mon Reverend Pere, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plû à sa bonté d'y opérer par nostre Ministere.

L'Isle de Syphanto a environ quinze lieuës de tour. C'est un beau Païs, dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau tres-claire : on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le bléd, les légumes, les fruits, les câpres, & le coton y abondent : les limoniers, les orangers, & les autres arbres de cette nature y seroient plus communs, si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroiſt que cette Iſle eſtoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'huy pluſieurs longs ſoûterrains, & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent: on y voit en effet comme des reſtes de fourneaux, où il eſt à croire qu'on épuroit les métaux à meſure qu'on les tiroit de la mine. Monſieur Guyon, Conſul de la Nation Françoiſe, nous a aſſuré, que dans la derniere guerre, un Venitien habile Chymiſte vint en faire l'épreuve ſur les lieux, & que ſur quatre-vingt livres de mine, il luy vit tirer dix-huit livres de tres-bon argent.

Les Peuples de Syphanto ſont humains, affables, & laborieux. Ils parlent un grec fort doux, & un peu moins corrompu que celuy des autres Inſulaires. Toutes leurs habitations conſiſtent

en un gros Bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Chasteau, & en huit gros Villages, où l'on compte environ six mille ames. Les toiles de coton & la poterie font tout leur commerce.

C'est à Syphanto que l'Evesque Grec fait sa résidence ; son Diocese comprend encore huit autres Isles ; sçavoir, Serpho, Micony, Amourgo, Nio, Stampalia, Naphy, Sichyno, & Polieandro. Ce Prélat a environ quarante ans ; il est homme d'esprit, & parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'Isle quarante-cinq Eglises Paroissiales, & chacune est desservie par son Papas particulier. Outre ces quarante-cinq Paroisses, on y voit un grand nombre de Chapelles répanduës çà & là sur les collines & dans les

campagnes; elles ſont propres, & de loin elles font un tres-bel aſpect; aux feſtes des Saints dont elles portent le nom, on y célébre le ſaint Sacrifice de la Meſſe, & cette dévotion y attire beaucoup de Peuples.

Cette Iſle a encore cinq Monaſteres, trois d'hommes, & deux de filles. Le plus conſidérable eſt placé au centre de l'Iſle; il eſt bien baſti, & ſon Egliſe qui eſt dédiée à Noſtre-Dame eſt fort propre. Il eſt habité par douze Caloyers, * & par cinq Preſtres ſeculiers. Le ſecond Monaſtere n'eſt que de quatre Caloyers, il eſt dédié à ſaint Helie, & eſt placé ſur la cime d'une montagne fort élevée. Le troiſiéme eſt abandonné, parce qu'il eſt maintenant ſans aucun revenu. En Grece, c'eſt du Corps

* Moines Grecs.

des Religieux que se prennent les Evesques. Et s'il arrivoit qu'on fist choix d'un Prestre seculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'Habit de Religieux, & de faire Profession dans quelque Monastere.

Les deux Monasteres de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de Religieuses dans l'un, & vingt dans l'autre : elles sont toutes d'un âge fort avancé, & ne subsistent que de leur travail : elles ont de la vertu & de la pieté, mais peut-estre en auroient-elles davantage, si les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles, & d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoyque leurs Monasteres soient sans closture, on n'a jamais oüi dire, qu'elles ayent receu la moindre insulte depuis leur éta-

bliſſement. Les Infideles ont icy un extréme reſpect pour les endroits où habitent les femmes, & ce ſeroit parmi eux un crime énorme, que d'y rien faire qui fuſt contre la bien-ſéance.

Le rit latin eſt fort tombé à Syphanto ; il n'y en a que deux petites Egliſes, l'une dans le Chaſteau dediée à ſaint Antoine, & deſſervie par un Vicaire, qui releve de l'Eveſque latin de Milo ; l'autre qui eſt à la campagne, & qui eſt dédiée à la ſainte Vierge. On ne trouve dans l'Iſle que ſix familles latines, encore y ſont-elles venuës d'ailleurs. Il n'en eſtoit pas ainſi autrefois ; le rit latin y floriſſoit ; la famille des Gozadini qui commandoit le Païs eſtoit toute latine, mais depuis l'invaſion des Turcs ; leurs deſcendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont

peu à peu dégénerez , & sont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24. de Juillet, que nous abordasmes à Syphanto le P. Luchon & moy, avec le sieur Deslandes , qu'on nous avoit donné pour les operations manuelles de la Chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La premiere chose que nous fismes, fut de rendre visite à l'Evesque Grec, & de lui demander la permission d'exercer les fonctions de nostre Ministere. Son accueil fut d'abord assez froid, mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçusmes plus d'honnestetez.

Avant nostre départ de Constantinople , Monseigneur l'Archevesque de Spiga, Vicaire Patriarchal pour le saint Siége dans toute l'étenduë du Patriarchat de Constantinople, avoit eu la

bonté de nous munir d'une Patente la plus ample & la plus honorable que nous puſſions déſirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ſes pouvoirs.

D'un autre coſté, M. de Feriol Ambaſſadeur du Roy à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en ſon nom, pour la ſeureté de nos perſonnes. Ce digne Miniſtre, également zélé pour l'honneur de la Religion, & pour celuy du nom François, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous eſtions ſous la protection de Sa Majeſté, & que non ſeulement on euſt à nous laiſſer aller & venir, ſéjourner, partir quand, & où il nous plairoit; mais qu'il prioit encore qu'on nous rendiſt par tout tous les bons offices dont nous pourrions avoir beſoin.

Le Bourg fut le premier endroit où nous crusmes devoir commencer nostre Mission : nous avions eu soin auparavant de faire achepter tout ce qui estoit necessaire pour nostre subsistance, afin de n'estre à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Eglise les plus gratuites, estoient charmez de nostre desinteressement. Convaincus par-là que l'unique vûë que nous avions, estoit de les remettre dans la voye du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les Sermons, que nous faisions chaque jour à une grande foule de Peuples, qui se rassembloient de divers endroits de l'Isle ; la doctrine Chrestienne, que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distributiõ gratuite de nos

remedes, firent noſtre unique oc, cupation pendant trois ſemaines, L'Eveſque s'invita lui-meſme pluſieurs fois à nos diſcours, & touché des ſentimens de componction, dont ſon peuple donnoit des marques ſenſibles par les larmes qu'il répandoit, il fit ſouvent noſtre éloge en preſence des Auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la ſanctification de ceux que le Seigneur avoit confié à ſes ſoins.

C'eſt ce qui nous engagea à parcourir tous les Villages de l'Iſle, qui n'avoient pas un moindre beſoin de ſecours. Le P. Luchon preſchoit matin & ſoir à un grand Peuple, qui accouroit en foule à ſes prédications ; les Egliſes n'eſtant pas aſſez vaſtes pour contenir la multitude de ſes Auditeurs, il ſe vit ſouvent obligé de preſcher en pleine campagne.

Le ſilence avec lequel ils l'écoutoient, n'eſtoit interrompu que par leurs gémiſſemens & leurs larmes. Nous paſſions le reſte de la journée à inſtruire les enfans, à viſiter les malades, & à parcourir les differentes maiſons, où pluſieurs familles s'aſſemblent pour travailler. Là nous les inſtruiſions de leurs devoirs, & nous répondions à toutes leurs difficultez par maniere de converſation, & ſans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur eſtoient gueres moins utiles que les Prédications publiques. L'uſage fréquent des Sacremens, dont il y avoit plus de vingt ans que pluſieurs ne s'eſtoient approchez, le changement des mœurs, & la reformation de pluſieurs abus groſſieurs, furent le fruit ſolide que nous retiraſmes de nos travaux.

Aprés deux mois & demi, que nous employaſmes dans de ſemblables exercices, nous cruſmes qu'il eſtoit temps de nous tranſporter dans les autres Iſles du voiſinage. A la premiere nouvelle de noſtre départ, ces bonnes gens s'aſſemblerent en foule autour de nous : Preſtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient, comme ils auroient pû faire dans » une calamité publique : Vous » eſtes nos Peres, nous diſoient- » ils, vous eſtes les Anges de nos » maiſons, & les guides de noſ- » tre ſalut, ayez pitié de nous, » au nom de JESUS-CHRIST, ne » nous abandonnez pas. Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraye tendreſſe, que nous ne puſmes nous-meſmes retenir nos larmes. Nous les conſolaſmes un peu, en leur faiſant eſpérer, que nous

reviendrions bien-toſt les voir, & que nous pourrions meſme fixer parmi eux noſtre demeure, afin de les entretenir dans les bons ſentimens où nous les laiſſions. Mais avant que de conſentir à noſtre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoiſſance, par une Patente qu'ils nous expediérent, & qui fut ſignée de cinquante-trois perſonnes, parmi leſquelles ſe trouvent les Curez & les principaux de l'Iſle. La voici traduite mot à mot de l'original grec.

« Nous Primats & Chefs du Peuple, ſouſſignez, rendons de tres-humbles actions de graces à la miſericorde Divine, de ce qu'elle nous a procuré un ſi grand ſecours, en nous envoyant les RR. PP. Jacques Xavier Portier, & Jean Lu-

» chon, Religieux François ; de
» la Compagnie de Jesus. La
» justice, la reconnoissance, & la
» vérité, nous obligent à rendre
» témoignage à tout le monde,
» qu'ils se sont comportez ici en
» dignes Ministres de l'Evangile,
» au grand avantage de toute
» nostre Isle : ils ne cherchent
» que la pure gloire de Dieu, &
» le salut des ames ; leur conver-
» sation est fort édifiante, leurs
» avis tres-salutaires, & leur doc-
» trine tres-saine : leur applica-
» tion infatigable & desinteres-
» sée à prescher dans les Eglises,
» dans les carrefours, & dans les
» maisons, à confesser, à visiter
» les pauvres & les malades, nous
» a fort édifiez ; & nous sommes
» tous consolez de voir les grands
» fruits qu'ils ont faits ici : ils
» nous ont assistez non-seulement
» pour les besoins de l'ame ; mais

encore pour ceux du corps :«
leur maison a toûjours esté ou-«
verte à tous les malades, aus-«
quels ils ont distribué avec«
bonté d'excellens remedes,«
sans vouloir d'autre recompen-«
se que celle, que Dieu reserve «
à leur grande charité; ensorte«
que nous les regardons comme«
les Medecins de nos ames & de«
nos corps, comme nos Peres,«
& comme de nouveaux Apos-«
tres. Les loüanges & les béné-«
dictions, que toute nostre Isle«
leur donne, les prieres & les lar-«
mes avec lesquelles nous les ac-«
compagnons, marquent assez«
combien nous sommes touchez«
de ce qu'ils ont fait pour nous.«
Nous voudrions bien pouvoir«
les retenir ici; mais leur zele«
qui embrasse tout le monde,«
ne le permet pas. Heureux les«
Peuples qui pourront, comme«

» nous, voir les bons exemples,
» & entendre les ſaints diſcours
» de ces Serviteurs de Dieu!
» Nous reconnoiſtrons pour nos
» legitimes Freres en JESUS-
» CHRIST, tous ceux qui leur
» feront le bon accueïl qu'ils
» méritent. En foy de quoy, nous
» leur avons donné ce préſent
» écrit, ſigné de noſtre main, à
» Syphanto le 17. Septembre de
» l'année 1700.

Ici étoit le ſeing de cinquante-trois perſonnes.

Aprés les adieux réciproques, nous deſcendiſmes dans noſtre Barque, & nous priſmes noſtre route vers Serpho. Cette Iſle a bien douze lieuës de circuit: le terroir en eſt ſec, montagneux, & rempli de rochers; autant que Syphanto eſt riant & agréable à la vûë, autant l'aſpect de Serpho eſt-il triſte & affreux. On n'y re-

cueille presque point de bled ni de vin, & on n'y voit que tres-peu d'arbres. Il y a du bestail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celuy-là. Ces animaux ne broutent que les herbes & les arbrisseaux qui s'échapent çà & là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres, & leur toison est fort belle & fort fine. Il croist aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année, on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges, telles que sont toutes celles des Isles, où il est rare d'en trouver de grises. L'Isle a encore des mines de fer, & deux tres belles mines d'aymant.

La principale demeure des Serphiotes est dans un gros Bourg, situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à prés d'une lieuë de la mer, & dans un

Village éloigné du Bourg d'environ une lieuë. L'un & l'autre contiennent environ huit cens personnes. Le Peuple est pauvre & grossier : Il parle un Grec fort corrompu, & le prononce d'un ton qui a je ne sçay quoy de niais, qui fait rire.

L'Isle est gouvernée, pour le spirituel, par un Vicaire de l'Evesque de Syphanto. Sa jurisdiction s'étend sur cinq ou six Paroisses fort pauvres & fort mal entretenuës. A deux lieuës du Bourg se trouve le Monastere de saint Michel, habité par cent Caloyers. Quand nous y allasmes nous n'y trouvasmes que le seul Abbé, les Religieux estant occupez au dehors, partie à la queste dans les Isles voisines, partie à la garde des troupeaux & au labourage. Il est bon de remarquer ici, que quoiqu'en

France on comprenne tous les Moynes Grecs ſous le nom de Caloyers, il n'en eſt pas de meſme en Grece ; il n'y a que les Freres qui s'appellent ainſi ; car pour ceux qui ſont Preſtres, ils ſe nomment Jeromonaches. Cependant pour m'accommoder à l'uſage de France, je leur donneray indifferemment à tous le nom de Caloyers.

Dez que nous fuſmes arrivez à Serpho, nous cherchaſmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvaſmes un fort bas & fort obſcur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, & qui eſtoit ſi fort dépourvû de toutes choſes, que nous ne puſmes y avoir un bout de natte pour nous coucher deſſus. Nous allaſmes enſuite viſiter le Vicaire. Les Epitropes ou Primats, & le Vayvode Turc nous

firent beaucoup de careſſes. Quelques remedes que nous donnaſmes à ce dernier, nous l'affectionnerent entierement, & il s'offrit de luy-meſme à nous ſeconder de ſon autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois ſemaines que nous demeuraſmes à Serpho, nous preſchions deux fois le jour; le toict d'une maiſon nous ſervoit de chaire, & nous avions la conſolation de voir ce bon Peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand ſilence, & avec toutes les marques d'un cœur veritablement touché. Ce fut là, encore plus qu'à Syphanto, qu'il nous fallut rendre les choſes palpables, & les propoſer dans la plus naïve ſimplicité. Le reſte de la journée ſe paſſoit à faire des inſtructions familieres dans les mai-

ſons que nous parcourions l'une aprés l'autre, à consoler les malades, à leur porter des remedes, & à rassembler les enfans pour leur faire le Catechisme. Tous les Habitans de l'Isle profiterent de la Mission, & approcherent des Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie, avec des sentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous sortismes de Serpho, plus consolez que je ne puis vous l'exprimer ici, le Peuple nous comblant de benedictions, & remerciant Dieu mille fois, de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho, nous allasmes à Thermia, qui en est éloignée de douze lieuës. Cette Isle a pris son nom des Thermes, ou Bains d'Eaux-Chaudes, qui la rendoient autrefois célebre. Elle a

quatorze à quinze lieuës de tour. Le Païs quoyque cultivé, n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit gueres que du froment & de l'orge. Le vin y est mauvais, & on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Isle, & à deux lieuës de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le Nord & le Couchant, paroist sur une éminence, un reste de vieux Chasteau, avec plusieurs maisons ruïnées, & les masures de deux Eglises Latines. Vers le Midi on trouve les ruïnes d'une ancienne Ville, qui doit avoir esté spacieuse & bien bastie.

Thermia est de la dépendance de l'Evesché de Zia, Isle assez voisine, & où l'Evesque réside. Dans le Bourg, il y a treize Paroisses Grecques, & quatre dans

le Village, avec cinq Monasteres de Caloyers. Il n'y a dans toute l'Isle qu'une Eglise Latine, desservie par un Vicaire, qui releve de l'Evesque de Tine, Venitien. Le Rit Latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A nostre arrivée dans l'Isle, nous allasmes voir le Supérieur Ecclésiastique : c'est un homme d'esprit, que son mérite personnel, & ses grands biens mettent fort au-dessus des autres Prestres Grecs. Les plus considérables de l'Isle, qui estoient alors chez luy, furent témoins de l'acceuil obligeant qu'il nous fit, & des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençasmes aussi-tost nostre Mission. Nous preschions tous les jours à nostre ordinaire chacun sur le parvis d'une Eglise, où se rendoient de

toutes parts une foule de Peuples, qui venoient entendre les nouveaux Prédicateurs. Un Abbé fort respecté dans l'Isle, qui s'estoit démis d'un Evesché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, estoit le plus assidu de nos Auditeurs ; ce vertueux Prélat nous suivoit par tout : il avoit mesme le zele de prescher aussi, & il ne manquoit pas dans ses discours de faire l'éloge de nostre doctrine & de nostre Ministere.

Aprés plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulieres, les Confessions devenoient si fréquentes, que nous ne pouvions y suffire. Les Ecclésiastiques & les Séculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au Tribunal de la Pénitence, au sortir duquel ils avoüoient

publiquement, qu'ils comptoient pour rien toutes leurs Confessions passées, & qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mist la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de Confessions fit descendre de son Monastere un vieux Moine, ancien Confesseur du Païs, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retireroit une bonne retribution : car parmi les Grecs, les Confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs Pénitens de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche, pour avertir de son arrivée ; il fut contraint de s'en retourner à son Monastere les mains vuides.

Parmi les malades que nous

visitions, il y en eut un chez qui nous allions souvent, plustost pour nous édifier, que pour l'instruire. Le pauvre homme estoit perclus de tous ses membres, & tourmenté de douleurs tres-aiguës. Quand nous vinsmes à luy offrir quelques remedes pour le » soulagement de ses maux. Hé, » mes Peres, nous répondit-il, » en nous regardant d'un air » plein de douceur & de respect, » que vous ai-je fait pour vou» loir m'enlever la matiere de » mon merite ? Je ne suis pas di» gne, il est vrai, de la grace que » Dieu me fait de m'éprouver » par ces douleurs passageres ; » mais puisqu'il a plû à son infinie » misericorde de me les envoyer, » est-ce à moy de chercher à en » estre soulagé. Ayez soin de mon » ame, mes Peres, &, je vous » prie, laissez-là mon corps. Il

faut vous l'avoüer, mon R. Pere, ces discours pleins d'une foy si vive, & d'autres semblables qu'il nous tenoit, toutes les fois que nous le visitions, nous faisoient adorer profondément les secrets de la Providence de Dieu, qui sçait se conserver des ames choisies, dans les endroits mesmes qui semblent estre le plus délaissez.

Aprés avoir fait heureusement la closture de nostre Mission, dans le Bourg de Thermia, nous nous rendismes au Village qu'on nomme *Silaka.* Ce Village est basti sur deux petites collines, qui se font face l'une à l'autre, & qui sont séparées par un torrent. Le Pere Luchon preschoit d'un costé devant la premiere Eglise, & moy de l'autre costé je montois, comme à Serpho, sur le toict d'une maison, d'où je par-

lois à un grand nombre d'Auditeurs. Leur ſilence, leurs ſoûpirs, les bénédictions dont ils nous combloient, me rempliſſoient de conſolation.

Nous ne fuſmes pas long-temps ſans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en ſi grande foule pour ſe confeſſer, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques moments de repos.
» Helas, mes Peres, nous di-
» ſoient ces bonnes gens, avec
» une certaine naïveté qui nous
» charmoit, Combien y a-t-il
» que nous diſions à Dieu : Sei-
» gneur, envoyez-nous quel-
» qu'un, qui nous apprenne à
» vous honorer & à vous ſervir :
» C'eſt vous, mes Peres, que
» Dieu nous a envoyez, & nous
» reconnoiſſons maintenant qu'il
» s'eſt laiſſé fléchir à nos priéres.

Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur stile figuré : Vous autres, mes « Peres, vous estes des vases « fermez, d'où rien de ce qu'on « y met ne s'exhale au dehors : « on peut sans peine vous ou- » vrir sa conscience, parce qu'on « est sûr, que vous jettez tout « dans un abysme profond, d'où « rien ne remonte jamais. Vous « ne nous demandez que nostre « conversion, & les autres nous « demandent nostre argent. Ils « avoient quelque raison, les Confesseurs du Païs ne sont pas assez discrets, & leurs exactions vont à des excez qu'on à peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains pechez.

Nous ne passasmes que huit jours dans ce Village, aprés quoy

nous retournaſmes au Bourg, pour paſſer de-là à Andros ; il nous euſt eſté impoſſible d'y aborder ſi nous euſſions differé plus long-temps noſtre départ. Une foule incroyable de Peuples nous ſuivit juſqu'à noſtre Barque. Avant que d'y entrer, nous leur fiſmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la Miſſion, & nous leur laiſſaſmes quelques livres propres à s'en rappeller le ſouvenir. Il fallut enſuite ſe ſéparer, ce qui ne put ſe faire ſans verſer de part & d'autre beaucoup de larmes.

L'Iſle d'Andros eſt à vingt lieuës de Thermia. Les montagnes y ſont tres-hautes, les vallons fort agréables. Ils ſont ſemez de quantité de maiſons de campagne, & de beaux jardins que des ruiſſeaux qui y ſerpen-

tent, entretiennent dans une continuelle fraiſcheur. On y trouve beaucoup d'Orangers, de Limoniers, de Cedres, de Figuiers, de Grenadiers, de Jujubiers, & de Muriers, la pluſpart d'une groſſeur ſurprenante. Les huiles y ſont excellentes; le bled, les herbages, & les légumes y croiſſent en abondance.

A la pointe de l'Iſle qui regarde Capodoro, Promontoire de Negrepont, eſt le Port de Gavrio, capable de contenir une Armée navale. C'eſt dans ce Port que pendant la derniere guerre, les Venitiens firent hyverner leur Flotte. Les environs du Port ſont fort déſerts: toute l'Iſle n'eſt meſme gueres peuplée, eu égard à ſa grandeur; car on n'y compte que cinq mille ames. Le Bourg, ou comme on l'appelle, la Ville d'Andros, eſt

réduite à cent maiſons, baſties au Nord, ſur une langue de terre, qui avance dans la Mer, & qui forme à ſes deux coſtez deux petites Bayes aſſez peu ſûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruïnes d'un vieux Chaſteau, baſti à la maniere des anciennes Forteresſſes. Dans l'enceinte de la Ville, s'éleve un Palais aſſez beau, auquel il ne manque preſque que le toit: les feneſtres en ſont reveſtuës de beau marbre ciſelé. Les murailles ſont preſque par tout ſemées des Armes & des Chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette Iſle, & qui depuis l'invaſion des Turcs ſont venus s'établir à Naxie. A quatre lieuës de la Ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Appano Caſtro: c'eſt un nom commun dans ces Iſles,
à

à tout ce qui est anciennement basti sur quelque lieu élevé.

Il y a prés de cent ans, que l'Isle n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appella quelques familles Albanoises, qui s'y sont multipliées, & qu'on partagea ensuite en deux Villages, à trois lieuës l'un de l'autre, l'un qu'on appelle, *Arna*, & l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'Isle descendent d'une centaine de familles venuës autrefois d'Athesnes: ils possedent les plus riches terres, ce qui fait que le Peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la Ville, où ils ne viennent que pour traitter des affaires publiques, ou de leur négoce. Il y a vingt & cinq ans qu'un Corsaire de la Ciotat vint piller la Ville. Depuis ce temps-là,

ils ont basti à la Campagne de petits Chasteaux en forme de Tours, pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces Tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les Missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent, & à les entretenir de leur salut.

Andros a un Evesque qui réside d'ordinaire dans la Ville. Outre plusieurs petites Eglises Grecques qui sont dans l'Isle, il y a deux grands Monasteres de Religieux : le premier nommé *Agra*, est à deux lieuës du Port Gavrio ; l'Eglise en est belle & est dédiée à Nostre-Dame. Le second Monastere, qui est à une lieuë de la Ville, s'appelle *Panachrando*. Il y a aussi à Andros un Evesque Latin, qui est depuis quelque temps absent de son Diocese. Il a un Vicaire qui

gouverne pendant ſon abſence.

On comptoit autrefois dans l'Iſle environ huit cens familles du rit Latin : la pluſpart de ces familles ont eſté eſteintes par une peſte generale qui affligea l'Iſle ; les autres ſe ſont exilées d'elles-meſmes pour fuïr la perſécution des Grecs, ou bien elles ont embraſſé le rit Grec. Il n'y a plus maintenant du rit Latin, que la famille du Seigneur Nicolo della Grammatica. Il eſt vray qu'elle eſt nombreuſe, & que ce Seigneur donne un grand crédit au rit par ſa fermeté à le maintenir, autant que par ſon mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'Iſle.

Nos Peres de Scio avoient autrefois dans la Ville une maiſon avec une petite Egliſe dediée à S. George, qu'ils ont eſté obligez d'abandonner. Ces Peres,

nez la pluſpart ſujets du grand Seigneur, avoient de grandes meſures à obſerver, & eſſuyoient ſouvent de cruelles injuſtices. Les RR. PP. Capucins y avoient auſſi un hoſpice, qu'ils ont quitté & repris à diverſes fois. Un de leurs Peres plein de vertu & de zele, y eſt venu depuis peu, & nous avons eu la conſolation de l'embraſſer. Les Andriotes ſouhaitent depuis long-temps nous voir établis dans leur Iſle : mais noſtre pauvreté, & la diſette d'ouvriers Evangéliques ne nous permettent pas de ſonger à cet établiſſement : nous y ſuppléerons par ces ſortes d'excurſions frequentes, qui produiſent toûjours de grands biens, & qui ne ſont à charge à perſonne.

En arrivant à Andros, nous allaſmes ſelon noſtre couſtume rendre nos reſpects à l'Eveſque

Grec. Ce Prélat nous receut de la maniere du monde la plus obligeante, & nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui est pour les Grecs un temps de jeusne, que nous commençasmes nos Prédications dans les deux principales Eglises. L'Evesque s'y trouvoit toûjours des premiers. Comme nostre but principal estoit de réformer les abus & les desordres les plus communs du Païs, c'estoit aussi ce qui faisoit la matiere de tous nos Sermons, & des instructions particulieres que nous faisions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bien-tost un grand changement dans les mœurs. L'usage des Sacremens, les reconciliations sinceres, les

promptes reſtitutions, & l'éloignement des Concubines furent des marques non équivoques de converſion. Un des principaux de l'Iſle nous fit alors un compliment qui nous ſurprit. Mes Peres, nous dit-il en nous ſaluant, » vous eſtes les deux meſmes que » je vis en ſonge il y a trois ſemaines, j'entendis alors une » voix qui me diſoit interieurement : voilà ceux que j'ai envoyez pour te convertir, ne » manque pas de mettre ta conſcience entre leurs mains, ſi tu » perds cette occaſion, tu es perdu toy-meſme. Soit que ce ſonge fut l'effet d'une imagination frappée, ſoit que ce fut veritablement un avertiſſement du Ciel, il fit une Confeſſion générale de toute ſa vie, & nous beniſmes mille fois le Dieu des miſericordes, qui ſe ſert de tout

pour conduire les ames au ſalut.

Cette Miſſion eſtant ainſi terminée, nous partiſmes pour *Arna*, Village des Albanois, où nous n'arrivaſmes que fort tard, & extrémement fatiguez ; car nous euſmes à grimper une montagne haute de trois lieuës, portant noſtre Chapelle & la caiſſe de nos remedes ; & deux autres lieuës à faire, en deſcendant de la montagne, par des ſentiers fort roides & tout couverts de broſſailles & de rochers. Nous nous trouvaſmes enfin dans le Village au milieu d'un Peuple fort pauvre, & d'une groſſiereté extréme, qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui eſtoit un Dimanche, nous nous rendiſmes aux deux principales Egliſes, où un grand Peuple eſtoit aſſemblé : nous leur déclaraſmes d'a-

bord, que le ſeul deſir de leur ſalut nous avoit attirez dans leur Village ; que nous ne leur ſerions point à charge ; & que pour l'adminiſtration des Sacremens, pour nos inſtructions, & pour les remedes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs priéres.

Ce premier début gagna entierement leur confiance : toutes les maiſons nous furent ouvertes, & on y écoutoit nos Inſtructions avec une avidité ſurprenante. Au bout de quatre jours, nous fuſmes accablez des confeſſions qu'il fallut entendre, dont la pluſpart eſtoient générales. Helas ! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignez de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en Chreſtiens. Rien ne nous touchoit davantage, que de les voir venir du fond

de leur vallée au travers des ravines qui sont affreuses au mois de Decembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour se confesser, & proposer leurs doutes.

L'abandon où les Superieurs Ecclesiastiques laissent ce pauvre Peuple, est digne de compassion. Une seule fois l'année, qui est le Jeudy saint, quelques Caloyers des deux Monasteres, qui sont dans l'Isle, parcourent la vallée pour y entendre les Confessions. Quelques-uns d'eux ignorent mesme jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des pechez grossiers: puis ils demandent aux Pénitens une certaine somme d'argent: quand elle est payée, la Confession est censée faite. Souvent mesme ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun

détail, ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente : que le Pénitent dise oüy, & en mesme temps qu'il présente la rétribution stipulée, tout est fini, & on luy dit de faire place à un autre. Nous avons tasché de remedier à un abus si criant, & à plusieurs autres semblables, dont il seroit trop long de faire icy le détail.

Trois semaines se passerent dans les exercices ordinaires de nostre Mission; comme nous estions sur le point de retourner à la Ville, nous donnasmes un de nos Catéchismes Grecs à l'Epitrope de la Vallée, & il nous promit de le lire tous les Dimanches à la Messe dans la principale Eglise. Ce sera le moyen de conserver parmi ces Peuples, les sentimens de piété

& de Religion que nous avons tasché de leur inspirer.

Dez que nous fusmes de retour à la Ville, toutes nos vûës se tournerent vers *Apano Castro*, où nous sçavions que les besoins estoient pressans. *Apano Castro*, est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de Hameaux. Sur le penchant de ces collines sont basties quinze à vingt Tours des Principaux de l'Isle. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'Eglise ou de Temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, & paroist d'un bon goust. Le pavé est d'un marbre blanc & noir tres-poli, qui represente des roses & des fleurons travaillez avec beaucoup de délicatesse. Les gens du lieu assurent qu'en foüillant les ruïnes de la

partie du Temple qui s'eſt écroulée, on y trouva une Image de Noſtre-Dame, qui eſt depuis ce temps-là en grande vénération dans le Païs.

Nous trouvaſmes à *Apano Caſtro* des cœurs bien préparez, & dans leſquels on ne jettoit point inutilement la ſemence Evangélique. Chacun mit ordre à ſa conſcience, & nous promit de ſuivre le plan que nous donnions d'une vie Chreſtienne. L'Eveſque ayant ſçû que nous avions fait un abregé des principaux articles de la Foy, & des obligations du Chriſtianiſme, nous le demanda pour le faire lire chaque Dimanche aprés la Meſſe, dans toutes les Paroiſſes. Les plus diſtinguez de l'Iſle qu'on nomme *Archos*, furent ſi touchez du premier Sermon qu'on leur fit

ſur leurs injuſtices, que dez-lors ils prirent des meſures convenables, pour réparer le tort qu'ils avoient fait au Peuple par leurs violentes exactions. Pluſieurs d'entre-eux nous amenerent toute leur famille pour ſe confeſſer. Le plus conſiderable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune perſonne eſtimable dans le monde. Cette vertueuſe fille proteſte qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que JESUS-CHRIST: Elle a déja refuſé les plus riches partis de l'Iſle. Son Pere ne veut pas forcer ſes inclinations; mais auſſi il ne peut ſe réſoudre à la mettre dans un Monaſtere des Religieuſes de ſon Rit. Il a oüi dire, que des Religieuſes Françoiſes doivent venir fonder un Monaſtere à Na-

xie : il m'a ſouvent demandé des nouvelles de cet établiſſement, en m'aſſurant que ſon intention eſtoit de leur donner ſa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage, ſi elle euſt embraſſé cet état.

Voilà, Mon Révérend Pere, une partie de ce qui s'eſt paſſé dans le cours de cette Miſſion. C'eſt par une bénédiction particuliere de Dieu, que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces Peuples : car les Grecs, tant ſéculiers qu'Eccleſiaſtiques, ſont élevez dans une averſion comme naturelle pour les Latins ; cependant nous avons eſté bien receus par tout, & plus regrettez encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vaſtes contrées, ſi nous eſtions ſecourus d'un plus grand

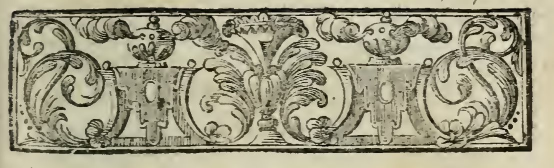
nombre d'Ouvriers Evangeliques! Faites réfléxion, je vous prie, Mon Reverend Pere, que la Mission de Constantinople, comprend plus de cent mille ames, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, & à Santorin plus de huit mille; sans parler des Missions que nous venons de faire, où nous avons eu à traitter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints Patrons de la Grece, qui voyent du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de Païs, autrefois si fervens & si catholiques, d'obtenir de Dieu, qu'il daigne toucher les cœurs de ceux, qui ont en quelque sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'ames, & qui peuvent y contribuer, les uns par leurs charitez,

les autres par leur zéle à ne pas laisser périr une si vaste moisson, faute d'Ouvriers pour la recueillir. Je suis avec respect dans l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres humble & tres-obéïssant serviteur en N. S.
J'ACQ. XAV. PORTIER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

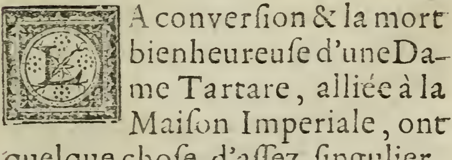


EXTRAITS

DE QUELQUES LETTRES Ecrites ces années dernieres de la Chine & des Indes Orientales.

DU PERE BOUVET.

A Pekin le 10. Juillet 1710.



LA conversion & la mort bienheureuse d'une Dame Tartare, alliée à la Maison Imperiale, ont quelque chose d'assez singulier, pour que je vous en fasse le recit, & je me flatte qu'il ne

vous ſera pas déſagréable.

Lors que les Tartares Mantchoux ſe rendirent maiſtres de la Chine, le jeune Conquérant voulant gagner le cœur de ſes nouveaux Sujets, adopta un nom Chinois, pour lui & pour toute la Maiſon Imperiale. Il choiſit pour cela le nom de *Tchao*, qui eſt à la teſte du *Pekia Sim*; c'eſt à dire, du Catalogue des cent noms qui partagent toutes les Familles de l'Empire.

La Dame, dont j'ay à vous entretenir, avoit épouſé un Seigneur du Sang Royal, qui pour marque de ſa haute extraction, portoit une ceinture rouge. Cette Dame s'appelloit *Tchao taï taï*, du nom que portoit ſon mari, & qui eſt commun à toute la Famille de l'Empereur.

Il y a quelques années qu'accablée de chagrin de voir ſon

mari livré à des Concubines, qu'il aimoit uniquement, elle prit la résolution d'attenter sur sa propre vie, & de terminer ses ennuis par une prompte mort. C'est une coustume assez ordinaire parmi les Dames de la Chine qui se croyent malheureuses.

Abandonnée à son desespoir, elle estoit sur le point de se donner le coup mortel, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-mesme, une Dame qui sembloit descendre du Ciel. Sa teste estoit couverte d'un voile qui traisnoit jusqu'à terre, sa démarche estoit majestueuse, & avoit je ne sçay quoi au dessus de l'humain : elle estoit suivie de deux autres Dames qui se tenoient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la Dame *Tchao*, & la frappant doucement de la

main : *Ne craignez rien ma fille*, lui dit-elle, *je viens vous délivrer de ces penſées ſombres, qui vous perdroient ſans reſſource* : & aprés ces mots elle ſe retira.

La Dame *Tchao* reconduiſit ſa bienfaictrice juſqu'à la porte de ſon appartement, & à l'inſtant elle ſe trouva dans une aſſiette tranquille, & dans un calme d'eſprit qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Elle appella ſur le champ pluſieurs de ſes Eſclaves, qui avoient entendu confuſément quelques-unes de ces paroles, & elle leur fit part de ce qui venoit d'arriver. Mais comme elle n'avoit encore nulle connoiſſance de la Religion Chreſtienne, elle s'imagina que c'eſtoit une apparition de quelque Divinité du Paganiſme, qui avoit veillé à ſa conſervation.

Elle ne ſe détrompa que cinq

ans aprés, dans une visite qu'elle rendit à une de ses Parentes, qui estoit Chrestienne, & d'une pieté tout à fait exemplaire. Ayant apperçû à son oratoire une Image de la sainte Vierge, & ayant reconnu dans cette Image le portrait de sa Liberatrice qu'elle avoit toûjours présent à l'esprit, elle se prosterna sur le champ, & frappant la terre du front: *Voilà*, s'écria-t-elle, *voilà celle à qui je dois la vie:* & dés-lors elle prit le dessein d'embrasser le Christianisme.

Elle eut bien-tost appris les principaux articles de la Foy, & les prieres ordinaires des Chrestiens; mais elle n'eut pas la force de surmonter le seul obstacle qui lui restoit à vaincre. Il s'agissoit non seulement de renoncer aux Idoles, mais encore d'en briser deux qui estoient

regardez comme les Divinitez protectrices de ſa Maiſon : & c'eſt à quoi elle ne put ſe réſoudre, craignant d'encourir par-là l'indignation de ſa Famille.

Malgré cette infidelité à la grace, Dieu luy inſpira encore de nouveaux deſirs de converſion, par le moyen de cette Dame Chreſtienne ſa Parente, dont je vous ay parlé. Une petite fille que la Dame *Tchao* avoit adoptée, & qu'elle aimoit tendrement, tomba dangereuſement malade. La Dame qui eſtoit Chreſtienne lui procura le bonheur de recevoir le bapteſme; l'enfant mourut peu de jours aprés avoir eſté baptiſée, ſans que la mort eut tant ſoit peu défiguré ſon viſage. A cette vuë la Dame *Tchao* ſentit redoubler toute ſa tendreſſe, & dans le premier tranſport de ſa

douleur : *Helas !* dit-elle, *je me consolerois, si j'avois quelque esperance de la revoir du moins aprés ma mort. Rien de plus aisé*, répondit la fervente Chrestienne, *cet enfant a receu le Baptesme, & son ame purifiée par cette Eau salutaire, est certainement montée au Ciel : il ne tient qu'à vous, Madame, d'avoir le mesme avantage : dés-lors la Porte du Ciel vous sera ouverte, & vous verrez éternellement celle qui fait aujourd'huy le sujet de vostre affliction.*

Ces paroles dites à propos rappellerent à l'esprit de la Dame affligée, le souvenir de la grace qu'elle avoit recuë de la Mere de Dieu, & de la résolution qu'elle avoit prise de se faire Chrestienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de son Idole favorite, & pour ne l'avoir plus devant les yeux,

elle l'envoya à une Dame de ſes amies.

Peu de temps aprés ſe voyant dans un eſtat de langueur, que lui avoit cauſé une aſſez longue maladie, elle demanda avec inſtance le Bapteſme, qu'on lui avoit differé pour de bonnes raiſons. Elle s'y eſtoit diſpoſée par une foy vive, & par un parfait renoncement à toutes les ſuperſtitions des Idolaſtres. Cependant le Miſſionnaire lui fit dire, que les Catechumenes, en renonçant aux Idoles, ne pouvoient ni les garder, ni les donner à d'autres; elle envoya auſſitoſt chercher celle qu'elle avoit donnée; & elle la mit en pieces, auſſi-bien que les deux autres, que des conſidérations humaines lui avoient fait retenir dans ſa maiſon.

Comme ſes forces diminuoient

chaque jour, & qu'on commençoit à craindre pour ſa vie, le Miſſionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long temps ſa conſtance. Il ſe tranſporta donc dans ſa maiſon, & il lui conféra le Bapteſme avec les cérémonies ordinaires de l'Egliſe : il lui fit enſuite quelques préſens de dévotion, qu'elle reçut avec joye : ſur tout, il lui donna une grande Image de la ſainte Vierge, qu'elle plaça auſſi-toſt dans le lieu le plus honorable de ſon appartement. Elle promit meſme que ſi Dieu lui rendoit la ſanté, elle l'employeroit uniquement à lire les livres de la Religion, & à exhorter tous ceux qu'elle connoiſſoit, ou ſur qui elle avoit quelque autorité, d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Dieu ſe contenta des ſaints deſirs de la Néophyte. Elle tom-

ba tout à coup dans un eſtat, qui fit deſeſperer de ſa vie. Comme elle s'apperçut la premiere, que ſa fin approchoit, elle demanda les derniers Sacremens, & elle reçut Noſtre Seigneur avec de grands ſentimens de pieté. Le lendemain elle envoya prier le Miſſionnaire de lui apporter l'Extréme - Onction; mais quelque diligence qu'il fit, il apprit à ſon arrivée, qu'elle venoit d'expirer, tenant un cierge beni d'une main, & ſon chapelet de l'autre, & invoquant les ſaints noms de JESUS & de MARIE.

Quelque temps avant que de mourir, elle avoit appellé ſon fils, & lui avoit recommandé deux choſes; la premiere, d'avoir ſoin, qu'on ne meſlaſt rien de ſuperſtitieux dans l'appareil de ſes obſeques, & que le ſoin de

cette cérémonie fuſt abandonné aux Chreſtiens. La ſeconde-de ſonger ſérieuſement à renvoyer au pluſtoſt ſes concubines, pour ſe diſpoſer à recevoir le Bapteſme.

Elle mourut entre les bras de pluſieurs fervens Chreſtiens, qui récitoient les prieres ordinaires pour les moribonds,& qui furent tres-touchez des actes de foy, d'eſperance, & d'amour de Dieu qu'elle répéta ſans ceſſe juſqu'au dernier ſoupir. Ils recueillirent avec ſoin les trois derniers paroles qu'elle prononça ; les voicy : *Sainte Mere* de *Dieu , ſecourez-moy. JESUS , mon Sauveur, pardonnez-moy. Mon Dieu , mon JESUS , ſauvez-moy.* En prononçant une quatriéme parole , qu'on ne put entendre , elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

DU MESME.

En l'année 1706.

Dieu continuë de répandre ses bénédictions sur la nouvelle Confrairie de la Charité, que nous avons érigée à Pekin, sous le titre du saint Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette Institution, dont la fin principale est d'étendre de plus en plus le Royaume de JESUS-CHRIST dans ces terres Idolastres.

Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs necessaires avec des Indulgences considerables pour les vivans & pour les morts, en faveur de tous les Confreres, nous ouvrismes nostre premiere Assemblée par une Messe solemnelle; à la fin de laquelle le P. Gerbillon fit un discours fort touchant.

Pour faire eſtimer davantage le bonheur de ceux qui ſont aggregez dans cette Confrairie, on a jugé, qu'il n'eſtoit pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui ſe préſenteroient. Ainſi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grace ne ſeroit accordée qu'à ceux, qui joindroient à une vie exemplaire, un zéle ardent pour le ſalut des ames, & qui auroient aſſez de loiſir pour vacquer aux diverſes actions de charité qui y ſont recommandées.

On s'eſt donc contenté d'abord d'y recevoir ſeulement vingt & ſix des Chreſtiens les plus fervens : vingt & ſix autres leur ont eſté aſſociez, pour les aider dans leurs fonctions, & pour ſe diſpoſer à eſtre receus dans le corps de la Confrairie, quand ils auront donné des preu-

ves de leur pieté & de leur zéle.

Afin de n'omettre aucune des actions de charité, qui ſont ici le plus neceſſaires, & pour ſe conformer en meſme temps aux pieuſes intentions du Souverain Pontife, on a crû devoir partager cette Confrairie en quatre claſſes différentes, ſelon les quatre ſortes de perſonnes qui ont le plus de beſoin de ſecours; & on a choiſi un Patron pour chaque claſſe.

La premiere eſt de ceux qui doivent s'employer auprés des fideles Adultes. Leur Patron eſt S. Ignace. Ils ſont chargez d'inſtruire les Néophytes, ſoit par eux-meſmes, ſoit par le moyen des Catéchiſtes; de ramener dans la voye du ſalut ceux qui s'en ſeroient écartez, ou par lâcheté, ou par quelque déreglement de vie; enfin de veiller ſur les Chreſ-

tiens à qui Dieu donne des enfans, pour s'aſſurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grace du Bapteſme.

Dans la ſeconde, ſont ceux qui doivent veiller à l'inſtruction des Enfans Adultes des Chreſtiens, & les conduire tous les Dimanches à l'Egliſe pour y eſtre inſtruits des devoirs du Chriſtianiſme. Et comme on expoſe tous les jours un nombre incroyable d'enfans dans cette grande Ville, qu'on laiſſe mourir impitoyablement dans les ruës ; ceux qui compoſent cette claſſe, ſont chargez du ſoin de leur adminiſtrer le ſaint Bapteſme. Ils ſont ſous la protection des ſaints Anges gardiens.

Dans la troiſiéme claſſe, ſont compris ceux dont la charge eſt de procurer aux malades & aux

moribonds tous les ſecours ſpirituels qui leur ſont néceſſaires pour les préparer à une ſainte mort. Leur fonction eſt d'avertir les Miſſionnaires lorſque quelqu'un des Fideles eſt dangereuſement malade ; d'aſſiſter les moribonds à l'agonie , & lorſqu'on leur adminiſtre les derniers Sacremens ; de les enſevelir quand ils ſont décedez ; de préſider à leur enterrement & de les ſecourir de leurs prieres ; enfin d'avoir un grand ſoin qu'on ne faſſe aucune cérémonie ſuperſtitieuſe à leurs obſeques. Saint Joſeph eſt le Patron de cette Claſſe.

Enfin ceux de la quatriéme Claſſe , ſont principalement deſtinez à procurer la converſion des Infideles. Ils doivent par conſequent eſtre mieux inſtruits que le commun des Chreſtiens,

& se faire une étude plus particuliere des points de la Religion. Et pour cela ils sont obligez de s'appliquer à la lecture des Livres qui en traittent, d'estre assidus aux Instructions qui se font dans nos Eglises, pour jetter ensuite les premieres sémences de la Foy dans le cœur des Idolastres, & les amener aux Missionnaires quand ils les trouvent disposez à se convertir. On a mis cette derniere Classe sous la protection de saint François Xavier.

Tous les Confreres de chaque Classe se distribuent en divers quartiers de la Ville, qu'on leur assigne, & y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux Officiers à leur teste : on a donné le nom de Prefet au premier, & aux deux autres le nom d'Assistans : On em

fait l'élection tous les ans, afin que ces Charges ſoient moins onéreuſes, & que ceux qui les poſſedent, ſoient excitez par le peu de durée, à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils ſont aidez dans leurs emplois par quelques Officiers ſubalternes, qu'ón leur choiſit auſſi à la pluralité des voix. Les aumoſnes que font les fideles, ſont adminiſtrées par les principaux Officiers, qui les employent à l'aſſiſtance des pauvres, aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laiſſé de quoy fournir à cette dépenſe ; & enfin à l'achapt des Livres ſur la Religion, qu'ón diſtribuë aux Gentils qui veulent s'inſtruire.

Il y a deux ſortes d'Aſſemblées, les unes générales, & les autres particulieres. Les Aſſemblées générales ſe tiennent une fois le mois, outre les quatre

principales, qui ſe tiennent quatre fois l'année, où il y a Communion generale, & Indulgence pléniere. Les Aſſemblées particulieres ſe tiennent auſſi tous les mois, ou plus ſouvent quand quelque raiſon y oblige.

C'eſt dans ces Aſſemblées particulieres, que les Confreres rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent, & qu'ils propoſent celles qu'on peut faire le mois ſuivant. Ce qu'il y a de plus conſidérable s'écrit ſur une grande feüille de papier, & le jour de l'Aſſemblée generale, le Prefet au nom de tous les Confreres, en fait l'offrande à Noſtre Seigneur, par une courte Oraiſon qui a eſté compoſée exprés. On en fait enſuite la lecture dans la Conférence, pour l'édification

des Confreres, & afin de les animer de plus en plus à la pratique de la charité chreſtienne.

Dans la ſalle des Conferences, on a dreſſé une Bibliotheque des principaux Livres de la Religion. Il y a pluſieurs exemplaires de ceux qui ſont d'un plus grand uſage : tous les Confreres peuvent emprunter celuy qui leur plaiſt, & par ce moyen ils ſont pourvûs de tous les Livres propres à leur inſtruction, & à celle des Fideles & des Gentils.

Quand nous aurons baſti une Egliſe particuliere pour les femmes, nous eſpérons ériger une Confrairie à peu prés ſemblable pour elles, ſuivant les pouvoirs que nous en avons du ſaint Siége. Elle aura des Réglemens differens, afin de ſe conformer, à ce que les Couſtumes Chinoiſes permettent à ce ſexe. Mais il y a

lieu de croire que la Religion en tirera pareillement de grands avantages.

DU PERE DE LA LANE.

A Tarkolan en l'année 1705.

Il y a ſept mois que je ſuis entré dans la Miſſion de *Carnate*, & que je demeure à *Tarkolan*, grande Ville qui eſt au milieu des terres, à la hauteur de Madras & de ſaint Thomé, au troiſiéme dégré de latitude Septentrionale. Elle eſt éloignée de Pontichery d'environ trente lieuës, & ſituée dans le vaſte continent, qu'on appelle communément, la Preſqu'Iſle, en deça le Gange.

Il y a dans cette peninſule pluſieurs grandes Villes, qui

ſont aſſez peuplées, mais qui n'ont rien de la beauté ni de la magnificence de celles d'Europe; les maiſons n'eſtant pour la pluſpart que de terre, peu élevées, & couvertes de paille. Les principales Nations qui habitent ce Païs, depuis le Cap *Comorin*, du coſté du Sud, juſqu'à *Agra*, Capitale de l'Indouſtan, vers le Nord, ſont les *Tamoulers*, les *Badages*, les *Marattes*, les *Canaras*, & les Maures, qui depuis quelques années ſe ſont rendus les maiſtres de la plus grande partie de ces Provinces.

Le Païs eſt chaud, la terre ſeche & ſabloneuſe: on y voit peu d'arbres dont le fruit ſoit bon. On y trouve beaucoup de cocotiers & de palmiers; on en fait la raque; c'eſt une liqueur aſſez forte, & capable d'enyvrer. Les campagnes ſont couvertes de

ris : elles produisent aussi du bled, mais il n'est pas estimé des Indiens : les légumes y sont bons : cependant comme ils sont fort différens de ceux d'Europe, nous avons de la peine à nous y accoustumer.

Les principaux fruits de ce Païs sont la *Mangue*, qui est une espece de Pavie ; la *Banane*, qui ressemble à la Figue ; la *Goyave*, qui approche assez de la Poire ; les Melons d'eau, qui ne sont pas si bons que ceux d'Europe : les *Papayes*, qui ont la mesme couleur que celle de nos Melons ordinaires ; mais dont la chair n'est pas si ferme.

Les Indiens de ces terres sont polis ; mais leur politesse est outrée & embarrassante. Ils ont de l'esprit, ils sont grands, bienfaits & exempts de la plusspart des vices qui ne sont que trop com-

muns parmi les peuples de l'Europe. Leurs enfans marchent de bonne heure; à peine ont-ils trois mois qu'ils se traisnent sur la terre : ils sont rouges d'abord, ou plustost d'une couleur de caffé bien teint.

Les Brames, qui sont les Nobles & les Sçavans du Païs, sont pauvres pour la pluspart : ils n'en sont ni moins estimez, ni moins fiers, parce que la vraye grandeur, chez les Indiens, se tire de la naissance seule, & non pas des richesses. Leur vie est frugale : ils ne mangent ni viande, ni œufs, ni poissons : ils se contentent de ris, de lait, & de quelques légumes. Ils sont les dépositaires des Sciences, & il n'est permis qu'à eux d'étudier & de devenir sçavans. Comme ils n'ont point d'Imprimerie, tous leurs Livres sont écrits à la main,

& en fort beaux caracteres ſur des feüilles de Palmiers. Ils ſe ſervent pour écrire d'un ſtile de fer, qu'ils manient avec une adreſſe admirable.

Les Indiens paſſoient anciennement pour eſtre tres-habiles en toute ſorte de connoiſſances ; mais maintenant ils ſont bien déchus de cette réputation. Ils ſe piquent pourtant encore de ſçavoir l'Aſtronomie : il y en a meſme qui prédiſent les Eclypſes. Celle du Solèil qui arriva au mois de Novembre de l'année 1704. eſtoit marquée dans le Livre *Panjangam*,, qui eſt comme la table des Saiſons de l'année. Le calcul ne s'en trouva pas tout-à-fait juſte, ni conforme à celuy du P. Tachard, qui obſerva cette Eclypſe, & qui en marqua le temps avec plus de préciſion ; le commencement à 8. heures 57.

minutes, ſa plus grande obſcurité de ſix doigts à 11. heures 30. minutes, & la fin à 10. heures 28. minutes.

Les Brames ont encore des Livres de Médecine, mais ces Livres leur ſont aſſez inutiles, parce qu'ils n'ont preſque aucune connoiſſance de l'Anatomie. Toute leur ſcience conſiſte en quelques ſecrets, & dans l'uſage de certains ſimples, dont ils ſe ſervent avec ſuccés. Ils eſtiment beaucoup leurs Hiſtoires, qui ſont écrites en vers, & qui contiennent les exploits fabuleux de leurs Divinitez & de leurs plus celebres Pénitens : les Fables les plus groſſieres dont elles ſont remplies, paſſent dans leur eſprit pour des véritez inconteſtables. J'ay auprés de moy un Brame idolaſtre qui lit quelquefois en ma preſence un de ces Li-

vres, appellé *Ramayenam*; c'eſt à dire, *la Vie du Dieu Ramen.* Cette lecture l'attendrit ſouvent juſqu'à luy faire verſer des larmes.

Le Livre de la Loy, écrit en *Samcuſeredam*, qui eſt la Langue ſçavante, eſt celuy qu'ils eſtiment davantage : cependant il n'y a perſonne parmi eux qui l'entende. Ils ne laiſſent pas de l'apprendre par cœur, dans la penſée qu'ils ont, qu'il ſuffit d'en réciter quelques mots pour obtenir la remiſſion de ſes péchez. Quoy que je leur aye fait voir, que cette Loy n'eſtant entenduë de perſonne, eſt non-ſeulement fauſſe, mais inutile ; que la veritable Loy eſtablie de Dieu pour le ſalut des hommes doit eſtre intelligible, afin que tout le monde connoiſſe la volonté de Dieu, & les moyens qu'ils ont

de ſe ſauver : ce diſcours n'a fait nulle impreſſion ſur leurs eſprits, tant ils ſont enteſtez de leurs anciennes erreurs.

Au travers de toutes les fables groſſieres qu'ils débitent, on remarque que nos Livres ſacrez ne leur ont pas eſté inconnus ; car ils font mention du déluge, d'une arche, & de pluſieurs autres choſes ſemblables. Ils aſſurent que leur Dieu *Vichnou*, a paru pluſieurs fois ſur la terre pour le bien des hommes, tantoſt ſous la figure d'un homme, tantoſt ſous celle d'une beſte ou d'un Poiſſon. Ils s'attendent qu'il paroiſtra bien-toſt parmi eux ſous la figure d'un cheval.

On ne peut voir un ſi déplorable aveuglement, ſans eſtre pénétré de douleur ; mais il n'eſt pas facile de déſabuſer ces Peuples : quand on leur remet de-

vant les yeux tout ce qu'il y a d'extravagant dans leur créance, ils répondent froidement qu'ils ne ſuivent que la pure parole de Dieu, & qu'ils ne ſont pas plus ſages que leurs Anceſtres & leurs Docteurs. On trouve cependant quelques Brames, qui plus éclairez & plus ſpirituels que les autres, avoüent de bonne foy que tout ce qu'on débite au Peuple, n'eſt qu'un tiſſu de fables dont on l'amuſe: mais il en eſt peu qui faſſent un aveu ſi ſincere.

DU PERE PARENNIN.

A Pekin en l'année 1710.

Je ne doute point que vous ne ſoyez touché du zéle qu'ont fait paroiſtre cette année quelques-

uns de nos Chreſtiens pour la converſion de leurs Compatriotes. Je me contenteray de vous en rapporter deux Exemples. Un des Néophytes, que je baptiſay dans l'une des quatre Miſſions que j'ouvris avant que l'Empereur m'euſt ordonné de le ſuivre dans ſes voyages, s'eſtoit établi à *Yum-pim-fou*, prés du paſſage de *Leoton*. Là ce fervent Chreſtien a fait la fonction de Miſſionnaire avec un zéle admirable : il a aſſemblé quantité d'Idolaſtres, à qui il a annoncé les véritez Chreſtiennes avec tant de ſuccez, que la pluſpart ont demandé le bapteſme. Il eſt venu auſſi-toſt me chercher à Pekin; mais comme j'eſtois allé au Sud avec l'Empereur, le Pere de Tartre a pris ma place, & eſt parti ſur le champ pour *Yum-pim-fou*, où il a baptiſé quatre-

vingts Adultes. Dez que j'ay esté de retour, j'ay envoyé dans cette Ville un Catéchiste, qui fortifiera ces nouveaux Fideles dans la Foy, & qui, comme je l'espere, gagnera encore plusieurs Gentils à Jesus-Christ.

Un autre Chrestien est venu me donner avis qu'il avoit fait connoistre l'excellence de nostre Religion à plusieurs Soldats Chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, & que ces bonnes gens touchez de ses discours, ne soupiroient qu'aprés la grace du Baptesme. Je fis partir aussi-tost un Catéchiste afin de les aller instruire, & pour n'avoir plus moy-mesme qu'à les baptiser, lorsque je passerois par cet endroit là à la suite de l'Empereur.

Le jour que l'Empereur devoit passer la muraille, je pris

les devants dez le point du jour. Je trouvay en effet quarante de ces Soldats bien inſtruits & tres-fermes dans la Foy, qui me conjurerent avec larmes de les admettre au nombre des Chreſtiens. Je les baptiſay tous, & ne les quittay que le ſoir pour aller rejoindre l'Empereur : mais je leur laiſſay le Catechiſte avec pluſieurs Livres ſur la Religion, que j'avois apportez.

Un mois aprés, ces nouveaux Fideles me deputerent un d'entre-eux à *Ge-ho-ell*, où j'eſtois alors, pour m'avertir qu'un de leurs Mandarins avoit pris la réſolution de les faire tous renoncer à la Loy ſainte qu'ils avoient embraſſée ; que ſes careſſes & ſes menaces ayant eſté inutiles, il en eſtoit venu à des traittemens tres-inhumains ; qu'il pouvoit impunément les meurtrir de

coups, puiſqu'il eſtoit leur Capitaine; mais que quand on devroit les faire expirer dans les plus cruels tourmens, ils eſtoient tous réſolus de perdre la vie pluſtoſt que la Foy. Ce ne ſont « point les mauvrais traittemens « que nous craignons, m'ajouſ- « toient-ils dans la Lettre qu'ils « m'écrivoient; mais ce qui nous « fait une peine que nous ne « pouvons vous exprimer, c'eſt « que nos Compagnons, encore « infideles, ne veulent plus en- « tendre nos Exhortations, de « peur d'eſtre traittez comme « nous le ſommes. Nous vous « conjurons donc de parler au « fils du *Ma li tou*, noſtre Géné- « ral, afin qu'il adouciſſe cet en- « nemi déclaré de noſtre ſainte « Religion. «

J'allay les revoir à mon retour: tous ſe confeſſerent avec

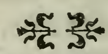
une ferveur digne des plus anciens Chreſtiens : Je leur fis une longue exhortation, à la fin de laquelle ils me preſenterent vingt de leurs Compagnons, qui eſtoient bien inſtruits, & que je baptiſay. Ils me prierent enſuite d'eſtablir parmi eux une Confrairie, & de mettre à la teſte ceux que je jugerois les plus capables de les inſtruire, & de veiller ſur leur conduite. Ils avoient déja écrit chacun leurs ſuffrages dans de petits billets cachetez ſéparément. J'ouvris ces billets, & je trouvay que leur choix eſtoit fort ſage ; car ils nommoient les trois plus fervents, qui eſtoient les mieux inſtruits, & qui avoient le plus de loiſir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmay leur choix, & comme ils ſont fort reſſerrez dans la petite maiſon où ils s'aſ-

ſemblent, ils me propoſérent d'en achepter une autre, où ils puſſent tenir plus commodément leurs aſſemblées. Je leur donnay pour cela cinquante taëls; ils fourniront le reſte, & j'eſpére que dans peu de temps, il y aura là une Chreſtienté nombreuſe.

Pendant environ trois mois que nous demeuraſmes à *Ge ho ell*, je raſſemblay les Chreſtiens de differentes Provinces, qui s'y eſtoient rendus pour le commerce. Ils ſe confeſſerent tous juſqu'à trois fois; mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la Meſſe. Je baptiſay là environ ſeize perſonnes. Voila ce qu'il y a eu pour moy de conſolant dans mon voyage, qui d'ailleurs n'avoit rien que de pénible.

On a baptiſé cette année dans

noſtre Egliſe cent trente-neuf adultes, & huit cens vingt-neuf petits enfans, dont la pluſpart eſtoient expoſez dans les ruës. Les Peres du College qui ſont auprés des portes de la Ville, où l'on expoſe un plus grand nombre de ces enfans, en ont baptiſé plus de trois mille. Ce que j'ay l'honneur de vous mander, doit vous faire comprendre le bien ſolide que procurent les perſonnes charitables d'Europe, qui entretiennent icy des Catéchiſtes employez uniquement à cette fonction.



DU PERE GERBILLON,

A Pekin en l'année 1705.

A quelques lieuës de Pekin, en tirant vers l'Orient & vers

l'Occident, on rencontre deux Rivieres qui ne ſont ni profondes ni larges ; mais qui ne laiſſent pas de faire de grands dégaſts, quand elles viennent à ſe déborder. Elles ont leurs ſources au pied des montagnes de Tartarie, & vont ſe rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tſin-ouci*, environ à quinze lieuës au-deſſous de la Capitale, pour s'aller décharger enſemble aprés pluſieurs circuits dans la Mer Orientale.

Tout le Païs d'entre ces deux Rivieres eſt uni, bien cultivé, planté d'arbres, rempli de gros & de menu gibier, & ſi agréable que les Empereurs ſe le reſervoient pour leurs plaiſirs. Mais les inondations l'ont tellement ravagé, que, quelque digues qu'on ait faites pour retenir ces deux Rivieres dans leur lict, on

ne voit preſque plus que les débris & les ruïnes des Chaſteaux, des maiſons de plaiſance, des Bourgs & des Villes qui y eſtoient auparavant.

L'Empereur chargea les Jeſuites d'aller faire ſur les lieux un plan exact de tous le Païs qui eſt renfermé entre ces deux Rivieres, afin que l'ayant toûjours devant les yeux, il puſt penſer aux moyens de rétablir ce qui a eſté ruïné, en faiſant de nouvelles digues d'eſpace en eſpace, & en creuſant par intervalle de grands foſſez pour l'écoulement des eaux. Le ſoin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux PP. Thomas, Bouvet, Regis, & Parennin. Sa Majeſté leur fit fournir tout ce qu'il falloit pour cette entrepriſe, & donna ordre à deux Mandarins, dont l'un eſt du Palais, & l'autre eſt

Président des Mathématiques, d'en presser l'éxécution, & de trouver de bons Arpenteurs, d'habiles Dessinateurs, & des gens qui eussent une parfaite connoissance du Païs. Tout cela s'executa avec tant d'ordre & de diligence, que ce plan, le plus grand peut-estre qu'on ait vû en Europe, fut tiré en soixante & dix jours. On l'a perfectionné à loisir, & on l'a enrichi de Tailles-douces, afin que rien n'y manquast.

On a dessiné premierement la Capitale de l'Empire, avec l'enceinte des murailles, non suivant l'opinion commune du Peuple, mais conformément aux regles de la plus exacte géométrie.

On y voit en second lieu, la maison de plaisance des anciens Empereurs. Elle est d'une éten-

duë prodigieuſe ; car elle a bien de tour dix lieuës communes de France : mais elle eſt bien différente des Maiſons Royales d'Europe. Il n'y a ni marbres, ni jets d'eau, ni murailles de pierre. Quatre petites Rivieres d'une belle eau l'arroſent : leurs bords ſont plantez d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a pluſieurs étangs, des paſturages pour les Cerfs, les Chevreüils, les Mulets ſauvages, & autres beſtes fauves ; des eſtables pour les troupeaux, des Jardins potagers, des Gazons, des Vergers, & meſme quelques pieces de terre enſémencées. En un mot tout ce que la vie champeſtre a d'agrément s'y trouve. C'eſt-là qu'autrefois les Empereurs ſe déchargeant du poids des affaires, & quittant pour un temps cet air de Majeſté

qui gesne, alloient gouster les douceurs d'une vie privée.

Enfin ce plan contient dix-sept-cens, tant Villes, que Bourgs, & Chasteaux, sans compter plusieurs Hameaux, & une infinité de maisons de Païsans semées de tous costez. De ce Païs si peuplé, tout exposé qu'il est aux inondations, on peut juger quelle prodigieuse quantité de monde il y a dans les autres Provinces de la Chine.

Les Missionnaires chargez par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler, prirent occasion, en exécutant ses ordres, de prescher JESUS-CHRIST dans tous les Bourgs & Villages par où ils passerent. Quand ils arrivoient dans le lieu où ils devoient faire quelque séjour, ils faisoient venir le plus considerable des Habitans, ils

luy faiſoient toute ſorte d'amitiez, beaucoup plus qu'on n'a couſtume d'en faire à ces ſortes de gens à la Chine: enſuite ils l'inſtruiſoient des veritez de la Religion. Celuy-cy eſtant une fois gagné, ne manquoit pas d'amener les autres aux Miſſionnaires, qui paſſoient une bonne partie de la nuit à les inſtruire. En ſortant des Villages, ils laiſſoient pluſieurs Livres d'inſtructions & de priéres; ils en diſtribuerent une ſi grande quantité, qu'il fallut en faire venir de Pekin.

Nous euſmes le plaiſir d'apprendre, que les plus âgez & les plus diſtinguez, qui ne s'eſtoient pas trouvez à nos diſcours, ne faiſoient nulle difficulté de ſe faire inſtruire par leurs enfans & par leurs ſerviteurs, des principes de la Foy qu'on leur avoit enſeignez. C'eſt ainſi que les

quatre Missionnaires s'acquitterent de la commission dont l'Empereur les avoit honorez : l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allerent tirer, qu'une Mission qu'ils firent en plein hyver aux frais de sa Majesté.

Parmi les nouveaux Fideles à qui nous avons conferé depuis peu le Baptesme, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, & d'autres ont esté convertis par des voyes assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un Barbier qui estoit Chrestien allant par les ruës selon la coustume du Païs, avec un instrument de cordes noüées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse, où il y avoit vingt pieces d'or. Il regarde autour de luy si per-

ſonne ne la reclame, & jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un Cavalier qui marchoit quelques pas devant, il court, l'appelle, & le joint : N'avez-vous rien perdu, Monſieur, luy dit-il ? Le Cavalier foüille dans ſa poche ; & n'y trouvant plus de bourſe : J'ay perdu, répondit-il tout interdit, vingt pieces d'or dans une bourſe. N'en ſoyez point en peine, répond le Barbier, la voicy, rien n'y manque. Le Cavalier la prit, & s'eſtant un peu remis de ſa peur, il admira une ſi belle action dans un homme de la lie du Peuple. Mais, Qu'eſtes-vous, demanda le Cavalier? Comment vous appellez-vous ? D'où eſtes vous ? Il importe peu, reprit le Barbier, que vous ſçachiez qui je ſuis, comment je m'appelle, & d'où je ſuis ; Il ſuffit de vous dire que je ſuis Chreſtien, & un

de ceux qui font profession de la sainte Loy. Elle défend non-seulement de voler ce qui se cache dans la maison ; mais mesme de retenir ce que l'on trouve par hazard, quand on peut sçavoir à qui il appartient. Le Cavalier fut si touché de la pureté de cette morale, qu'il alla sur le champ à l'Eglise des Chrestiens pour se faire instruire des Mysteres de la Religion. Un des Peres qui sont à la Cour, raconta à l'Empereur cette Histoire dans toutes ses circonstances, & prit de là occasion de faire sentir à ce Prince la sainteté de la Loy Chrestienne.

Ce qui est arrivé à une Dame Chinoise est encore plus merveilleux : elle estoit fort âgée, & tourmentée d'un violent flux de sang, qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrestien l'alla voir

par hazard, & fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion Chrestienne. Dieu luy donna si bien le don de la toucher, qu'elle demanda instamment le Baptesme. Elle obtint ce qu'elle demandoit, & mesme ce qu'elle ne demandoit pas; car le jour qu'elle receut le Baptesme, elle fut en mesme temps parfaitement guérie de son mal.

Sa Bru qui fut témoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire Chrestienne. Elle estoit éthique depuis longtemps, & sa phtysie augmentoit tous les jours. Elle se fit instruire, apprit par cœur les Prieres ordinaires, & fut baptisée. La nuit suivante sur les onze heures, elle sort du lict, fait lever son Mari & les serviteurs, leur ordonne d'exposer sur la table les saintes Images dont on luy avoit

fait preſent quand on la baptiſa, d'allumer des cierges, & de rendre de tres-humbles actions de graces à Dieu qui l'appelloit au Ciel. A peine achevoit-elle de donner ſes ordres, qu'elle expira.

Une mort ſi prévûë & ſi douce donna de la joye à toute la famille, & excita dans ſa belle mere un ardent deſir de faire une fin ſemblable. Quelques mois aprés ſes ſouhaits furent exaucez : car ayant eſté repriſe de ſon flux de ſang, & ſentant peu à peu diminuer ſes forces, elle fit venir ſon fils, & luy ordonna de courir à l'Egliſe, pour avertir un des Peres de la venir voir. Auſſi-toſt aprés elle fit mettre ſon lict ſur le carreau de ſa chambre par eſprit d'humilité & de pénitence Chreſtienne ; & là les yeux & les mains levées au

Ciel, déclarant qu'elle ne vouloit ſervir que le ſeul vray Dieu; elle rendit le dernier ſoupir. La mort de la Belle-Mere & celle de la Bru toucherent extrêmément toute la famille, qui renonça auſſi-toſt à l'Idolaſtrie & ſe diſpoſa à recevoir le Bapteſme.

La meſme grace ſe communiqua bien-toſt au voiſinage. Une fille idolaſtre, qui eſtoit à la veille de ſe marier, fut priſe tout-à-coup d'un mal, où les Medecins épuiſerent inutilement tout leur Art. On prétendoit que c'eſtoit une obſeſſion du malin Eſprit. Un de ſes voiſins qui venoit d'eſtre baptiſé, prit un ancien Chreſtien avec luy, & ils allerent enſemble conſoler la famille affligée. Comme ils eſtoïent perſuadez du pouvoir que le caractere de Chreſtien

donne ſur les Démons, ils réciterent d'abord quelques priéres: enſuite entrant dans la chambre de la malade, ſon accés luy prit devant eux avec d'étranges convulſions. Mais ſi-toſt qu'ils luy eurent parlé de la Religion ſainte qu'ils profeſſoient, elle revint à elle & parut tranquille. La Mere en fut ſurpriſe, & eut envie de ſe faire baptiſer: mais ſon envie paſſa bien-toſt; car elle retourna à ſes premieres ſuperſtitions. Le mal reprit auſſi-toſt à ſa fille, & elle en fut plus tourmenté que jamais. La Mere ne s'en prenant qu'à elle-meſme, envoye chercher les Miſſionnaires, briſe en leür préſence toutes ſes Idoles, & les jette par la feneſtre. Aprés s'eſtre fait inſtruire des veritez de la Religion, elle a eſté baptiſée, elle, ſa fille, & toute ſa maiſon.

Les remedes qu'on nous a envoyez d'Europe, & que nous donnons à ces pauvres Idolaſtres pour le ſoulagement de leurs corps, ſervent encore plus à la gueriſon de leurs ames. Nous éprouvons tous les jours que Dieu bénit nos ſoins, ſur tout à Pekin, où l'on vient en foule nous demander de ces remedes.

Je ne dois pas oublier icy les ſervices importans que rendent à la Religion nos Freres Bernard Rhodes, & Pierre Frapperie, qui par le moyen des meſmes remedes qu'ils diſtribuent, ont eu occaſion de baptiſer deux enfans moribonds de la famille Imperiale. L'un eſtoit petit-fils de l'Empereur par ſon troiſiéme fils, & l'autre ſa petite fille par un petit Roy Tartare. L'un & l'autre ſont maintenant au Ciel.

Nous avons perdu vers les

frontieres de Tartarie le P. Charles Dolzé, homme d'esprit, d'un excellent naturel, & d'une piété rare. Pour se faire à la fatigue des Missions ausquelles il se sentoit destiné, il en avoit entrepris plusieurs en differentes Villes de France, où il avoit fait beaucoup de fruit. Dez qu'il mit le pied dans la Chine, sa santé s'affoiblit peu à peu, & le travail de Missionnaire joint à l'étude de la Langue & des caracteres du Païs, où il s'estoit rendu tres-habile, malgré les difficultez qu'y trouvent les Etrangers, luy causa une hydropisie, dont il avoit déja eu quelques attaques dans sa jeunesse. Son mal se declara à Pekin. On luy donna de nos remedes d'Europe: l'Empereur mesme qui le consideroit, luy en envoya de son Palais, & ordonna à ses Médecins

de le viſiter. Tout cela le ſoulagea, mais ne le guérit pas. Les Médecins jugerent que l'air de Tartarie luy ſeroit meilleur que celuy de la Chine : dernier remede qu'ils conſeillent aux malades de langueur, dont quelques-uns ſe trouvent bien. Le P. Dolzé changea d'air, & ne s'en trouva pas mieux. Il fit paroiſtre une patience héroïque durant le cours de ſa maladie, & ne garda jamais le lict, toûjours s'occupant de la Priere, ou s'employant aux exercices de la charité. Et c'eſt ainſi qu'il a conſommé une vie pleine de vertus & de bonnes œuvres.



DU PERE LE ROYER.

Au Tonkin le 15. de Decemb. de l'année 1707.

Je vous ay parlé dans la derniere Lettre que je vous écrivis l'an passé, d'une Requeste qu'un Apostat avoit presentée au Roy contre les Evesques, & contre les Missionnaires de ce Royaume, dans laquelle il faisoit de moy une mention expresse : car il y marquoit le temps de mon entrée dans le Païs, les moyens que j'avois pris pour me cacher, les Provinces que j'avois parcouruës, & celles que je parcourois actuellement. Cette affaire qui commença le 19. d'Octobre de l'année 1705. ne se termina que le 8. de Septembre de l'année 1706. par une Sentence que porta le Gouverneur chargé par le Roy du soin d'exami-

ner cette accuſation. Il n'en a couſté que quelque argent aux Eveſques, aux Miſſionnaires, & à quelques Villages accuſez de les avoir receus.

L'Apoſtat n'avoit point parlé du lieu de ma retraite, parce qu'il n'avoit pû le découvrir, malgré les perquiſitions qu'il avoit faites ; & parce que veritablement depuis quatre ou cinq ans je n'ay point de demeure fixe, ayant paſſé tout ce temps-là dans mon Bateau à parcourir mon diſtrict qui eſt fort étendu. Ainſi nul Village n'a eſté cité, ni n'a eu à ſouffrir à mon occaſion. Maintenant tout eſt aſſez paiſible. Il n'y a eu depuis peu que quelques accuſations intentées contre des Villages Chreſtiens d'une des principales Provinces. Comme le Gouverneur de cette Province a obtenu tout récem-

ment ce poſte, il écoute volontiers ces ſortes de plaintes qu'on vient luy faire, parce qu'elles luy procurent de l'argent. Du reſte tout ce qu'il exige, ſe réduit à des amendes pécuniaires; il ne contraint perſonne de renoncer au Chriſtianiſme, ni d'adorer les Idoles: il ordonne ſeulement de tenir les Aſſemblées plus ſecretes, & de cacher avec plus de ſoin les marques extérieures de Religion; comme ſont les Croix, les Chapelets, les Médailles, &c. que le Roy a défendu dans ſes Etats.

Les amendes qu'on impoſe aux Chreſtiens, ne laiſſent pas d'eſtre un grand obſtacle à la propagation de l'Evangile. De pauvres gens qui ont à peine de quoy vivre, s'expoſent difficilement à eſtre long-temps en priſon; car on les y retient juſqu'à

ce qu'ils ayent payé, & l'amende à laquelle ils ont esté condamnez, & les autres frais de Justice : quand ils sont insolvables, ce qui arrive tres-souvent, ils doivent s'attendre à languir plusieurs années dans les prisons. C'est ce qui détourne un grand nombre d'Idolastres d'embrasser le Christianisme, & ce qui fait que plusieurs Chrestiens n'osent en faire une profession ouverte. Des Villages entiers refusent quelquefois de recevoir un Missionnaire, de peur d'estre découverts & déferez aussi-tost au Prince.

Malgré cette accusation faite en général contre tous les Missionnaires, & contre moy en particulier, il n'y a eu aucune année où les Chrestiens ayent fait paroistre plus d'ardeur pour approcher des Sacremens, & où les conversions

conversions ayent esté plus nombreuses. J'ay entendu les Confessions de quatorze mille & onze Néophytes ; j'ay conferé le Baptesme à mille soixante & dix-sept Adultes, & à neuf cens cinquante-cinq Enfans. Outre cela plusieurs Payens de differens Villages, que j'ay parcourus, m'ont fait inviter de les aller voir, & ils se disposent maintenant au Baptesme.

Ces bénédictions que Dieu a daigné répandre sur mes foibles travaux, ont esté traversées au mois de Juillet dernier, par la malice de quelques Infideles. Estant arrivé prés d'un Village où il y avoit beaucoup de familles Chrestiennes, j'envoyay sçavoir si tout y estoit tranquille, & si je pouvois y faire ma visite. Quelques Officiers du Gouverneur estoient alors

dans le Village pour lever le Tribut. Celuy qui gardoit l'Eglise, au lieu de m'en donner avis, se contenta de me faire dire, qu'il estoit à propos que je demeurasse quelque temps dans mon Bateau, où je pouvois entendre les Confessions des Fideles. J'en confessay un grand nombre pendant toute la nuit. Mais un Payen ayant reconnu quelques-uns de mes Catechistes, alla aussi-tost avertir le principal Officier du Gouverneur, qu'il y avoit prés du Village un Missionnaire étranger. L'Officier ne voulut point faire de bruit pendant la nuit : il posta seulement des Gardes aux environs de mon Bateau, pour observer mes démarches, afin de m'arrester plus sûrement en plein jour.

Dez le grand matin on vint

me prier de donner les Sacremens à une perſonne dangereuſement malade, qui eſtoit dans une Barque voiſine. J'entray dans cette Barque ; mais à peine eus-je commencé d'entendre la confeſſion du malade, que l'Officier, qui crut que je voulois m'évader, ſe mit à crier, & à faire ramer les Gens de ſon Bateau pour me joindre. Le Maiſtre de la Barque où j'eſtois, rama auſſi de ſon coſté, pour me dérober à leur pourſuite. Je fus heureux de m'eſtre trouvé hors de mon Bateau ; car ſi j'y avois eſté ſurpris, on m'auroit enlevé ma Chapelle, mes Ornemens, un grand nombre de Livres ſur la Religion, & les proviſions néceſſaires pour l'entretien de mes Catéchiſtes.

Tandis que l'Officier me pourſuivoit, les Catéchiſtes eurent

le temps de faire avancer mon Bateau, & de le mettre en lieu de ſeureté. Ils confierent à quelques Peſcheurs Chrétiens les meubles de ma Chapelle & les Livres : aprés quoy ils ſe diſperſerent en differens Bateaux de Néophytes, pour voir ce que je deviendrois, & les meſures qu'il y auroit à prendre.

Cependant l'Officier eut bientoſt atteint la Barque où j'eſtois : il y entra avec trois Gardes pour m'empeſcher d'en ſortir : enſuite il me demanda où eſtoit mon Bateau, combien j'avois de Diſciples, & où eſtoient mes meubles, & mes Livres. Comme je ne luy faiſois aucune réponſe, une bonne Chreſtienne prit la
» parole. Ne voyez-vous pas,
» luy dit-elle, que vous perdez
» voſtre temps à interroger un
» pauvre Etranger, qui ne ſçait

qu'imparfaitement noſtre Lan- «
gue, & qui apparemment ne «
comprend rien à ce que vous «
luy dites? «

L'Officier aprés quelques diſcours, ſe mit en devoir de me faire paſſer dans ſon Bateau, pour me conduire au Gouverneur. Je crus alors devoir parler, & m'eſtant approché de luy, je luy dis à l'oreille, que j'eſtois fort pauvre, qu'il ne gagneroit rien à m'arreſter, & que s'il vouloit, ſans faire de bruit, recevoir quelque petite ſomme, les Chreſtiens ne feroient nulle difficulté de la fournir, pour me tirer du mauvais pas où je me trouvois. Il gouſta la propoſition, & ſe contenta de huit Taëls qui luy furent livrez ſur le champ, & que j'ay rendus depuis à ceux qui les avoient avancez, ne voulant eſtre à charge à perſonne.

C'eſt pour la ſeconde fois que j'ay eſté arreſté depuis que je ſuis au Tonkin. Dieu n'a pas permis qu'il me ſoit arrivé rien de plus fâcheux. J'avois à craindre qu'on ne me traittaſt avec la meſme rigueur qu'a eſté traité un de nos Peres, qui ayant eſté pris il n'y a que peu de temps, fut livré au Gouverneur, & par Ordre du Roy chaſſé du Royaume. Un Pere de S. Dominique eut l'année paſſée le meſme ſort: des Preſtres Tonkinois ont eſté enfermez pluſieurs mois dans d'étroites priſons, d'où ils ne ſont ſortis qu'aprés avoir payé des ſommes conſidérables. Si le Seigneur me reſerve à d'autres travaux, que ſon ſaint Nom ſoit béni. Je ſuis entre ſes mains, pour ſouffrir ce qu'il luy plaira d'ordonner pour ſa gloire, & pour le ſalut

de ce pauvre Peuple. * *Ego non ſolùm alligari, ſed & mori paratus ſum propter nomen Domini JESU.*

* Act. 21. 19.

FIN.

PROTESTATION.

POur obéïr aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteſte que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apoſtre, ou de Martyr, aux hommes Apoſtoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foy purement humaine.

TABLE.

Lettre du P. le Gac au P. Porée.

Lettre du P. Mareſt au P. de Lamberville Procureur des Miſsions du Canada.

Fin de la Table.

Privilege du Roy.

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé, *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous luy avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéïssance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interests. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il

en ſera mis deux exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, un dans celle de noſtre Chaſteau du Louvre, & un dans celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le ſieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos ordres, le tout à peine de nullité des preſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchemens. Voulons que la copie deſdites preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foy ſoit ajouſtée comme à l'Original. Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné à Verſailles le douziéme de Fevrier l'an de grace mil ſept cens treize, & de noſtre Regne le ſoixante-dixiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 599. N. 671. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Aouſt 1703. Fait à Paris le 26. Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.



